



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 01142058 9



S U P P L É M E N T

A U

MACHIAVELISME.

THE
UNIVERSITY OF
MICHIGAN
LIBRARY

OUVRAGE
DE
PENELOPE.

S U P P L É M E N T
À
L' O U V R A G E
P E N E L O P E ;
O U
M A C H I A V E L
E N
M E D E C I N E .

P A R
A L E T H E I U S D E M E T R I U S .
T O M E T R O I S I È M E .

À la fin duquel se trouve une CLÉ.

Je ne fai pas au Ciel placer un Ridicule :
D'un Nain faire un Atlas , ni d'un Lache un Hercule.
J'appelle un Chat un Chat , & Rolet un Fripon.
BOILEAU, Sat. I.

B E R L I N ,

M. D C C L.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
6078106
LEWIS, LEVOK AND
TYLSON FOUNDATIONS
S 1951 L



QUALITÉS
 NÉCESSAIRES
 AUX
 MÉDECINS.

CHAPITRE I.

Nécessité du Bel Esprit.



L n'y avoit rien à ajouter aux Grimaces de la Physionomie de la *Forêt*. Le Tableau étoit parfait; mais tant il est vrai que l'homme n'est jamais content, il s'exerçoit à en donner à son Esprit, & comme les co-

Tom. III. A 2 quet-

Leconte July 24 1811

quettes, il avoit aussi son Miroir; c'étoit son imagination, devant laquelle il préparoit, pour ainsi dire, les mines & les agrémens qu'il vouloit avoir dans la journée. Ces mines d'Esprit étoient des faillies méditées, qu'il donnoit pour des *Impromptu*; ouvrage de l'art, dont le Fripon se servoit, pour en faire honneur à la Nature & plaisir à sa Vanité. On étoit si fait à ce manège de bons mots apprêtés, que leur Père faisoit sans cesse circuler & courir de bouche en bouche chez ses Malades, que lorsqu'on l'annonçoit, on disoit; ah! voici l'Esprit; & tout en se moquant (a) du Medecin, on l'envoyoit chercher, parcequ'il amusoit. Il est vrai que sa conversation, dont le malade étoit l'objet le plus indifférent, étoit ordinairement fermée par quelque *Quolibet*; car c'étoit plutôt de *Quolibets*, que d'Esprit, qu'on étoit, pour me

fer-

(a) LE Père du Feu Marechal d'Etrées, qui a vécu 100 ans, ne faisoit jamais aucuns remèdes; il envoyoit cependant chercher un grand nombre de Medecins, parmi lesquels il choissoit les plus divertissans pour le faire

rire:

fervir d'un de ses termes, *éclabouffé*. Etoit-on agréablement surpris, *la Forêt* voyant commencer l'heureuse sensation qu'il avoit faite, n'en attendoit pas la fin; acteur adroit, il disparoissoit sur le champ. Alors les *Cailletes* & les *Caillets* dont le vertige duroit encore, lors que le Medecin déjà loin, ne tournoit plus lui-même autour du Bel Esprit, s'écrioient, qu'il est charmant! qu'il est amusant! le Joli Docteur! Mais vraiment il est trop aimable pour un Medecin! Enfin les louanges de Voltaire ne font pas plus tourner la tête à tout Paris, que faisoit l'Esprit de *la Forêt*.

UNE Dame avoit un Fils unique mourant. Quand la consultation fut finie, sa première inquiétude fut de savoir, si *la Forêt* avoit dit de jolies choses. Le mot *joli* est consacré; c'est le terme favori, l'Epithète & le tribut du

rire: Bayle *œuvres*. T. I. 566. Vous voyez qu'il y a des Malades auxquels les ressources de la Medecine sont presque aussi indifférentes, que la guérison l'est aux Medecins, qui n'ont rien à craindre de la mort de leurs Victimes.

6 N É C E S S I T É

du Bel Esprit. Que cela est joli! dit joliment une chercheuse d'esprit, qui court après l'un, pour avoir l'autre, c'est-à-dire après l'esprit de Fontenelle, pour avoir celui de la Fontaine.

La Forêt étoit si esclave du Bel Esprit, qu'il paroïssoit suër de l'encre, pour ainsi dire, tant il faisoit de vains efforts, lors que son imagination stérile ne lui fournissoit rien de vif, rien de singulier, rien de saillant. Au lieu de cette contente & béate tranquillité, de cette satisfaction finement muette, que le rusé *Fontenelle* montra toujours à l'affut de l'Esprit le plus malheureux, l'impatience & le dépit étoient peints sur sa Physionomie Juive. Il faut avouer, disoit-il, que je suis aujourd'hui presque aussi bête que mon Fils! J'ai beau, continuoit-il, battre le briquet de mon imagination & me tourmenter comme un possédé depuis plus de dix minutes; oui, pendant tout cet espace de tems, le croirait-on, rien ne m'est venu, pas la moindre étincelle, pas un seul mauvais bon-mot & sur la plus grande & la plus belle maladie. Ensuite il se consoloit en

en disant: il n'y a que les fots qui aient tous les jours de l'esprit.

JE ne conçois pas comment *la Forêt* pouvoit être si longtems muët & même sans faire briller son Néologisme. Voici le fond & comme le cannevas sur lequel il brodoit. Excusez du peu, ce n'est là qu'un petit échantillon de ses Phrases favorites.

„ VOUS avez là une Maladie pri-
„ cesse, dont je connois le noyau.

„ VOTRE Fièvre est dans tout son
„ éclat.

„ VOTRE pouls sort de lui-même,
„ pour s'y replonger. Il est dardant,
„ cahotant, & même tout-à-fait con-
„ gédiant. Il se moqueroit de moi,
„ si je revenois; il vise au Naturel;
„ il frise la Nature &c.

„ LES Fièvres malignes ont des
„ allures cachées, allures imposan-
„ tes, allures pleines de ruses & d'ar-
„ tifice, qui par des dehors séduisans
„ trompent les Medecins les plus a-
„ guerris; car de concert avec nos
„ sens, elles se déguisent aux yeux
„ de l'esprit, qui n'en pouvant per-
„ cer le masque, en suit à la piste

8 N É C E S S I T É

„ les traces équivoques & douteu-
„ fes.

„ LA douleur est une espèce de rep-
„ tile, elle se replie souvent sur elle-
„ même à la manière des serpens.

„ VOYEZ-VOUS ce petit homme
„ embrionné ?

„ VOILA des rêves incurables.

„ CETTE toux importune jusqu'aux
„ Echos qui toussent avec elle.

„ CES crachats ont honte de se
„ montrer, ils ne valent pas le Diable:
„ ceux-ci sont moins suspects, ils na-
„ gent entre deux eaux.

„ CETTE toux est suspecte; cette
„ saignée l'est aussi.

„ VOTRE Ventre fier & orgueil-
„ leux hier, est aujourd'hui humble &
„ mou; le tact ne peut lui reprocher
„ la moindre bouffissure; il doit être sa-
„ tisfait parcequ'en effet ce Ventre est
„ très-satisfaisant.

„ Vos selles sont des selles d'espé-
„ rance, elles sont victorieuses, triom-
„ phantes, consolantes, *qualia oportet*,
„ comme dit le Grand Hippocrate:
„ dorées, comme vos nuits, elles
„ sont dignes d'elles.

„ MOR-

„ MORPHÉE choisit pour vous ses
 „ pavôts ; vos songes sont couleur de
 „ rose.

„ Vos idées ne se croisent plus.

„ VOTRE esprit par ses écarts ne
 „ se refuse plus au corps.

„ L'HARMONIE de LEIBNITZ
 „ n'a plus rien à craindre des incarta-
 „ des de l'imagination.

„ L'ESTOMAC éprouve l'intempé-
 „ rance de son tyrannique possesseur.
 „ Il est la victime du chagrin & la du-
 „ pe de la joye.

„ IL se délivre par d'utiles efforts
 „ des restes indigestes du repas précé-
 „ dent. Lors qu'il en fait d'impuissans,
 „ il faut l'émétiser , il faut détacher
 „ ce Régiment de glaires dont ses
 „ murs sont tapissés.

„ LA bile est effarouchée, ardente,
 „ en furie, caustique, vitriolique, ra-
 „ tissante , par rapport aux solides ;
 „ coägulante, par rapport aux fluïdes.
 „ C'est elle qui applique aux matières
 „ cette couche de dorure, qui fait tant
 „ de plaisir aux connoisseurs: la ver-
 „ dure ne réjouit pas plus les Bergers
 „ au Printems.

„ Si la bile ne vient pas, & qu'elle
 „ se s'amuse trop dans le foye, ou que
 „ s'égarant, elle enfile la Veine Cave,
 „ alors il faut la mander, l'avertir de
 „ ses erreurs, lui faire dire par nos ex-
 „ près (les remèdes) qu'on a une af-
 „ faire de conséquence à vuidier avec
 „ elle. Il faut inviter le Ventre à dé-
 „ poser, il faut le faire filer. Ensui-
 „ te, une fois soulagé de la superflui-
 „ té de ses sucs, c'est à lui, (s'il est
 „ sage,) de tenir un si parfait équil-
 „ libre, que sa dépense soit exacte-
 „ ment égale à sa recette. Quelque-
 „ fois le ventre est trop enclin à obéir
 „ aux pointes mordicantes d'un acide
 „ exalté; quelquefois il est obstiné,
 „ re-

(a) LE premier degré de Vent, selon ce
 Physicien, se connoit à l'immobilité de la meu-
 le de moulin, lorsque les ailes, quoiqu'armées
 de leurs quatre voiles ne tournent point. Le
 second, quand ainsi tenduës, elles vont un peu;
 le troisième, quand elles vont mieux, ou assez
 passablement. Le 4°. quand elles commencent
 à tourner un peu rapidement. Le 5°. quand el-
 les vont plus vite. Le 6°. quand on baisse les 4.
 coins des voiles. Le 7°. lors que les quatre der-
 nières parties de chaque voile sont baissées, ou
 atées. Le 8°. quand les deux voiles opposées
 sont

D U B E L E S P R I T. L I

„ rebelle , quoiqu'affidûment sollicité
„ par l'aiguillon des purgatifs.

„ D A N S l'agacement du Genre ner-
„ veux, il faut des remèdes consola-
„ teurs.

„ I L faut réconcilier ce corps avec
„ son ennemi; cet ennemi est le Som-
„ meil. Cette réconciliation n'est pas
„ aisée , dans un sujet tributaire de
„ toutes les saisons , avec lequel il
„ faut compter les bulles d'air renou-
„ vellé, mesurer les degrés de chaleur
„ comme * * * * * mesure les
„ vents (a) , & peser , pour ainsi
„ dire , les Elémens dans la balan-
„ ce de l'Ether. „ Grace du reste.
„ J E suis cependant fâché de ne pou-
voir

font ôtées tout-à-fait. Au 9°. il n'y a plus de voiles. Au 10°. on ôte les planches qui couvrent une partie des ailes. On ôte les ailes au 12°. qu'ôtera-t-on au 13°. ? le Moulin, apparemment. Non, on convient qu'il n'est plus possible de connoître le degré du Vent. Celui qu'il fit en Hollande un mardi au soir 12°. Décembre 1747. fut terrible & ne m'empêcha cependant pas de continuer d'écrire contre les Medecins. Quel acharnement ! disois-je en riant. La Ville de Leide le lendemain avoit l'air d'une Ville bombardée.

A 6

voir vous faire part de tous les bons mots que dit notre Docteur dans la maladie de la Reine, dans celle de M. le Dauphin ; (oh ! s'il eût été à Metz, Miséricorde !) car ce sont eux apparemment qui lui ont valu le titre d'Ecuyer, dont on a vû qu'il étoit si jaloux. Mais cette récolte est du moins la plus abondante qui ait paru jusqu'ici. Il faut croire que le *Chirurgien* de Roüen, trop zélé pour la gloire de la Faculté, qui n'en est pas plus reconnoissante, (voilà ce que c'est que d'obliger des Ingrats !) n'a pas voulu se donner la peine de feuilleter les *Consultations* que j'ai épluchées avec tant de soin ; car c'est dans le Recueil de Bruhuier que j'ai puisé ces agréables Phrases Amphigouriques, brillant début de cette partie.

CE que je regrette encore plus, c'est de n'avoir pû mettre la main sur quelques-uns de ses plus jolis bulletins. Je n'en ai qu'un, que j'ai soigneusement conservé depuis plus de deux ans qu'il m'a été envoyé de Paris par un fameux Chirurgien. Mais c'est un vrai Bijou. Il est de feu (car c'est un homme mort
pour

pour Paris) M. Dubois, Docteur Régent & jadis Medecin de la Princesse de Conti Douairière. Comme c'est un bien plus excellent Singe de *la Forêt*, que *Riboë*, il vous donnera une haute idée de ce grand maître.

„ LES angoisses sont calmées; l'affai-
 „ faissement est moindre, le courage
 „ s'est relevé; la nuit a été calme, ex-
 „ cepté une tempête de toux, qui a
 „ duré deux heures. Mais qu'est-ce
 „ que la toux, en comparaison des
 „ autres bourasques que nous avons
 „ essuyées? Non seulement il n'y a
 „ point eü de redoublement, mais la
 „ Fièvre continuë commence à lacher-
 „ prise. Nous eumes avant-hier es-
 „ pérance d'esperer: ce commence-
 „ ment d'espoir presque éteint dans
 „ l'orage des derniers redoublemens,
 „ renaissoit hier dans le calme. Il
 „ s'affermi aujourd'hui. Encore 24
 „ heures, sans vent de bize, & vrai-
 „ semblablement nos cœurs dilatés
 „ pourront se flatter de concevoir un
 „ espoir véritable. „

J'AI reçû ce bulletin en propre ori-
 ginal, signé du nom de l'Auteur, avec

toutes les circonstances de l'année, du mois, du jour & de l'heure. La Malade mourut cependant dans le sein de la plus *jolie* espérance que lui donnoit un des plus *Jolis* Medecins de la Faculté. C'est ainsi qu'Asclépiade, autre ancien harangueur, le Sylva de son tems, *torrenti ac meditata quotidie oratione blandiens*, laissoit tranquillement partir pour l'autre monde ses Malades, ravis de la beauté de son éloquution, Esprit, charme séducteur de nos ames, qui te possède, possède en toi le plus grand Trésor! tu dispenses de savoir tes favoris; il n'y a qu'un Sot qui ait mauvaise grace d'être ignorant: que l'ignorance sied bien à tes Elus! leurs ressources naturelles sont inépuisables!

ALLONS, mon Fils, il est tems que vous reparoissiez sur la scène, & que vous m'écoutez, pour profiter de mes conseils.

JE vous ai donné un échantillon du brillant langage des Beaux Esprits de la Faculté. Songez que ce langage est absolument nécessaire à un Medecin qui veut plaire. OUI, mon Enfant, c'est

c'est de l'Esprit, & de l'Esprit par-tout qu'il vous faut, placé bien, ou mal; faux, ou vrai; singulier, ou naturel; ridicule, ou plaisant: qu'importe, si c'est la gluë des Sots (qui font le plus grand nombre,) & que par conséquent vous ne risquez que d'être siflé de peu de gens de goût, ou de connoisseurs? Prêtez-vous donc à tous les travers de l'esprit le plus bizarre & le plus grotesque, puisqu'il est à la mode; en parlant, en écrivant, dans les Cercles, au lit des Malades, dans vos Consultations, dans vos exposés, dans les assemblées de vos Confrères; je ne saurois trop appuier sur un précepte aussi essentiel; mettez plus d'Esprit par-tout, à tort & à travers, qu'ils n'ont de poils à leurs perruques. Pour plaire, il faut époufer les goûts de ceux qu'on fréquente; à plus forte raison, quand le but est d'attraper leur argent.

COMMENT faire, me direz-vous, pour briller dans cette carrière? le voici; que ces derniers conseils ne forment jamais de votre memoire, mon cher Fils. C'est aux mots, & non aux choses qu'il faut vous attacher, & par
con-

conséquent 1°. aux Auteurs qui ont l'Art de dire peu de choses en beaucoup de mots, tels que Seneque, Plin le Jeune, le Père la Neuville, & autres Auteurs diffus, éloquemment ou brillamment bavards; 2°. à ceux principalement qui se sont étudiés à donner aux mots un air, plus d'esprit que de choses, comme faisoit *la Forêt*, & comme il disoit, à les coëffer à leur Physionomie. Ainsi c'est à Fontenelle, vrai Singe de Senèque, comme à Marivaux, Moncrif, & à tous ceux qu'il a faits, qu'il faut vous attacher; mais vous y attacher, comme le Lierre s'attache à la Vigne qu'il entoure en serpentant, non pour simplifier cet Auteur, non pour l'approcher de la Nature, (car la chose est peut-être impossible, & le plus court seroit d'élaguer, de dédaigner ce que le mauvais goût applaudit;) mais pour suivre les plis & repris, & les circonvolutions d'un stile brillant, qui (pour l'imiter) aime à surprendre & à égarer le Naturel, à force de serpenter dans les plaines singulières du Néologisme: semblable à ces mers, ou à ces fleuves, qui

qui, au lieu de rouler majestueusement leurs eaux sur une belle grève, ou dans un terrain uni & égalé comme au cylindre, aiment à creuser ça & là des lits infidieux, & à former de détours en détours mille petites Iles, vrais Dédalles aqueux qui arrêtent le voyageur surpris & perdu. Continuons sur le même ton. Dans une grève coupée de tant de Canaux invisiblement tortueux, s'il faut un guide, pour ne pas s'égarer & même pour ne pas se noier, comme cela se pratique en traversant celles du Mont St. Michel; il en faut un aussi, tant les précautions sont bonnes par-tout, lors qu'on a affaire à un Stile entortillé, il en faut un, dis-je, qui sache dévider le peloton de l'esprit brouillé, un, qui ayant plus de goût que de patience, féquestre & conserve au besoin les fils qui méritent de l'être, & déchire impitoyablement ceux, qui, quoique plus fins, quoique garnis de ces jolis petits nœuds, que je fais moi-même en riant, gâtent tout l'ouvrage. Mais laissons-là des conseils qui montrent bien la nécessité de s'être formé le goût, avant de lire quantité d'Auteurs

teurs.

teurs de la trempe de nos Beaux Esprits, mais qui sont ici d'autant plus déplacés, que c'est à leur exemple & sur leurs traces qu'il s'agit de faire fortune, & par conséquent en prenant le goût & l'esprit à contre-sens.

OH! que n'ai-je sous mes yeux les Oeuvres du Nestor des Ruelles, des Académies, de la Littérature, & du Pinde: & même *l'Esprit* qu'un Lecteur enchanté en a tiré pour lui faire honneur! Quel Supplément au *Dictionnaire Néologique*! quelles richesses de Jargon je pourrois vous fournir ici! C'est là le modèle que vous devez vous proposer pour le stile; en est-il de plus ingénieux & de plus charmant? Et Réaumur, pour les choses, car il en est farci, quelles découvertes importantes n'a-t-il pas faites dans l'Histoire Naturelle? celles du Polype d'eau douce apparemment (au moins de son Bouquet) & du Puceron Hermaphrodite. Quoi de plus profitable que les travaux solides de ce grand Homme, lors qu'il a donné dans l'utile! informez-vous en à Paris, il a enrichi la France. Dans le frivole il a encore mieux réussi, il

a amusé l'Univers. Qu'on ne dise point que c'est ici une ironie, & que les fondemens les plus solides de sa réputation sont un Carosse & une Terre souvent cités, de bons revenus, l'art de remâcher, de rendre, de donner comme siens, les travaux d'autrui, mais principalement cette foule inouïable d'observations minutielles, dont il fait d'autant plus sentir la petitesse & la misère, qu'il en relève davantage la puérile exactitude : observations dont le Recueil magnifiquement imprimé & relié peut du moins remplir, si ce n'est pas les vuides de la vie d'un homme qui pense, du moins ceux de la plus superbe Bibliothèque.

HEUREUX Réaumur, d'avoir trouvé autant de bouches que d'yeux, dans une mouche ; & surtout, qui l'eut crû ? de bouches, qui pour lui sont devenues celles de la Renommée ! Plus heureux encore, celui qui a paru sur un grand Théâtre, dans un tems stérile, où la variété des connoissances les plus super-

perficielles, se trouvoient rarement en un même sujet. On a été ébloui de ce qui ne fraperoit point aujourd'hui. Lors qu'on est seul dans une Classe, on est toujours Empereur. Combien avons-nous à présent de Savans, & de jeunes Savans qui réunissent l'Esprit, le Goût, le Savoir, je dis le Savoir universel, autant qu'il peut l'être, & qui dans chaque partie sont incomparablement plus profonds que Fontenelle, qui, pour le dire en passant, a écrit de la Géométrie à l'Infini sachant à peine la Grossière. Ponce le Fils a conduit sur ce modèle ses Etudes Anatomiques, comme on l'a dit.

MAIS que dis-je ? si vous ne convenez, que sans l'un, l'esprit qui n'avoit jamais paru si bien frisé, étoit sans graces & sans finesse; & qu'avant l'autre, la nature de tous les Regnes n'étoit que, ténèbres; enfin si vous ne rendez à ces Ecrivains tous les Hommages qu'ils croient mériter; si vous n'écrivez, si vous n'observez comme eux, & précisément les mêmes choses, par e-
xem-

xemple la figure ou la plaisante petite mine que fait une jolie phrase néologique ; le muscle fessier d'une Puce ; la croissance d'une Tortuë , on dira que vous ne savez ni écrire , ni observer ; car les *observations de Medecine* , quelles qu'elles soient ne peuvent être si importantes que la moindre description d'une écaille d'huitre.

1°. NE vous éloignez donc jamais du stile de Fontenelle , ne craignez point les siflets , fatiguez-les comme a fait cet Auteur à qui nous avons l'obligation de leur origine (1) , & ils ne se feront plus entendre que chez peu de Personnes de gout. Les Colifichets sont à la mode ; & leur gentillesse en a mené plusieurs avant celui-ci , qui n'est que leur batard , à l'immortalité. Quelque forme ridicule que le mauvais gout donne à l'esprit , c'est toujours un masque que sa singularité fait suivre & trouver assez plaisant. De l'Esprit donc encore une fois ,
mon

(1) ESSAI sur l'Espr.

mon ami ; & que vous puissiez dire comme *de la muscade*, on en a mis partout.

RAMPEZ aussi avec les mouches, les chenilles, les papillons, les guêpes, les cousins, les abeilles, &c. & l'illustre Héros de ces Insectes, Mais non ; c'est s'élever que de ramper de la sorte ; demandez-le au P. Mallebranche rien n'est au-dessus de l'étude des Insectes. Quelle misère, quelle pitié, quelle pédanterie que l'érudition, auprès de l'examen de la seule piqueure d'un cousin ! Ma foi vive l'insectologie ! Pourquoi ne vois-je point ce grand mot à la tête de quelque Chapitre, dans cette belle liste de connoissances en *ie*, que votre tête *follete* a moins voulu siffler peut-être, que les parcourir avec ostentation.

EFFACEZ croïez-moi ce gluant camboin, dont vous avez barbouillé sans respect la jolie physionomie du Nestor de la Littérature : faites réparation d'honneur à ce grand homme, & loin de chercher à vous illustrer par de grands Ennemis ;

mis ; *magnis inimicitiis clarescere*, faites-vous plutôt des Amis ; louez-tout, jusqu'au ch. de M. Enfin reparez aussi votre faute d'oubli ; elle est impardonnable , & que le brillant Système Réaumurien paroisse dans une nouvelle édition de votre *Pénélope*.

J E ne vous ai laissé que pour un moment de petite & douce vengeance ; pardon , Messieurs de la Faculté , je reviens à vous , je vous aime trop , & vous ai trop d'obligation pour vous quitter si-tôt.

A vous, l'Ami *Bétrave*, approchez, ne craignez rien , pour cette fois vous n'aurez qu'une croquignole : que je fasse (*cum bona venia rubicundissimæ & ignorantissimæ gravitatis tuæ*) , la simple parodie d'un conseil poétique , dont je ne dis pas que vous ayez besoin ; mais pour voir si l'application de quelques vers de la Fontaine sera aussi malheureuse & aussi pitoyable entre mes mains , que dans celles du Professeur *Basset*.

Ne

*Ne forçons point notre Talent,
Faisons toujours tout avec grace;
L'Ami Bêtrave, quoi qu'il fasse,
Passera toujours pour pesant.*

IL est vrai, mon très-cher & très-épais Docteur, que quand je vous vois essayer de battre la pierre molle de votre Esprit, pour en tirer quelque étincelle, je crois voir une grenouille qui cherche à voler. Soyez ce que vous êtes; croyez-moi; une bonne bête vaut mieux qu'un méchant Bel-Esprit. Songez y aussi, *Maqui*, le Public est un ingrat; il ne vous tient point compte de vos vains efforts. Vous battez inutilement le pauvre *briquet* de votre imagination froide. Il ne faut à mille choses qu'un coup-d'oeil, comme à l'écarlate. Votre esprit est de ce nombre; esprit de Gazette, il est jugé; vous êtes fou de ne pas voir que vous êtes sot. Disons-le cependant à la gloire du Malade, si ce n'est à celle du Medecin; *Bêtrave* a plus beau jeu qu'un autre pour avoir de l'esprit; il est sans cesse à la source, il est Medecin de V * * * on peut

peut bien dire que c'est le corps qui traite l'esprit.

UN autre petit mauffadement agréable, c'est ce vilain *Bacouil*; vous ne l'eussiez jamais soupçonné d'avoir des prétentions; il en a cependant; il frise l'Esprit, il vise au précieux, il brigue l'honneur d'atteindre au ridicule. Devinez la fausse monnoïe dont il croit leurrer les habitans de Versailles: ce sont certains termes familiers aux Beaux Esprits, qu'il place à tout hazard, de la manière du monde la plus grotesque. Il prétend qu'il a lû Fontenelle & toute sa séquelle; qu'il a du goût pour les vers, & qu'il peut briller, comme bien d'autres, dans plusieurs genres. Oh! pour celui-là, c'est bien le plaisant malgré Minerve. Il n'a que des plaisanteries de Cuiestre, qui plaisent aux Cuiestres comme lui. Elles roulent ordinairement sur l'Art favori des gourmans, je veux dire sur la Cuisine, que pour cette raison notre homme prétend avoir perfectionnée, comme on le dira à l'Article de la Cuisine.

MAIS c'est entre Amis qu'il faut en-
Tom. III. B ten-

tendre *Bacouill*; car c'est là que l'esprit libre & sans contrainte se donne carrière & brille le plus. J'aimerois mieux, dit-il, un bon estomac *plûtôt* qu'une Couronne. La Peyronie n'est qu'un *pisse-fret*; un *borceau* de pain & de viande dans la main d'un autre lui semble une *bontagne*. L'heureuse imagination, & le *joli merle* pour être Médecin de Cour!

A qui atteler cet original sans copie? à M^r. *Faunisse*. *Faunisse* donc homme important, babillard impitoyable, conteur éternel & insipide, mauvais plaisant, qui rit le premier de ses fades plaisanteries, *Faunisse*, dis-je, vante l'esprit de *Bacouill* pour faire briller le sien. Que gagne-t-il à la comparaison? peu de choses; on voit que la mesure de l'esprit de l'un est assez la mesure de l'esprit de l'autre. Ce sont deux figures qui s'ajustent à peu près aussi bien ensemble que la concave & la convexe. Ne demandez donc point pourquoi ces deux tristes & vilains florentins sont si liés. *Similis simili Gaudet*.

Si l'esprit, je dis non seulement celui des Cercles & de la Conversation,
mais

mais le plus ridicule, est prouvé utile par tant d'illustres exemples, par tant de Docteurs que la seule envie qu'ils ont d'en avoir, fait écouter. Quel plus sot conseil que celui de feu Racine qui disoit à son Fils; „ n'ayez point d'es- „ prit, ne cherchez point à en mettre „ dans tout ce que vous direz, ni dans „ tout ce que vous écrirez! „ Moi qui ai plus d'usage du Monde-Medecin & plus de confiance dans la simplicité de ces Nigaux, qu'il nous faut haranguer pour avoir la leur, je vous dis & vous répète à haute voix, que c'est de l'esprit, & de l'esprit par-tout qu'il vous faut avoir, mon Ami. Voyez *Chryfologue* courir après l'érudition & Pline; il prend l'un, & manque l'autre; courez après l'esprit & les malades; plus heureux que lui, vous prendrez les deux & qui plus est leur argent. Vous ne pouvez guères placer l'esprit avec moins de goût & de discernement, que notre Pédant employe son Erudition. souvent fripée. Que vous fait au reste l'affectation la plus marquée, si elle vous donne un *Carrosse à ressorts bien lians?* Est-il du ridi-

cule, où la Fortune est attachée? Par quelque voye qu'elle vienne, n'est-elle pas toujours la même, & toujours la bien venue? On condamne le faux Bel Esprit, & on le fuit.

IL est vrai que le Public ne peut juger du mérite d'un Medecin, que comme des objets de la Lanterne magique, c'est-à-dire, que par les sens. C'est donc aux sens & à l'imagination, qui est le sens de l'esprit, qu'il faut s'adresser. Un bon mot, une Antithèse, une Métaphore, une Allégorie, feront la baze de votre Rhétorique, qui plus loin fera un Article à part; votre Medecine plaira, elle sera galamment travestie sous ces figures. Parler à la Raison, ou parler raison à la plupart des hommes, c'est donner la Question à des Innocens. Il est vrai que le bon sens est trop commun; il est sec, insipide, il ennuye, il dégoûte, à moins que l'esprit & le sel attique ne l'affaisonnent. Heureusement l'imagination plait, & conduit à son gré la Raison son ennemie, elle éclipse qui la fait rougir.

Puis qu'il y a si peu de gens qui
pen-

pensent , qu'on diroit que l'esprit ne nous a été donné que pour sentir , laissez donc là , mon cher Enfant , ces vérités difficiles à saisir , qui captivent l'ame , & que la réflexion la plus exercée ne peut atteindre. Loin de gêner l'instinct de vos Auditeurs , & de le mettre dans un état dur & violent , qui mortifie d'autant plus l'amour propre , qu'il seroit plus humilié par la comparaison de votre supèriorité , divertissez ; & quant à remplir vos fonctions , quant à faire crêver vos malades , que ce soit à force de rire. Ce mouvement de la Machine peut d'ailleurs les guérir ; c'est un remède qui l'a quelquefois emporté sur tous les autres , & a bien fait de l'honneur au Medecin. Un Docteur aimable & léger , plein de gentilleses , d'agrémens , de faillies , dont l'esprit est un *pétard* , & comme une *crépitation* continuelle , (effet du mélange de son sel & de son feu , comme vous diroit le Cat ,) ne vaudroit-il donc pas un Pédant lourd , dont les propos assommans suspendent le cours des liqueurs , que l'autre fait agréablement circuler par son enjoû-

B 3 ment ,

ment, par la diversité & la vivacité de ses propos ? *La Forêt* n'étoit-il pas préféré à *Chryfologue* ? Nous avons aussi souvent affaire à l'imagination des Malades, qu'à leur foye, ou à leur poitrine. Fontenelle qui fait cette remarque sur les Medecins, dans l'éloge de M. Sauveur, ajoute qu'il faut savoir traiter cette imagination par des spécifiques particuliers ; qui sont l'art de plaire & de persuader. Ainsi le Medecin guérit par le Don de la parole ; & par conséquent les Orateurs, ces bouches éloquentes où habite la persuasion, n'ont qu'à vouloir, pour être excellens Medecins. Si Homberg & d'autres dédaignèrent le secours des Graces & de la Rhétorique, auxquelles il n'eussent pû atteindre, ils furent de pauvres Medecins, & Sauveur fut obligé de quitter notre Profession, par ce qu'il n'avoit pas le Talent de faire valoir la Drogue. Ce qui prouve que Fontenelle ne raisonne pas mal, pour un Bel Esprit. Enfin, je dis de la Medecine, ce que Ciceron dit si plaisamment de la *Philosophie*, qu'elle n'est rien, si elle n'est
or-

D U B E L E S P R I T. 31
ornée, comme je l'ai remarqué ailleurs.

QUE la difficulté d'amuser ne vous rebute point, mon Fils, ce n'est pas un si grand rôle que vous le pensez. Le ton de la bonne plaisanterie n'est pas plus nécessaire aux Medecins, que le profond savoir. Qui sent l'une? qui comprend l'autre? Les Farces de Molière ont été autant du goût du Peuple, que le Misanthrope & le Tartuffe du goût des honnêtes gens. Pour combien de Lecteurs Rabelais n'est-il pas toujours Rabelais? La Polissonnerie, la grossièreté, l'ordure font rire, tandis que la finesse, la délicatesse *passé par dessus les têtes*, comme parle un de mes compatriotes. On est toujours écouté, & qui plus est toujours payé, boufon, comme plaisant, insipide, comme charmant. Je n'avance rien que l'exemple de la Forêt ne démontre. On l'envoyoit chercher pour rire, ou écouter de jolies choses; il est vrai qu'on remercioit, c'est-à-dire congédioit pour l'ordinaire, ou du moins qu'on affocioit à un autre ce plaisant Medecin, quand le mal deve-

B 4 noit.

noit sérieux : mais c'est une sottise du Public, qui, imaginant trouver des secours plus essentiels dans un homme grave, faisoit appeller le vieux avare *Caron* qui en profitoit.

ÊTRE à la portée de tout le monde, ne dire que des choses frivoles, qu'on peut aisément saisir ; faire croire à la plus imbécile femmelette qu'elle comprend toute votre Médecine ; payer en imagination la folle curiosité de ceux, qui sans rien savoir, & même sans avoir le sens commun, ont la fureur de demander des raisons de tout ; se joier de la vérité en Pirrhonien, comme d'un volant ou d'un ballon, pour amuser les Spectateurs ; plaisanter, badiner, folâtrer, dire joliment des riens, caresser, flatter, être un gros rieur, ou un fin *sourieur*, répandre en un mot autant de variété que de gentillesse & d'agrément dans la conversation ; tel est le grand Art de guérir, ou ce qui revient au même, d'attraper le Gibier d'Esculape, voilà la Loi & les Prophètes de la nouvelle Médecine, que le Bel Esprit a fabriquée. Possédez-le donc éminemment
avec

avec tout son manége; livrez-vous-y tout entier, sans partager votre tems avec l'étude & la Lecture, qui vous nuiroient, ou du moins seroient en pure perte. Moiennant quoi, laissant loin de vous dédaigneusement tous ces petits Confrères qui n'ont qu'un bon Esprit, une sience solide avec du Zèle & de l'application; malgré toutes vos frivolités & vos ridicules, vous serez distingué honorablement, vous paroîtrez au milieu d'eux comme un Chêne parmi de foibles Arbrisseaux: applaudi, recherché, couru de ces Folles, déifiées par le plaisir, qui toutes-puissantes à Paris, comme à Rome, ont élevé les Bétraves, & les Thémisons, vous brillerez, & ferez la plus riche moisson, tout en badinant, où les autres, abondant en Doctrines, trouveront à peine de quoi glaner à la sueur de leur front & de leur génie.

CES conseils n'ont rien de nouveau, mon Fils, que la forme sous laquelle ils vous sont présentés. Louise Bourgeois dans ses Observations sur les Accouchemens, (livre rare, où il y a des choses curieuses) les donnoit à sa

Fille dans le tems de nôtre bon Roi Henry IV. par ce qu'ils ont toujours été de mise. „ Si vous ne caressez tout „ le monde, „ dit-elle „ vos affaires „ sont faites. Cela est réduit en cou- „ tume, & ne coute qu'un peu de „ foin. „

Nota. D A N S les Païs dont les habi- tans sont sérieux, graves, phlegmati- ques, avec les personnes tristes & mé- lancoliques, malheur au Medecin que l'imagination domine, & qui préfère les ressources de l'Esprit à la pesanteur du gros bon Sens ! Si vous ne con- tenez votre imagination, m'écrivoit Hunauld, en m'envoyant une lettre de recommandation pour Boerhaave, „ s'il vous échape un bon mot, & le „ moïn-

(a) M. LE DUC me permettra de placer ici une Anecdote qu'il m'a fait l'honneur de me raconter. C'est avec du lait coupé par des eaux de Spa que cet aimable Seigneur, *l'At- tibiade* de Voltaire, fut guéri de la Grande Maladie, pour laquelle, les Dcs Medecins de Paris & de leurs drogues, il fut consu- ter Boerhaave. Cette maladie consistoit dans une acreté de toute la masse du sang, a- vec la maigreur qui s'enfuit, & dans un dé-

„ moindre éclair d'Esprit, en présence
 „ de ce Professeur, il vous prendra
 „ pour un fou; & moi, pour un autre
 „ fou, d'avoir pour ami un diseur de
 „ bons mots”. Et comme il me faisoit
 craindre d'être presque montré au doigt,
 à cause de mon extrême vivacité, com-
 parée avec la lenteur des Tortuës du
 Pais, je lui répondis que sa réputation
 avoit dû courir grand risque en Hol-
 lande, lorsqu'il y fut consulter l'Orac-
 cle de Leide avec M. le Duc de Ri-
 chelieu (a); mais qu'au reste il n'eût
 point d'inquiétude, & qu'il ne seroit
 point compromis, espérant avoir du
 moins assez d'esprit, pour être aussi
 sot que cette Solide Nation paroîtroit
 le désirer.

MAIS,

défaut de ressorts dans les solides. Ce fa-
 meux Medecin charmé d'avoir rétabli tou-
 te la vigueur perdue, me disoit en souriant:
Dux ille amabilis & magnificus se posuerat ex-
tra matrimonium; ego illum reposui intra. J'ai
 parlé de ce fait dans ma *Vie de Boerbaave*,
 que les Traducteurs du Dictionnaire de Me-
 decine Anglois, quoique Docteurs Régens
 dans la Faculté de Paris, m'ont fait l'hon-
 neur de copier.

B. 6

MAIS, dira-t-on, vous ne produisez que des Sots ou de précieux Beaux Esprits; & vous laissez-là les Erofiatres, les Philantropes, les Maloëts, les Jaques, les Chiracs, &c.

IL est vrai que je ne vous donne pas pour des gens d'Esprit, les *Boyers*, les *Vernages*, les *Tbuilliers*, & sur-tout les *Bacouills*, comme les *Sylva*, les *Dubois*, sont bien éloignés d'être de vrais beaux Esprits. Mais quant aux autres, il faut leur rendre justice. Erofiatre manie finement l'ironie, comme on le verra dans le Supplément des Portraits.

CHIRAC n'est rien moins qu'un précieux Bel Esprit. Jugez-en: Voici un échantillon de sa célèbre dispute avec Vieuffens. „ Un Jeune Homme „ tel que moi „ dit-il „ attaqué par „ Vieuffens, ne l'a-t-il pas fait rajeunir de vint ans? Parnasse, *décideffe*; „ je n'ai que quarante ans, & je m'en „ trouve vint de trop. Vieuffens en „ a cinquante *du*; & ne s'en trouve „ pas assez. Critiques, *Prononceffe*. „

J'ORTOGRAPHIE, comme il prononçoit, car j'ai eu l'avantage de voir
fur

sur ses vieux jours ce sourcilleux Mortel, *grande supercilium*, comme dit Juvenal, & il me semble encore l'entendre avec toute la fatuité de son accent Gascon.

MAIS suivons ce *Fierabras*. „ Grand „ Auteur in folio & in quarto; un „ nom tel que le vôtre ne sera-t-il-pas „ un rempart impénétrable aux Mites ? La méprisable figure d'un *in douze*, oseroit-elle aborder la très-indécrottable Seigneurie de vos *in folio*, ou frotter ses petites épaules contre les épaules larges & quarrées de vos *in quarto* ? Il faut avouer qu'un Auteur de votre Corpulence est un terrible Animal. Quoi les petits *Incubes*, les *petits cheveux*, sauter ainsi au colet de ces formidables *in folio* !

L'AGREABLE, la charmante Ironie ! Elle tient de la Nature de l'*Acacia*; elle est sans malice, & comme un certain Medecin qui prend ce nom dans Bayle, Chirac auroit dû le prendre aussi. Mais c'est dans l'original donné par Bruhier, qu'il faut voir comme ce fier Goliath attaque, provoque, insulte,

B 7 te,

te, badine, raille son petit David, & croit lui faire honneur de se mesurer avec lui. Le sujet de la dispute étoit digne des combattans; c'étoit le prétendu acide du sang, que Sidobre a voulu enlever de haute lutte à nos deux Champions. Chirac n'est pas heureux dans ses découvertes, elles lui sont contestées non-seulement par Vieussens, Sidobre & Sorani, mais par Baccouill même; on verra jusqu'à quel point il s'est montré jaloux de sa gloire *culinaire*.

MANES du Grand Vieussens, vous êtes bien vengés!

POUR ce qui est de Molin, peu de Medecins ont l'esprit d'une si bonne trempe que lui, & je suis persuadé qu'il eût été aussi estimé des Connoisseurs qu'il l'est du Vulgaire, s'il eût voulu s'instruire à fond de toutes les parties de son Art, & lire aussi attentivement nos Anciens avec peu de Modernes, que les Poëtes de l'Antiquité; mais faute de connoissances profondes, il s'est mis dans le cas de ne pouvoir illustrer que l'Empyrisme; encore doute-t-on, à en juger par le
sti-

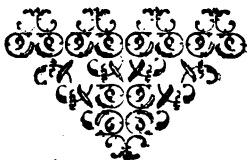
stîle de ses Consultations, qu'il soit en état d'écrire ses Observations. Il aura traité un million de Malades, sans laisser après lui, ni méthode, ni remèdes sur aucune maladie.

L'ESPRIT de ce Docteur a un grand défaut pour la plûpart des gens du Monde qui ont puisé tout leur Sçavoir dans Marivaux ; il n'est point entortillé ; il n'a point aussi la Gentillesse, ni les Saillies de la Garonne : il est solide, nerveux, & capable de penser. De là vient que notre Medecin, qui n'exerce point si despotiquement la Medecine que Chirac, cherchant à plaire & à gagner de l'argent plus qu'à guérir, trouve mieux son compte à vivre d'emprunt, je veux dire à se servir des dépouilles d'Horace (son *vade mecum*), d'Anacréon, de Sophocle, d'Euripide, & autres Auteurs Grecs & Latins, dont il aime mieux produire les jolies pensées, que les siennes propres, pour captiver ceux qui sont plus sensibles à l'Érudition, qu'à l'esprit. Car savez-vous ce qu'on dit d'un Medecin qui fait le Grec ? c'est un Savant Homme. Il est

est vrai que Gil-Blas s'en moque, lors qu'il introduit deux Medecins qui sont A. & H., dont les malades sont morts, parceque l'un de ces Docteurs ne savoit pas le Grec, & parceque l'autre le savoit.

QUANT à Maloët, je n'en dirai qu'un mot plus loin; & pour notre Ami Jaques, je donnerai à la fin de cette partie sa brillante Thèse sur le Coït. Vive Dieu que d'Esprit & de Galanterie! & que les filles & les garçons auront beau jeu!

MAIS il s'agit ici de voir ce qui peut suppléer au Bel Esprit, *Amplius seges.*



CHAP.



C H A P. II.

Nécessité du Babil.

LAISSEZ dire les Romains,
 Laissez toute Nation pesante
 chercher des Medecins qui
 guérissent sans parler (a).
 En France, (sur-tout en Gascogne)
 vous trouveriez à peine un Barbier
 qui voulut vous raser à ces condi-
 tions. Il faut que le François (b)
 par-

(a) *Medicum Sanantem, non loquentem quaerimus.*

(b) Vous trouverez une grande Matière à Babil dans mon Supplément à l'utilité des connoissances étrangères.

parle, & que l'Anglois life. Préten-
dre qu'un Medecin ne dise précise-
ment que ce qu'il doit dire, & n'é-
crive que ce qu'il doit prescrire, c'est
radoter avec le bon Homme Hypo-
crate, & vouloir retrancher tout le
brillant de nos harangues, toute l'é-
loquence de nos Consultations. C'est
à une fille timide, à qui il sied de ne
parler qu'à propos; mais un Docteur
en Medecine est un Docteur manqué,
s'il n'est hardi, effronté, bavard;
pourvu qu'il Babilles, qu'importe, que
ce soit bien, ou mal, avec raison, ou
sans sujet. Vous m'objecteriez en
vain l'exemple du Laconique *Chirac*,
comme quelque chose de fort enga-
geant; il n'a rien de Séducteur, aux
yeux d'un Homme Sensé. Réussir
par la brièveté & le ton le plus brus-
que & le plus rebutant, c'est un
Phénomène plus heureux, qu'explica-
ble; cent se sont perdus dans un tel
chemin. Le mieux est de se livrer
aux conversations les plus frivoles,
de mettre du Sien dans ce commer-
ce, & au moindre mot d'arrêter vo-
tre homme, pour lui faire une Hi-
stoi-

stoire de deux heures. Valentinus, sous le nom de Machiavel, comme je l'ai déjà dit, parle d'un Medecin qui avoit la confiance des Grands, parce qu'ils aimoient à l'entendre politique. Astruc n'a pas dédaigné les mêmes avantages. Aujourd'hui 7^e. May (1748), il vous dira qu'il y a deux ans qu'il auroit parié que la Paix se fût faite au commencement de ce mois, & qu'il en devine toutes les conditions. Ceux qui furent ses Malades, à la Mort du Roi d'Espagne, à la nouvelle Révolution dont j'ai été témoin en Hollande, mais sur-tout en remontant plus loin à la Mort de l'Empereur, vous diront que, „ Tan-
 „ tôt il allumoit le feu de la Guerre
 „ aux quatre Coins de l'Europe; tan-
 „ tôt il parloit d'accomodemens sûrs
 „ avec leurs. H. P. & les Cours de
 „ Londres & de Vienne. „ Il falloit l'entendre; voici comment il partageoit la succession du défunt, chez M^e. H. Fille de M^r. de S. * * * *, qui me l'a raconté. Cette Jolie & aimable Dame étoit dans son lit malade; & le Medecin qui s'étoit mis dans

dans le Cercle , Differta deux heures Politique , fans lui dire un mot sur son état ; enfin sortant de pendant de l'abîme des ses réflexions bruyantes , il se dérida , & se tournant vers elle , eh ! bien , M^c. lui dit-il , d'un air auffi ouvert que le comporte sa Physionomie , comment vous portez-vous à présent ? Je vous répondrai , M^r. quand vous serez sorti , repliqua cette Femme d'Esprit.

PARLE-T-ON des différens Siftêmes de Gouvernement , il ne croit pas , comme M^r. de Montesquiou (a) que celui d'Angleterre mérite la préférence ; & à ce sujet , voici comment il battoit la campagne : „ la „ haine contre le Gouvernement Mo- „ narchique , n'est souvent ” , disoit- „ il , „ que l'effet d'une basse jalou- „ sie. On est faché qu'un seul pos- „ sède ce que tous les autres dési- „ rent.

(a) *Sur la Grandeur & la Décadence des Romains.* Ouvrage nerveux & digne d'avoir quelquefois moins d'Esprit.

„ rent. L'Amour propre est beau-
 „ coup plus flatté par cette appa-
 „ rente égalité qu'on imagine dans
 „ une République; on s'y croit un
 „ plus important Personnage, par-
 „ ce qu'on y lit, & qu'on entend
 „ plus souvent le nom séduisant de
 „ Liberté ”, vrai Phantôme, que la
 „ seule permission de servir Dieu en
Païsan, en *Bourgeois* ou en *Gentil-*
homme, comme dit un des Hom-
 „ mes du monde qui a le plus d'Es-
 „ prit, réalise. „ Si vous appron-
 „ difsez ”, ajouteroit-il, „ l'idée
 „ que nous donnent de la Liberté
 „ les Grecs & les Latins: si vous
 „ faites la comparaïson des formes
 „ de Gouvernement, Adieu ce fcep-
 „ tre tant vénéré ”! De là passant
 „ aux impôts, il feroit voir que les
 „ Princes n'en chargent point tant leurs
 „ Peuples, pour entretenir, comme on
 „ le dit, leur luxe, leurs Maitresses,
 „ leurs Favoris & leurs Flatteurs, qu'il
 „ n'y en ait plus en Hollande, qu'en
 „ France. D'où il concluroit enfin que
 „ la Liberté des Républicains n'est que
 „ pour le Peuple, que le défaut de Po-
 „ lice

lice & de sévérité rend impunément téméraire & insolent.

IL faut le voir avec les gens de Guerre ; il ne leur parle que sièges, fortifications, combats. Je suis sûr qu'il croiroit pouvoir enseigner quelque chose au Roi de P * * *, sur l'Art & la Discipline Militaire. Follard, Feuquières, Belidor, Strada, Vegüe &c. il fait par mémoire tous ces Auteurs, il étudie actuellement le Maréchal Puyfégur ; il envie le sort du Littérateur qui a publié d'aussi excellens Mémoires ; que n'est-il chargé de mettre au jour les prétendüs *rêveries* de nôtre Turenne ? *Turenne* assez qui n'a pas souffert un échec.

SAVEZ-VOUS pourquoi notre homme s'est principalement appliqué à la Politique ? C'est qu'il a cru que ses spéculations pourroient un jour être utiles à un *Grand Personnage*, dans l'idée, où le Public étoit (autrefois) de sa prochaine élévation. Hélas ! ce tems n'est plus, & toute perspective est effacée par un Roi qui se suffit à lui-même. Il n'y a pas un Carosse à la porte d'une personne célèbre.

lèbre, où j'ai vû tous ceux de Paris. ô Fortune! Rendas-tu donc toujours les hommes indignes de l'être? Hélas! oui, Ovide l'a dit il y a long-tems;

*Donec eris felix ; multos numerabis
amicos ;
Tempora si fuerint nubila , solus
eris.*

Si la Politique d'Astruc n'a pu servir au Ministère, (ce qui est un grand malheur pour l'État,) elle influera au moins, tant qu'il vivra (il paroît l'avoir juré) sur tant d'honnêtes oreilles qu'elle étourdit, dirai-je de la force, ou de la gravité de ses sons. Mais quand enfin, on seroit fatigué d'entendre ce qu'on ne veut point écouter, combien d'autres supplémens j'apperçois! Tout est bon pour Astruc, il s'approprie tout, rien ne le rebute, & pourvû qu'il disserte, il est content, soit qu'il entende, soit qu'il n'entende pas les matières qu'on agite, tout lui est égal. On avoit beaucoup parlé du Dialogue chez le
Duc

Duc de * * *. on y avoit loué Dan-
court, qui en est l'aimable Père,
tant il mêt de Naturel en cet Art.
Astruc étoit présent, par-conséquent
il parla aussi à sa manière. Il n'a
point assez d'esprit pour s'abstenir de
dire son avis, comme il le devoit en
conscience sur tout ce qui concerne
le goût: mais ce fut le lendemain
qu'il fut admirable; il redit dans une
autre maison, & comme de lui-mê-
me, bien entendu, tout ce qu'on a-
voit dit dans celle-ci. C'est une belle
chose que *Dame Mémoire*, Astruc ne
la changeroit pas pour Dom Juge-
ment (a): a-t-il tort? avec elle il
s'en passe, aussi volontiers que de
Dlle Imagination.

VOULEZ-VOUS que je mette le
dernier trait, après tout ce que j'ai
dit ailleurs, au Portrait de ce Do-
cteur? Plus pesant qu'une demi-Dou-
zaine de Fermiers Généraux, il par-
le, comme il écrit, par Sillogismes,
par Articles; c'est toujours des 1°.
2°.

(a) Expressions de la-Motte dans ses Fa-
bles.

2°. 3°. 4°. Ses Discours, ses raisonnemens sont toujours en forme: suivez de près ce Régent, toujours Régent; vous ne trouverez chez lui qu'une grêle d'Erudition insipide, qu'il faut pourtant essuier, ou fuir; qu'une raison triviale & sans génie, ensevelie sous une pesanteur numerotée. Au reste, que vous dirai-je? Préjugés, idées aussi empruntées que rebattuës, Systêmes réchaufés, en auteur desquels il s'érige, avec sa modestie ordinaire.

CE Docteur fera donc à juste titre votre premier *Pédant*. *Bavaroise* vous servira de maître de Babil, & à son défaut ce sera *Maqui*. Si la *Fôret* vivoit, hélas! nous ne serions pas réduits à vous faire copier de si mauvais Singes. Et moi enfin, si j'ose me citer ici, parmi tant de Gens habiles en tout genre, je vous apprendrois peut-être l'Art de médire: il manque à tant de Medecins, qu'il faut croire qu'il en est de cet art, comme de celui de guérir, que le seul exercice ne donne point. Il est véritablement un moïen, par lequel on diffame

me plus son ennemi, qu'on ne témoigne l'envie d'y réussir. C'est le fin du jeu; le *vice versa* est l'écueil des Médifans. Je ne suis point assez noir & assez rancuneux pour ne pas chercher le premier; mais ai-je l'adresse & la souplesse nécessaire pour ne pas échoïer au second? Ceci soit dit en passant.

NE foyez pas surpris au reste, mon Fils, (pour revenir à *Bavaroise*,) qu'un Auteur qui glace la Comedie Italienne, Bavarde comme *Faunisse*, quoique beaucoup mieux, & fasse des Contes qui ne finissent point. Ce n'est pas qu'il ait le Don de la parole; jugez-en par sa difficile volubilité. Il n'a que besoin de parler; & par malheur pour les oreilles, il faut qu'il satisfasse en tous lieux ce besoin. Le génie par lui-même est trop retiré, trop solitaire, trop peu dans son jour; il parle peu, parce qu'il pense beaucoup. Qui le produira donc, humble, timide, comme il est, si ce n'est le Babil effronté, le flux de bouche, l'Art de jaser, de causer, plutôt que celui de parler, & sur-tout de raisonner,

ner, talent que nous avons prouvé être aussi peu nécessaire aux Medecins que le savoir, par la raison que la Medecine doit ennuyer naturellement des gens qui n'en savent pas un mot. Et dans le fond, que sont ses vrais savans aux yeux du Peuple & de la plupart des Grands? Des Pedans, & des misérables. Il est donc important de parler de tout, de ne se refuser à rien, de saisir avec avidité tous les objets qui se présentent, & même de se repeter cent fois, plutôt que de ne rien dire. Il n'y a que la conversation de la pluye & du beau tems qui soit un peu tombée: le son d'Espagne & le Tabac vont après, ensuite les nouvelles publiques tant manuscrites qu'imprimées. Mais vivent les raisonnemens Poliques qu'une bonne Gazette occasionne! ils sont aussi admirables qu'elle.

CE n'est pas assez de disputer à *Sottencour* & à *Maqui* le rôle de Gazetteiers, il faut vous mettre au Courant de la Littérature; il est une infinité de petites pièces, appelées *fugitives*, parce que leur vie est de

courte durée ; c'est pourquoi il faut les prendre au vol , & sur-tout les chansons. Heureux qui en connoit l'Auteur , & les a le premier , & de la première main. Plus heureux encore qui les fait chanter ! Il n'y a que le Chanfonnier même qui puisse être plus hardiment parasite.

CHAQUE nouvelle Pièce de Théâtre doit être vuë une fois , mais sur-tout la première , de peur de manquer la seconde , & par conséquent d'une corde à vôtre arc. Pour moi , je n'y fus point pris , à *Pamela*. Le Théâtre est une espèce de País , où les Voyageurs vont se divertir en foule , & chercher matière à s'entretenir.

Moins

(a) LE grand Juge met avec raison au rang des bonnes pièces de Théâtre Ariane , Manlius , Amasis , le Joueur , les Menechmes , le Legataire , le Glorieux , le Philosophe marié , le Prejugé à la mode , le Galant Jardinier , la Pupille , le double Veuvage , l'Esprit de Contradiction , la Coquette de Village , le Florentin , le Magnifique , &c. Il nous apprend que le Duc de Nevers , le Comte Hamilton , d'Uffé , de St. Aulaire , Ferrand , la Faü , le President Henauld ont excellé en diverses chansons & autres petites poësies agréa-

Moins on pense, plus il faut voir, & lire, sur-tout des faits, pour parler de ce qu'on a vû & lû. Un Esprit Créateur n'a besoin que de lui; un autre n'a plus rien à dire, quand tout ce qu'il a vû est dit; mais il peut recommencer tant qu'il voudra, pourvû qu'il n'exige pas que je l'écoute, car je suis rebattu de tout ce qui s'appelle histoires; la plupart ne valent rien, même la première fois qu'on les fait.

UN ton decifif, quelques foibles remarques qui ne sont communément que l'Écho de celles du Parterre, ou du Caffé. Quelques jugemens, qui seront ceux de Voltaire (a), ou d'un au-

gréables. A l'Opera vous avez Quinault dont le moule paroît cassé. La Mothe, & Roy sont les Rivaux. Pour ce qui est de la Musique, Lambert fut bientôt eclipsé par Lullis; ensuite vinrent Campra, plein de beautés, digne Disciple d'un tel Maître; Destouches qui respire les graces & Mouret la gayeté, pour ne rien dire du difficile, de l'étonnant, de l'harmonieux Rameau, &c. Dans la Romancie brillent Crebillon, Prevot, Fenelon, Du Clos, D * * *. Hamilton &c. Dans l'Eloquence, Bossuet, Flechier,

autre, quelques lambeaux appris & rendus avec goût, vous mettront à peu de frais au rang des Juges & des Connoisseurs, & vous eleveroient au besoin à la dignité de faiseur de feuilles, ou d'Auteur Périodique. Ainsi on peut aisément avoir un petit Tribunal portatif, qui nous suit de maison en maison, qui siège & brille avec nous dans les Cercles. Il est vrai qu'en déclamant quelque belle tirade de vers, vous ferez plaisir à ceux qui les aiment; & le nombre en est grand. Mais ne vous faites pas siffler, & qu'on ne dise pas de vous, comme du Protecteur de la plus pau-

Patru, le Maître & autres qui sont nos Demosthènes, & nos Cicérons modernes. Pour l'Orgue vous avez Marchand; pour le Violon, Somis, Guignon, Mordonville. Pour la Musette, Charpentier; Pour la flûte, Blavet, la Barre &c. Auriez-vous jamais cru toutes ces choses nécessaires à un Medecin? Il est cependant aussi important qu'il les sache que son Hypocrate & peut-être davantage: Car c'est alors qu'on s'écrie le joli Medecin! qu'il parle bien, d'Acteurs & d'Actrices! qu'il fait bien son théâtre & le grand Juge des talens. Oui mon fils, si

Vous

pauvre *vigne* qui soit dans les Jardins d'Esculape: „ c'est bien le plus maus-
 „ sade Déclamateur, il n'entend, il ne
 „ sent rien ; sa fureur est de reciter
 „ des Lambeaux de Voltaire qu'il dé-
 „ figure par son mauvais goût, &
 „ par le ton grasseyant du Comedien
 „ Grandval. Il devrait bien prier
 „ son aimable Fils de lui donner le
 „ goût. „ Songez que vous ecorche-
 rez les oreilles délicates, si Bavaroise
 n'a pour vous la charité qu'il a euë
 pour le *souffleur de Bijoux, Orcotome*.
 C'est donc sous lui que vous appren-
 drez encore, & sans doute avec plus
 de succès, *l'ortopedie* du Parnasse.

LES

Vous osez apprécier Corneille, Racine, Vol-
 taire, & son rival Crebillon, si vous osez
 faire le parallèle de nos Orateurs avec ceux
 de l'Antiquité, & ce que n'a osé le modeste
 Plutarque, Juger Demosthène & Ciceron mê-
 mes, comparés entr'eux, oh ! c'est alors que
 vous serez un grand Medecin. Le pauvre
 homme qui ne sauroit juger que la Medeci-
 ne Ancienne & Moderne? Le sot qui ne
 pourroit que juger Hypocrate, Sydenham,
 & Boerhaave? C'est toute autre chose que la
 Medecine qu'il faut savoir pour réussir à Pa-
 ris dans cette Profession.

C 4

LES Histoires, les Romans, les Operas, même comiques, tout, jusqu'aux vers à Iris, jusqu'aux *Parades* & aux Amphigouris, tout est l'aliment de l'esprit François. Plus toutes ces fadaïses sont estimées par un peuple léger & volage, plus il faut ne respirer que la bagatelle. Un nouveau Madrigal, une Épigramme, surtout imprévuë, comme celle du *Fracastor* François, sur ce pauvre Auteur d'*Abenzaïde*, un Impromptu, autant d'événemens dans Paris.

IL faut donc sérieusement vous occuper de toute autre chose que de votre metier; il ne mène à rien moins qu'à l'exercer. Du Gout, du Sentiment, de la Gentillesse, voilà ce qu'il faut avoir; savez-vous qu'à table cela fait coup de Théâtre dans un Medecin. On dit; il a bien du goût pour un Medecin; il est agréable, & joint le frivole même à l'utile.

VOULEZ-VOUS prendre un Vol plus sublime, & dedaignant tout ce petit
fré-

(a) Avis à l'Auteur des *Pensées Chrétiennes* & de l'extrait des *Pensées Philosoph.*
dans

frétin de Littérature, paroître vraiment Docte : lisez les Journaux, & renoncez généreusement aux ouvrages mêmes. Cela suffira pour parler de tout à tort & à travers, comme font les Journalistes mêmes, sur-tout quand ils font mention d'ouvrages étrangers, dont ils ne connoissent pas même l'Auteur. (a)

LES petites Nouvelles de Ville font du même répertoire. Il en faut faire la récolte ; elle est plus importante que vous ne pensez ; elle sert à réparer la stérilité de l'imagination : & comme le Bel Esprit supplée au Savoir ces Historiettes suppléent au Bel Esprit. *La Forêt*, qui avoit trop d'esprit pour croire l'avoir à commandement, ne comptoit point tellement sur sa facilité d'imaginer, qu'il ne fit tous les matins une exacte recherche de tout ce qui s'étoit passé la veille dans Paris ; gens pendus, noyés, volés, violés, assassinés, mariés, morts, &c. tout lui convenoit. Sem-
bla-

dans la *Bibliothèque raisonnée. Litigat in foro alieno.*

blable à ces Calotins, qui portant le nez au vent, & avides de Malignité, furèrent sans cesse, pour trouver matière à leurs *Brevets*. Notre *Brillant Docteur* régaloit ses Malades d'avantures & d'Histoires galantes: s'il n'avoit rien découvert, il inventoit; mais au défaut d'invention, vous croirez qu'il fût réduit à ne rien dire? Point du tout. Il trouvoit une ressource toujours prête dans les confidences qu'on lui faisoit, & qu'il se dépêchoit de rendre à la Ville & aux Faubourgs. Grossesses, avortemens, empoisonnemens, les plus secrets Mystères étoient aussi-tôt divulgués, que confiés, comme vous le diroient deux femmes, qui s'empoisonnèrent par dépit amoureux.

P O U R être plus sûr de réussir, mon Fils, dans tout ce qui peut faire la matière de votre Babil, faites précisément tout le contraire de ce que je fais; loüer, & on vous loüera. Un homme loüé publiquement, est un Etre essentiel à votre fortune. La Forêt étoit trop rusé, pour que cette Politique lui échapât. La Dispute
des

des Anciens & des Modernes ne l'embarassoit pas plus que celle des *Lullistes* & des *Ramistes*; il avoit l'adresse de tout concilier, de tout louer. Jugez de sa fureur pour la louange: il encensoit ses propres Confrères, quoique Medecin; mais en leur présence seulement. Il affectoit d'aimer passionément tous les talens d'esprit & de Corps, dont il se donnoit pour le Medecin gratuit. C'est à ce titre qu'il s'insinua dans tous ces Bureaux de Bel Esprit & de Galanterie, qui ne sont pas toujours séparés; & de là cette vaste Pratique qui le fit rouler lui & sa perruque *in folio*, jusqu'au moment où il fit cette dernière & vilaine grise-mine que nous ferons tous, le plus tard que nous pourrons.

IL faut donc prendre, à l'exemple de cet *Avocat Patelin*, le parti des Auteurs à la mode, Philosophes & autres, & cela, suivant le tems & le País où l'on vit: tantôt pour Locke, tantôt pour mon ancien ami Condillac qui l'a surpassé: aujourd'hui pour Descartes & Pradon, demain

C 6 pour

pour Racine & Neuton. Ici Hoffmannien, ou Stahlien, là Boerhaavien: ami de l'expérience avec s'Gravefande, & des chateaux Philosophiques avec Mallebranche, Leibnitz & Wolff. Après foi, dont il est naturel de commencer par dire du bien, c'est à l'opinion des hommes qu'il faut sacrifier, si l'on veut jouir du plus grand repos; & enfin en tout c'est à nos Amis qu'il faut toujors donner la préférence. Voilà bien babillé; & je ne sai si *Esope* trouvera le titre rempli; car je conviens qu'il ne lui sied pas si mal qu'à un autre de faire le difficile. Dumont disoit de certaines Histoires Imprimées, *je les ai mieux racontées*; & le Sultan du Sopha: *mon Grand-Père contoit bien mieux.* Pour suivons avec ordre.



CHAP.



C H A P. III.

Nécessité du Ton Advantageux.

L'Agamemnon dont parle Petrone (beau début!) étoit apparemment le *Dynanmas* & l'*Argenterius* de son tems; il faisoit grand bruit au Portique & vouloit être écouté. Faites de même, mon Fils, parlez haut; que la difficulté de vous faire entendre parmi ces Tonnères, ne vous rebute pas. Si vous couvrez leurs voix, ce n'est point à la le Maire couvrant les cœurs de *Jephté* que vous ferez comparé; la supériorité de votre Organe, prouvant celle de votre mérite, on dira avec transport & par une espèce de filiation: Vive le Fils du Grand *Démetrius*! Il fait taire *Dinanmas* qui fait taire *Boindin*; *Boindin* qui fait taire *Astruc*; *Astruc* qui fait taire *le Hoc*; *le Hoc* qui fait taire *Leauté*, &c. Enfin que par la force

de vos poumons , tous les taureaux du Pinde & de la Faculté soient vaincus.

S'IL est question de Medecine , à l'exemple de *Vardaux* , de *Sottencour* , de *Fonquille* , vous nommerez mille gens qui vous doivent la vie ; vous n'aurez vû que des Maladies bien graves ; tandis que vos confrères n'auront traité que des *Balivernes* & des *Chiffonnages*. Ecoutez *Sottencour* si vous pouvez ; il vous dira que les Medecins sont des ignorans ; que leur fureur Théorique les empêche de faire de bonnes provisions d'expériences ; le tout pour en venir à la sienne , à qui tout cède. En un mot , c'est la lumière & le flambeau de ses confrères ; tout s'éclipse devant lui. Ce n'est pas qu'il ait la conversation brillante , ni ce qu'on nomme vulgairement de *l'esprit* ; c'est une vérité , quelque mortifiante qu'elle soit , dont je me flatte qu'il aura la modestie de convenir. Mais vive Dieu ! qu'il a le Jugement solide , & le discernement fin ! seroit-il possible que *Sottencour* ait tenu ces propos ? oui ,
il

il les a tenus ; ils ont beau être ridicules ; de vieilles jôueuses de Cour qui le font encore plus, les ont goûtés ; il s'est donné pour Praticien ; elles l'ont crû sur sa parole, & ont persuadé à d'autres qu'il l'étoit.

JAUNISSE a débuté de même ; il n'en a imposé , ni aux Grands , ni aux Connoisseurs , mais aux Marmitons de Versailles. Voilà les gens , à qui il a fait croire que le Ministère l'avoit mandé pour appuyer les décisions d'un homme qui a certainement plus de lumières que lui , & n'a pas besoin des siennes (M^r. de Chycoinneau.) Voilà les Amis qui l'ont consolé dans sa commune disgrâce ; ils ont congémi & pleuré en quelque sorte avec lui de le voir si barbouillé.

IL n'est pas jusqu'au ton le plus hableur qui ne réussisse quelque fois. Asclépiade s'engagea à ne point passer pour Medecin , s'il étoit jamais malade ; il paria qu'il ne le feroit jamais ; il consigna l'argent , dont la somme étoit considérable , & gagna la gageure ; car il mourut d'une chute

te dans l'âge décrépit , (a) fans jamais avoir eu la moindre incommodité. Pline dit qu'il se laiffa tomber du haut d'une échelle.

S'IL le fit exprès , par vanité , voyant que deformais il ne perdoit pas beaucoup à ce qui reftoit aux Parques à filer , c'est une fingulière façon de gagner un pari ; il n'y a que les héritiers qui en profitent. Il faut avouer que voilà un Maitre Charlatan , un fier hableur , un grand fanfaron de Santé , fi on me permet cette expreffion. L'effronterie de ce Medecin fut une des principales sources de fa réputation.

LE Ton Avantageux vous mettra , mon Fils , dans l'heureufe néceffité de dire avec *Jonquille* , de ces grands mots de l'Art , qui paffent inintelligiblement à fon abri ; mais fi quelque curieux impertinent veut favoir l'Étymologie d'une de ces favantes Echaffes , fur lesquelles la gravité Doctorale aime à fe percher , ou tout
au-

(a) C'est ainfi que Ruysch eut le malheur de fe donner une entorse à 97. ans.

autre chose, répondez, quoique vous ignoriez. Il est permis d'être ignorant, mais il ne l'est pas d'être sot; & le comble de la sottise c'est d'avouër son ignorance. Graces aux Doctes habitans de la Terre, il y a cent pour cent à perdre à se taire, & à ne pas toujours décider. Le séduisant exemple que celui de Chirac! quand une fois il avoit impudemment prononcé sur ce qu'il ignoroit le plus, c'étoit une décision sans appel. J'avois cette cruelle maladie, qu'on appelle *cholera morbus*, on demanda à un jeune Medecin l'Étimologie de ce mot, il avoüa Sottement qu'il n'en favoit rien. On peut bien ignorer, quand on est Medecin comme les autres, que *Cholera* vient de *Cholé*, *Cholez*, qui en Grec veut dire fiel, & qu'ainsi ce mal est appellé *Cholera*, parceque les vomissemens sont si énormes que le fiel même s'évacue avec toutes les autres humeurs du Corps; & de là vient que la Vésicule du fiel est trouvée vuide dans les Cadavres de ceux qui meurent de ce terrible *trouffe-galant*. Mais un homme

me d'esprit & qui connoit son monde (c'étoit un Capucin qui faisoit la question) eut répondu avec assurance que *Cholera* vient de Colère, parceque la Nature est irritée dans ce genre d'inflammation. Un jour Louis XIV. demandoit à son Medecin Daquin ce que vouloit dire un certain grand *nicticorax* qu'il avoit lû dans ses heures. Notre Docteur ne se rappelant point ce Hibou, eut l'audace de dire à son Malade & à son Maître que c'étoit le Capitaine des Gardes du Roi David. Une autre fois on demandoit, (je croi que c'étoit à Benferade,) la différence qu'il y avoit entre Dryades & Amadriades, il répondit qu'il y avoit la même différence qu'entre Evêque & Archevêque. Je me souviens qu'un de mes Compatriotes & de mes Amis, devant qui un certain prétendu Botaniste donnoit à une feuille de Vigne qu'il ne connoissoit pas le nom Majestueux de *Cariophyllata*, à du Cresson celui de *Pentaphilloïdes*; &c. mon Ami qui fut frappé d'une telle hardiesse, répliqua, c'est bien fait: si l'on me demandoit

com-

combien pèse le Chat le plus pesant, ou la plus énorme perruque de la Faculté, je repondrois l'un 14 lb, & l'autre 30 lb, tant les cheveux sont à bon marché! N'est-ce pas ainsi qu'un Avocat gagna un Procès en imaginant une loi? Sachez imaginer de même, parlez toujours bien, ou mal; songez que sur douze personnes, il y a dix fots; & vous gagnerez tous ceux qu'on vous suscitara dans le champ Hyppocratique.

S'IL s'agit de Chymie, & qu'on vous demande s'il faut la savoir pour être grand Physiologiste, vous en conviendrez avec raison. Mais d'où vient la diverse couleur des yeux? Question embarrassante! pour vous en tirer en homme adroit, ne dites pas que cette variété vient de celle des couleurs de la poussière, de l'uvéa ou de l'Iris, car c'est tout ce qu'on fait: dites d'un air imposant que cela vient de deux principes (qui ne se trouvent point dans le sang), le soufre & le mercure, qui par leur mélange forment une espèce d'*ætiops mineral*, gris, noir, brun, bleu, verd &c., se-

felon la différente couleur de ces fossiles amalgamés. Pour un connoisseur, pour un *Camper* qui vous sifflera, comme il a sifflé nôtre célèbre Chirurgien de Roüen, vingt ignorans vous prendront pour un grand homme d'avoir découvert des *Mistères* voilés à toute la Terre, tandis que vous ne serez, comme celui-ci, qu'un homme mediocre & un mauvais Auteur.

COMMENT l'Alcoran a-t-il été écrit originalement? Repondez car il ne faut paroître douter de rien. Est-ce en Prose ou en Vers? en Vers rimés ou en Vers blancs? C'est en Vers rimés, à ce que dit l'Abbé Antonini dans sa Grammaire Italienne. Ajoutez avec cet Auteur que les Grecs se servoient de la rime longtemps avant Homère: Et l'on dira quoique vous n'avez avancé qu'une opinion sans preuve, voilà un homme savant, un homme profond.

ENFIN pourquoi le Mercure fait-il saliver? Cela vient de sa pesanteur aidée de l'Action des Vaisseaux. Soit reponse; puisque l'or, comme je
l'ai

J'ai insinué dans le chapitre de la Chymie ne produit point le même effet, quoiqu'il soit le plus pèsant des Métaux. Mais consolez-vous, c'est l'opinion de Boerhaave, & des plus grands Medecins d'aujourd'hui, vous n'êtes pas plus ignorant qu'eux. Faudroit-il pour expliquer un Phénomène qui a tant fait suër Astruc, à qui on doit un vaste galimathias de Physiologie venerienne, en revenir honteusement de nos jours aux qualités occultes du vif argent, à quelque chose de spécifique, inconnu aux chymistes comme aux Medecins, & cependant admis par un Professeur en Chymie qui est apparemment Péripateticien. Enfin encore, car la matière prête à l'infini, si l'on vous demande ce que vous pensez de la dispute des Medecins sur l'allongement, ou l'accourcissement du Cœur dans sa contraction, songez toujours à ne point biaiser, songez qu'il faut que le Cœur s'allonge ou s'accourcisse. Dans la Théorie, c'est presque comme dans la Pratique,

Di-

*Divisum Imperium cum Jove Cesar
habet.*

Ne foyez, ni incertain, ni divisé avec vous-même; prenez parti, faux ou vrai, quelque sujet qu'il y ait sur le tapis: vous n'êtes pas obligé sans Géometrie, de savoir ce qu'on ne peut apprendre que par règles, & tandis qu'*Orcotome* & autres meilleurs Anatomistes de la Faculté ne savent pas ce qu'on coupe à une poule pour en faire une poularde, vous pouvez bien ignorer ce qu'il y a de plus subtil; mais encore une fois, il n'en faut jamais convenir. Je croi, Dieu me pardonne, que j'aimerois mieux dire qu'on coupe la même chose aux poules qu'aux coqs, & que les poulardes se font comme les Chapons. Après cela serez-vous embarrassé, mon Fils, à dire combien pèsent les perruques, & le merite des trois frères Tournesols? Non sans doute, car en supposant chaque perruque du même poids que j'ai dit, le tout ensemble ne doit évidemment peser que 90 lb; & leur mérite? Je ne l'oublie point, je

je crois qu'il ressemble au feu, qui, comme on fait par expérience, n'a aucune pondérabilité.



C H A P. IV.

La Singularité même est nécessaire.

UN autre substitut du Bel Esprit, est la singularité ; singularité dans les habits, comme ceux de *Faunisse*, lors qu'il parut à la Cour, & fut faire cette ridicule visite à M^{lle}. de Clermont; surquoi vous pouvez lire ma farce de *Rabelais ressuscité* ; singularité dans le Stile, dans le langage &c. Donnons des exemples étrangers, nous reviendrons ensuite à ceux que nous aurons sous les yeux. Thomas Brown dans un Livre qui a fait plus de bruit qu'il ne vaut, (*Religio Medici*), exprime sérieusement ses desirs, ou plutôt un gout fort singulier : il voudroit que la propagation se fit sans le commerce des femmes,
&

& que ce fut une Végétation continue. Voilà un homme dans le goût de ce peuple imaginaire qu'on nous a donné sous le nom d'*Australiens*. Voilà un *Anodin* renforcé, car encore celui-ci s'est-il d'abord livré aux plaisirs légitimes d'engendrer de petits anatomistes; & il n'a renoncé au devoir du Sacrement, que lorsque voyant souffrir sa femme en couche;

„ console-toi ma mie, lui a-t-il dit,
 „ je ne te l'y mettrai plus; j'y ferai
 „ un petit point de future, je bou-
 „ cherais hermétiquement la solution
 „ de continuité. „ St. Augustin n'a pas moins outré les choses sur cet Article, comme Bayle le remarque au mot *Sadeur*. Que dirai-je des Hermaphrodites dont Venette parle si au long; des hommes engrossés, dont parle Bayle dans le 3^e. T. de son Dict. Crit.; d'enfans qu'une fille peut faire, sans perdre son Pucelage, en pompant ce que jettent certains débauchés? Que dirai-je de tous les systèmes sur la génération, & en particulier de celui des animalcules, tel qu'il a été soutenu à Utrecht, & de
 tant

tant d'autres, mais laissons là un détail qui me meneroit à faire un Traité de l'opinion. Contentons-nous de dire que les Sots admirent tout. Lorsqu'on soutient quelque Thèse singulière, ou extravagante, ils ne conçoivent pas, disent-ils, comment l'esprit humain peut se tirer d'un pas si glissant. Pour eux, tout est effort de génie, triomphe, supériorité. C'est pour cela que mon Heros Bacouill aime à foutenir les plus singuliers paradoxes, non en raisonnant, car il ne raisonne jamais; non encore faute d'habitude, mais faute d'aptitude. Il croit qu'il lui suffit de dire oui, ou non; d'affirmer, ou nier avec son ton de Capucin Gascon. Si on l'en croit, la petite vérole & la peste ne sont point contagieuses; la rage n'est qu'une imagination, &c. L'oracle a à peine parlé avec cet air de gravité & de conviction qui en impose, & sied si bien, que tous les amateurs de papiers colés & de tapis verts, tous les joueurs d'antichambre & de Basse Cour sont stupéfaits de tant de profondeur. Arrive sur ces entrefai-

tes le Seigneur *Dom Marcos* qui ajoute; il est vrai qu'en Médecine, comme au Jeu, M. Bacouill est un grand homme; il a démasqué une erreur qui avoit séduit tous les plus grands génies; & moi-même, dans l'enfance de mes études, j'y avois été aveuglément livré. En Politique encore, poursuit-il, notre illustre ami n'est pas moins admirable. Soit qu'il affirme, ou qu'il nie; ou plutôt, soit qu'il nie suivant son usage, ce qu'on affirme, ou réciproquement affirme ce qu'on nie; il parie toujours à coup sûr, sur-tout quand il s'agit de ces événemens extraordinaires qu'il aime par sympathie.

L'ÉLOGE du digne Emule, une de trois Colomnes du Triumvirat de Versailles, est-il fini, succède le sien propre; il falloit s'y attendre. Il parle de ses cas de Pratique, qui ont toujours été fort rares & fort singuliers. Il se vante aux Portiers, aux Cuistres, aux Valets, aux Femmes de chambre, & peut-être aux Laveuses de vaisselle. Il a tout vû, tout lû, tout dit, tout enseigné, & n'a jamais profes-

fessé. Parlez-lui d'une vomique au Poumon, parfaitement guérie par l'É-métique, qui l'a fait se rompre dans la Trachée artère, ou par d'autres mouvemens & remèdes heureux; il est homme à vous dire, comme le béat & blond Muscadin: & moi, j'ai fait cracher une vomique, qui avoit son siège dans sa partie concave du foye, sous le petit lobe de spigel. Et par où? Par le Diaphragme. Oh! le grand homme, que ce Muscadin? cette issuë étoit inconnuë au grand Aré-tée, & à toute la Medecine Ancienne & Moderne. Mais j'ai tort de siffler, de berner d'aussi respectables personnages; car qu'y a-t-il en tout cela de plus singulier, que de trouver quelque chose de particulier dans l'urine de ceux qui ont souffert la Circonsion: Observation de Sylva, qu'il n'avoit garde, lui qui avoit la Manie de tout expliquer, de ne pas attribuer aux douleurs de l'operation. *Risum teneatis amici.*

JE pourrois traiter ici de l'Erudition, comme d'un autre substitut du Bel Esprit, parce qu'on diroit qu'elle

est mère de la suffisance, tant nos E-rudits sont avantageux ; mais après tout ce que j'ai dit dans le Chap. de la *Littérature en général*, & en dernier lieu dans la Section du *Babil*, il faut laisser ce pauvre Astruc en paix ; je crois m'être acquitté avec lui, avoir rendu au Centuple en François-Badin ce qu'il m'avoit prêté en pesant Latin. *Haec est prima mali labes & origo.* Oui le boureau est cause de tout le *grabuge* ; je lui ai l'obligation d'être ici ; & les Medecins d'être montrés au doigt avec ces pestes de noms dont je les ai gratifiés. Voilà, Messieurs de la Faculté, pour vous le dire en passant, ce que vous devez à un Pedant que vous avez reçu gratis dans votre savante Ecurie. Je jure que sans lui il ne seroit pas plus question de la Femme d'Ulisse, que si ce Héros n'eût jamais été Cocu.

MAIS au deffaut de mon grand Cheval de Bataille, irois-je poursuivre au travers de mille ennuis mortels tous ces Commentateurs étrangers qui ne m'ont rien fait, & qui heureusement ne m'obligent point à les lire. Heymann

mann commentant Boerhaave sur les dents molaires, donne fort au long l'Histoire de Samson, & attribue la perte de ses forces, non à ce que lui fit Dalila, mais à ce qu'il fit à toutes les *Dalilas* du Canton. Haller cite plus d'Auteurs, qu'il ne nous apprend de choses dans les Commentaires qu'il nous a donnés sur les mêmes *Institutions de Medecine*. Hé bien! pour en passer tant d'autres sous silence, ne faut-il pas s'attendre à tout de la part d'un commentateur? Qui ignore qu'il y a bien loin du nez de ces gens-là à celui des abeilles! & quelle gloire retirerois-je d'attaquer des Pédans, dont l'érudition n'a presque jamais supplée à l'esprit & au vrai savoir.





C H A P. V.

Nécessité de la Gravité.

Voici bien un autre supplément au Bel Esprit & au savoir même, que l'Erudition, & tous ceux que j'ai exposés. Ne dites pas avec un Auteur aussi distingué pas l'esprit, que par la Naissance, que c'est un Mystère du corps, fait pour cacher les sottises de l'Esprit. Je sai que l'Ame d'un Sot se moule, ou se monte au sérieux, de manière qu'il en résulte un certain air empesé, un maintien imposant qui imite machinalement la réflexion, comme les pores de la peau exposés au froid, ressemblent à une peau de poule: mais c'est ce qu'il ne faut pas dire. Soyez même ce que vous n'êtes pas?
eh

(a) VALET, comme un Gouverneur, qui ordonne, & quitte la Partie, si on n'obéit. Les Medecins peuyent dire à leurs Malades, ce

eh quoi donc? Méchant, comme tout le monde dit? Tout le monde a raison, puisque vous attaquez l'Univers, & vos propres Confrères. La belle raison, si je leur fais grace encore, en les attaquant si foiblement! la belle raison! Méchant, pour dire le mal qu'ont fait les autres, afin de les corriger par mes leçons salutaires & publiques; tandis qu'il y a des Auteurs qui sont méchans comme Neron, & qui ont dit du bien de tous ceux dont ils ont écrit! Mais, mon Fils, vous me détournez de la question; c'est grave qu'il faut être, puisque le public le veut, & que le Medecin est son (a) Valet. Oui la gravité est la principale Corde de l'arc Hippocratique. Qu'est-ce en effet qu'un Medecin sans la gravité? Un Fou, dont les discours & les Conseils ne sont d'aucun poids; un homme d'esprit vif, léger, plaisant, mais trop, & beaucoup trop, pour un Medecin qui doit être la Prudence même;

ce que Diogène le Cynique disoit à son Elève Xeniates. V. Bayl. Dict. T. I. p. 1080.

me; un homme que sa turbulente & fringante Imagination ne peut éclairer que de faufes lueurs, qui doivent conduire les Malades au précipice; tandis qu'au contraire l'air grave supplée à la prudence même qui ne l'accompagne pas toujours, & enfin à tous les vices du coeur & à tous les défauts de l'esprit.

Vous avez deux grands défauts, mon Fils, vous n'êtes point né grave, & un tempéramment de feu ne vous inspire rien moins que de l'indifférence pour le beau Sexe. Les Maris, quoique fort commodes à Paris, trouvent ridicule un Medecin galant qui fait l'amoureux & tranche de l'homme à bonnes fortunes, comme on le dira de Sylva & de quelques autres dans le Paragraphe suivant. Faire ainsi banqueroute au sage Hippocrate, pour s'attacher à des Folles qui se portent bien! encore si c'étoit pour les guérir!

Je vous plains mon pauvre Enfant, quand je considère votre vivacité, votre enjouement, votre bonne humeur, choses indécentes dans un Medecin.

Mais

Mais quel remède imaginer? Je vous avouë que je me trouve dans le même embarras que j'étois au commencement de mon livre, lors qu'il m'a fallu, comme Vénus fit devant Enée, vous tirer le rideau de la Faculté, & vous montrer & vous expliquer tout ce qui se passe dans le plus profond de ce Sanctuaire d'ignorance & d'iniquités. Laissez-moi rever un moment attendez J'imagine Ah! j'y suis, à ce que je crois, & vous aurez peut-être en même tems réponse à toutes vos objections.

JETTEZ les yeux, mon Fils, sur ce sombre Mélancolique, sur *Dom Marcos*, par exemple, tout le monde est gai; lui-seul est plongé dans la tristesse; l'envie, l'ambition, le chagrin, tout le dévore. Que ne tente-t-il pas pour changer son Âme avec son Corps, pour faire marcher cette lie noire, cette atrabile qui bouche sympathiquement les Canaux de son imagination avec la veine Porte; quelque avare qu'il soit, sans doute il donneroit la moitié de son bien.

MAINTENANT tous les efforts que ce Malade, ou tout autre, fait pour prendre un peu de gaieté & faire agréablement circuler toutes ses Liqueurs, je vous dis & je vous prie même de les faire, pour prendre un peu de gravité. La chose seroit-elle infiniment plus difficile d'un côté, que de l'autre? Du moins est-il certain que si le miracle est possible, c'est par la Médecine seule, comme Descartes l'a judicieusement pensé. Grand argument pour les Matérialistes, si l'on a une autre Ame avec un autre Corps, une autre façon de penser, de sentir, d'envisager les objets & d'en recevoir l'impression, avec une autre circulation. Vous conviendrez que vous avez une malheureuse figure qui porte le nez au vent, & rit aux Anges, qui pis est, qui promet l'esprit qu'on craint, & n'annonce pas le sérieux qu'on aime; à vous permis d'être fou, comme un braque au fond du Coeur, mais tachez, au nom de votre fortune, de tourner la girouette de cette maudite Physionomie au sérieux, au grave; quitte à paroître s'il le faut, aussi sot que

que vous l'êtes peu, car cela ne nuit pas, tant que vous l'imaginez. Mais au fait, dites-vous, comment faire? Le voici en peu de mots. Je voudrois, mon cher Enfant, que vos Liqueurs, hélas! trop fluides, trop mobiles, pussent par une heureuse transfusion, se mêler avec de belle & bonne attrabile, brune ou noire, comme celle du Mysantrope dont j'ai parlé. *Dom Marcos* gagnant un peu de votre gaieté, seroit moins triste & moins noir; & vous contractant un peu de sa mélancolie, vous seriez moins gai; c'est ainsi, ne vous en déplaise & à lui, que de deux fort mauvais sujets, on en pourroit peut-être faire un bon, comme l'Hymen, ou l'Amour fortuné de deux malheureuses moitiés, fait souvent un bon & heureux tout. Que ne pouvez-vous esperer une aussi avantageuse Metamorphose! Elle est impossible, & c'est une idée folle & bizarre qui m'est venue? Mais pourquoi si bizarre? Ce qui est possible, & ce qui l'est par rapport à l'esprit; seroit-il donc absolument impossible au Corps? On fait & je l'ai dit ailleurs.

que Marivaux a fait de son esprit & de celui de Fontenelle une amalgame, qui a produit ce stîle originalement entortillé que vous lui connoissez.

MAIS l'évaporation vous est nécessaire, la tête vous fend de travail: il vous faut de la dissipation, de la promenade, du plaisir, & sur-tout donner carrière à votre imagination dans les cercles. Dangereux Système! souvenez-vous de l'hôtesse 'du Spectateur Anglois; le Public n'entre pas plus qu'elle dans tous ces besoins-là. Il faut vous rappeler le fait. Richard Steele dit quelque part avoir un tremouffoir (je ne fai s'il étoit d'une aussi ingénieuse invention que celui de *Chrysologue* ou de l'Abbé de St. Pierre), où il se penoit & se secouoit au beau milieu de sa Chambre, pour faire vite, sans sortir, tout l'exercice de Corps dont son esprit avoit besoin, & revenir plus courageusement à l'ouvrage. Voilà une action raisonnée, si jamais il en fut, & vraiment digne d'un Philosophe. Cependant l'hôtesse le prénoit pour un fou; voilà bien une image parlante du sot Public, car ici l'E-
pi-

pihète n'est point de trop, le peuple sera toujours peuple, & jugera toujours de la même manière. Un Medecin qui n'a pas l'air sérieusement recueilli, n'est aux yeux de la multitude qu'un cerveau mal timbré. Tel qui passe pour un esprit solide, en a l'obligation à sa pésanteur.

MAIS puis qu'en pensant, & en étudiant beaucoup, vous avez l'air d'un évaporé, d'un étourdi, donnez le change à ces Nigauds, alors sans lire, (a) sans écrire, sans réfléchir, vous réussirez si les apparences sont pour vous; & de cette manière, ou jamais, vous aurez l'air sérieux, comme il faut l'être. Tel qui a beaucoup étudié dans la journée, comme il est content du bon emploi qu'il a fait de son tems, est fort gai le soir. Au contraire, un homme paresseux, desœuvté, qui n'a pas ouvert un livre pendant tout le jour, est accablé du poids de sa propre indolence; il n'aura pas l'air évapo-

(a) RATCLIF qui fit une fortune immense à Londres, n'avoit pour toute Bibliothèque que Prosper Alpinus, & Dom Quichotte.

D 7

poré, qu'auroit-il à évaporer? & on prend pour un homme sérieux un homme ennuyé de lui-même, & fort ennuyé en Compagnie.

QUELQUE parti que vous préniez, foyez sérieux comme un Ane, ou *Bacouill*; regardez la terre à la manière de *Dom Marcos* par dessous le large parapet d'un sourcil noir rabbatu, ainsi que les bords d'un grand chapeau à la Janséniste. Autant il faut babiller & se dérider avec la grosse bourgeoise, les gens de Lettres, les Philosophes aimables, autant il faut savoir s'en abstenir avec les partisans de la gravité, que je ne blame point d'ailleurs, lorsqu'elle est naturelle & accompagnée d'esprit & de savoir; c'est un effet du tempérament, comme tous les autres.

MAIS il ne suffit pas que le savoir profond & l'auguste silence accompagnent la gravité, ce n'est point assez de parler peu & d'un ton plus suffisant encore que sententieux; quand vous mettriez tout en Aphorismes avec autant de succès que ce beau & grand parleur *Dinanmas* réduit tout en maximes, quand vos Aphorismes seroient
fort

fort au-dessus de ceux d'Hippocrate & même de Boerhaave, il vous manqueroit encore une pièce essentielle à la gravité. Quelle pièce? Devinez. La Gravité ne porte point des cheveux en bourse, ni en rosette, ni en queue, encore moins tressés; les plus beaux, les mieux frisés sont les plus ridicules. Le moyen d'être bon Medecin quand on porte ses cheveux! Il ne manque à cela que d'aller guérir un Mourant, comme je fis un jour de Carnaval en *Domino*. Le Malade rit tant, qu'il fut guéri le lendemain.

LA gravité marche encore moins la tête nue; je n'ai vu dans ma vie que *Lemmeri & Boul-Duc* enseignant publiquement la Chymie sans perruque: j'oublie *Bacouill*, qui montre majestueusement son Crâne de Cheval, même avec des femmes comme je l'ai dit dans son portrait. En un mot, comme en mille, il n'y a point de gravité sans perruque. Et c'est ici où j'en voulois venir. Je veux donc, mon Fils, suivant le conseil que M^r. le Duc de Grammont m'a souvent donné en bonne Compagnie, que vous ayez une
vaste

vaste perruque, dont les deux pans tantôt devant, tantôt derrière, présentent du moins un quarteron, & descendent majestueusement jusqu'au nombril, à peu près comme celle de Pourceaugnac, afin que votre esprit retenu & votre imagination refroidie à l'ombre de ce volume de poils, puisse à peine percer l'énorme crinière, dans laquelle il est ordonné que soit ensevelie la tête d'un Medecin, comme un Cadavre dans sa bière; cette tête ne fut-elle pas plus grosse qu'une pomme cuite, ou que celle de l'important *Griffon*, qui paroît sortir de la Machine de Boyle: semblable, pour vous faire ici une comparaison brillante, à ces rayons du Soleil qui ne peuvent se faire jour au travers des arbres touffus d'une épaisse forêt.



CHAP.



CHAP. VI.

Nécessité de l'Expérience.

LA Gravité amène tout naturellement l'expérience qu'elle suppose. Tout ce que je vous ai dit & repeté tant de fois, peut-être jusqu'à l'ennui sur tout ce qui est essentiel au Medecin, devient désormais inutile. Sachez-moi gré seulement de l'envie que j'ai eu de vous amuser par le plaisant contraste de tant d'originaux. Sans cela, je me serois dispensé de courir une carrière, qui s'est accruë insensiblement sous ma plume, & qui me paroît aujourd'hui inépuisable. L'éloge de l'expérience seule eût suffi. En effet quand un Medecin a de l'expérience, ou du moins vous dit qu'il en a, avec le regard complaisant, cet air satisfait, cette voix Doctorale; cette bouche enfin, qui ne s'ouvre qu'en cedant avec dignité au poids de la Machoire inférieure.

rieure, sur-tout quand ce Medecin est un de ces vieux routiers d'Esculape qui passent leur vie à ne connoître de leurs Malades, & de leurs Maladies, que la porte & l'escalier; le moyen, mon Fils, de ne pas persuader aisément aux autres ce dont on est soi-même aussi convaincu, qu'il est naturel à un ignorant de l'être.

LES Préjugés tiennent un grand Rang dans le monde, dit M^c. la M. de L. ils sont les Dieux du Vulgaire; il faut donc les respecter. La gravité même seroit vaine & superflue, si sa bouche au moins ne tenoit ce que promet sa Physionomie.

PLUSIEURS vous diront qu'il n'y a rien de plus vil qu'un simple Praticien; ne manquez pas d'attaquer vivement, de bernér un jugement condamné par le Public. Loin de décrier le titre de Praticien, anathème à qui le siflera; n'en daignez avoir, n'en affichez jamais d'autre.

QUE l'expérience soit donc votre grand cheval de bataille, montez dessus, piquez des deux, partez; vous fe-

ferez des malades, comme on fait des prisonniers de guerre.

VOULOIR ruiner l'expérience d'un vieux Docteur, c'est se brouiller avec lui, & perdre de gaieté de Cœur toutes les Consultations, où il auroit pû vous appeller; & si c'est en Public que vous l'attaquez, vous aurez beau le réduire à l'absurde, vous ne le convaincrez, ni lui, ni les assistans, qui vous prendront (sur un seul mot, gravement prononcé par votre Antagoniste) pour un homme à Syllème & un Sophiste dangereux. N'oubliez donc pas cette poudre; elle vaut toutes celles que les Stahliens & les Hoffmanniens inventeront à jamais, & songez que c'est par les yeux qu'elle se prend. Il faut les éblouir, sans quoi point de confiance à esperer. La Pratique est un Mystère si généralement respecté, que l'ignorance & la stupidité n'ont pû trouver jusqu'ici de plus sûr azile. Je me souviens d'avoir vû chez *Hunauld* un homme de plus de cinquante ans, qui dissequoit & s'avisait pour la première fois de songer à se faire Medecin. Vieux écolier, lui dis-je, vous
ne

ne saurez jamais la Medecine; il n'est point nécessaire, dit-il, de la savoir pour l'exercer; plus je suis âgé, plus le Public, ignorant le tems de mon apprentissage, me supposera d'expérience; & en faisant mes ordonnances à tout hazard, comme la Servante de Ratclif donnoit celles dont elle avoit hérité de son Maître, si je dis *grand bien vous fasse*, on me remerciera, & on me donnera de bon argent. Le mérite il est vrai, ne décide point de la fortune, & le monde des Sots est le plus peuplé. Partez de là, promettez la Santé, on l'attendra de votre expérience. *Sanitatem aegris Medicina promittit.* Cels. L. I. Je n'en dirai pas davantage sur un sujet que je crois avoir épuisé dans mon *Anti-Machiavélisme*.





CHAP. VII.

Nécessité de la Galanterie.

VALENTINUS plus religieusement attaché au jurement d'Hypocrate, que son scélerat d'Auteur, c'est-à-dire, plus attaché lui-même à ce serment dans son Commentaire que dans son Texte, ne veut pas qu'un Medecin prenne un *Teton*, sous quelque prétexte que ce soit. (Si le mot souligné vous révolte, tant pis pour vous, mon cher Lecteur, il faut que vous n'ayez jamais lû, ni la Fontaine, ni même Bayle, qui pour mieux réüssir, s'est, quoique vraiment sage, volontiers livré à ces images agréables qui font rire ou réjouissent l'imagination; que dis-je! il faut que vous n'ayez jamais lû quantité de Medecins qui ont traité de la Génération, de manière à faire dire à Bayle que le jeu leur a plû, quoiqu'ils fussent très-honnêtes & même

me graves: ni même les Pères de l'Eglise, qui sont fort éloignés d'avoir toujours rigoureusement observé les règles de la retenue &c.) Voyez, dit notre Docteur, les Phtisiques prendre le lait de femme à la source, elle se tarit quelquefois. Et par quelle opération? Si ce n'est parce que le têtement chatouillant réciproquement les papilles nerveuses, fait descendre un doux prurit à des parties plus sensibles; mais, ajoutai-je, si une caresse légère produit un tel effet, de quelle dangereuse conséquence n'est-il pas pour un Jeune Medecin, qui est homme comme un autre, de manier la Gorge, le Ventre, le Mont Pubis, & de mettre, je ne dis pas le *lacet* aux *hommes excedens*, mais seulement l'*index* dans la *solution de Continuité*?

Nos Medecins ne sont pas si scrupuleux. Mères qui avez de jolies Filles, Maris qui avez de belles Femmes dont vous êtes jaloux, prenez de vilains Medecins, tels que *Bavaroise* & *Maclovéus*.

LA Forêt ne quitta point l'amour, lorsque l'amour l'eut quitté. Ne pouvant

vant plus être galant, pour son propre compte, il l'étoit pour celui des Dames. Il donnoit à ses pratiques ce qu'il appelloit sa Medecine Gymnastique, Medecine d'amour qui consistoit dans un exercice facile à deviner. La Princesse avoit le Lundi, la Duchesse le Mardi, la Présidente le Mercredi, chacune selon son rang; tous ses jours, toutes ses heures étoient prises & marquées, & il étoit exact. Il haranguoit les Récalcitrantes. Ami de la Nature, il ne soulageoit les délicates que périodiquement comme elles. Il prétendoit que sans remonter jusqu'au pêché originel, il suffisoit de penser à Christophe Colomb, pour être convaincu avec un homme d'esprit, que le moins qu'on peut prendre les uns des autres, c'est le mieux. Il s'excusoit ainsi sur les services essentiels, qu'il ne pouvoit rendre au Beau Sexe, par la sûreté des équivalens. Ensuite, comme il se donnoit pour Anatomiste, il vantoit à certain jeu l'habileté de ceux qui le sont; il employoit la raison & l'autorité pour séduire. Tantôt il citoit *Rivière*, tantôt

tôt *Macbiavel*, tantôt notre Ami *Jacqués*, & une infinité d'autres aussi chastes Medecins, tels que Menjot, Astruc (a), Rénaume, *San Grado*, Verheyen dont nous aurons occasion de parler. Ceci n'est point un conte fait à plaisir. Je pourrois nommer un Marechal de Camp qui en fait sur ce sujet beaucoup plus que je n'en dis, mais qu'il me suffise de renvoyer au premier Portrait de la Forêt.

Montfré étoit à l'Opera, ce qu'est *Bavaroise* à la Comedie Françoise. Il avoit *gratis* ce que les autres payent. Il y en a qui font plus, il font gagner aux jeunes gens de leur Société, certains maux pour avoir le plaisir lucratif de les guérir. Peut-être n'ont-ils qu'envie de faire des expériences. Ils jurent pourtant par leur grand Hypocrate qu'ils guériront la Maladie, & qu'ils sont plus au fait que les Chirurgiens, que St. Job & St. Côme. Quelques-uns glissent un poulet, avec l'a-

(a) J'ai mis toutes ses ordures dans *St. Côme Vengé*.

Padresse d'une Soubrette, ou d'une Coëffeuse. Celui-ci donne un Entretien à la Fille dont il est gréluchon. Celui-là d'une éducation majeure, ne se mêle que de Mariages légitimes, qui font quelque-fois d'un meilleur rapport qu'une pratique de dix ans. Quel mal en tout cela? C'est réveiller l'honneur de la galanterie, & favoriser la propagation de l'espèce, suivant l'ordre du Créateur même.

Si je voulois être célèbre dans toutes les formes, je ne voudrois pas même négliger d'être cocu, c'est la corne d'abondance. La Forêt n'est pas le seul qui ait rigoureusement suivi cette maxime. J'en pourrois nommer beaucoup d'autres, tant Medecins que Chirurgiens, & sur-tout Apoticaire (car toute la confrérie s'en mêle), qui sur ce point sont tous, Dieu merci, également irréprochables. Caton d'Utique ceda sa femme à Hortensius, par un raffinement d'amitié, ou de tendresse *Antiochienne*, sous prétexte d'envie qu'il avoit d'avoir des Enfans. Quelques années après la cession, il reprit sa femme,

E mè-

mère & riche qui plus est. Qu'il y auroit de Catons à pareil prix, surtout dans la Faculté! Celui qui épousa la femme Adultère (*Caus. celebr.*) l'eut été volontiers à ces conditions: c'est le Docteur Thomé.

QUE dirai-je de cet homme, qui a tant crié sur les mœurs, les obscénités & l'irreligion d'un Auteur respectable par sa naissance, & célèbre par sa prodigieuse Erudition. Maquereau de sa femme qu'il a épousée Putain. Souteneur de Religion & de bordel, écrivain à la toise, misérable parodiste, c'est le plus impudent gueux, qui ait jamais rampé dans la République des Lettres.

GRÉSILLON, né dans le fein de l'empyrisme, galant & bréteur présumptueux, avec beaucoup de jargon & peu d'esprit, fut porté au premier rang par les femmes. Il n'eut qu'à se montrer. Pour le vieillir, & le faire premier Medecin, elles vouloient lui mettre une Moustache, comme à un Grénadier, ou à un Suisse. D'un côté, nos barbons disoient, *Quid commercii esse potest imberbi juveni cum ve-*
ne-

nerandâ matre Naturâ; de l'autre, le beau Sèxe, qui n'a pas besoin de Jugement pour briller dans l'Univers, étoit ravi de voir un jeune Docteur, produit & porté sur les aîles de l'amour. Rappelez-vous tout ce que j'en ai dit ailleurs, vous qui connoissez la force de l'habitude, vous ne ferez point surpris de l'entendre dire encore aujourd'hui les mêmes fadeurs qu'il prodiguoit dans le jeune âge. Il soupire toujours après une Soubrette, comme après une Duchesse. Lorsque ses projets d'amour avortent, il se console en ricanant suivant son usage, avec un *Mon Dieu!* de pitié, en levant les épaules. Il dit encore d'un ton doucereux: quoi donc, M^{me}. vous ne m'aimez pas?

MONGEIN est mort d'amour, au lieu de mourir de diète, genre de mort moins honorable, mais plus digne d'un Medecin. Il envoya chercher à son lit de mort la Dame qui l'avoit épuisé. Dans l'état le plus déplorable, au bord du tombeau, il falloit voir quel portrait pathétique & touchant il faisoit de sa situation. Il n'exigeoit qu'un

E 2 ten-

C0781211

tendre regard de son Amante; & ce nouveau Lazare alloit reffusciter, même fans le secours de ses divers spécifiques: ou du moins il fut mort content. Admirez la reconnoissance des femmes, & qu'un Auteur a bien raison de dire que c'est leur vertu favorite! Celle-ci laissa impitoyablement périr le plus pitoyable amant.

JE ne parlerai point de tous ceux, qui, tels que *Craquignole*, & *Caron*, son devancier, doivent leur fortune au Dieu des Jardins, ni de *Pompon*, qui fut parvenu, si la mort de sa vieille ne l'eut rendu fou; ni de cet Ex-Sécrétaire de Cour, impudent Singe d'Esculape, qui, s'il ne peut violer dans le tête-à-tête, ne fait aucune autre grace; ni de ce coupeur de boutons, qui abusant de la peur qu'une fille a d'être laide, les va chercher au travers des Mirthes même de Cypris, feuillète, furète par-tout & applique enfin plus de pomade d'amour, que de celle du petit bon-homme Grésillon; ni enfin de tant d'autres, qui parfumés, comme *Muscadin*, ou *Douillet*, brillent par quelque couronne de Myr-

Myrthe, qu'ils ont remportée à Cythère. Moins de gloire & plus de plaisir; c'est la Devise des gens sensés, & celle de tant d'ignorans, pour qui les Lauriers de l'Art ne sont point faits. Mais en conscience je ne puis oublier ce pauvre *Faunisse* dont j'ai deux Histoires à raconter.

IL avoit lû dans Brantome qu'une boiteuse est incomparable pour le joli jeu d'amour. Cela lui donna envie de casser une jambe à sa Maitresse. Le Diable, dit-il, me tenta furieusement l'autre jour en descendant l'escalier du grand commun avec sa petite Marion. Je voudrois tâter de ces Créatures, dont Brantome fait l'éloge.

PASSONS au second Point. Il pensa faire avorter une Femme pendant le siège de Tournai. C'étoit son hôtesse; elle étoit assez jolie, pour reveiller la Concupiscence endormie de ce Docteur; il lui parla de ses desirs avec feu. L'indignation de cette Femme ne fit qu'augmenter sa lubricité. Il se dispoit à obtenir de force ce qu'on refusoit à ses Maussades décla-

rations & gentilleſſes , lors qu'il reçut de cette femme irritée un coup ſi violent au crâne, que, (quoiqu'il ſoit plus dur que celui d'un bas-Bréton), ſa gravité, toute péſante qu'elle eſt, penſa perdre l'équilibre. Alors il ne revint à lui-même que pour changer ſon Amour en fureur ; tout ſon corps ſe roidit ; une ſeule partie ſe relâcha ; ſes yeux devinrent étincelans ; & pour la première & dernière fois, ſon viſage devint couleur de roſe. En cet état, non content des injures les plus atroces, il y joignit des coups fort meurtriers. Cette pauvre Femme en eut un crachement de ſang, une perte qu'on eut bien de la peine à arrêter, & la fièvre, pour laquelle on fit pluſieurs ſaignées, qui la mirent à deux doigts de la mort. L'affaire fit grand bruit ; mais on empêcha la poursuite à force d'argent ; & quoiqu'un avare n'aime pas à délier le cordon de ſa bource, celui-ci préférera ſa réputation au métal de ſa couleur, & c'eſt bien fait. *Nimum ne crede colori.*

La Galanterie conſiſte en Faits &
en

en Discours. J'ai déjà donné les Faits. Avant que de vous apprendre l'art de connoître l'amour par le pouls, & quelle est alors la Musique de l'artère, je vous ferai part de quelques galants discours de certains Medecins.

UNE Dame demandoit au sien, pourquoi elle ne faisoit pas d'enfans; Madame, lui dit-il, cela peut venir de bien des causes, du calme ou de la tempête, c'est-à-dire, des mouvemens déréglés, ou trop tranquilles du Coût. Menjot attribue la stérilité au dérèglement trop peu composé, ce qu'il exprime en termes fort libres, rapportés par Bayle, Dict. T. 2. 836. Mais moi je crois qu'il y a un certain milieu à prendre pour réussir dans cette affaire.

UNE autre Femme voulant apprendre à faire un beau Garçon, son Docteur lui dit qu'elle n'avoit qu'à lier le testicule gauche de son Mari, la ligature du droit ayant été consacrée au beau Sexe par Hypocrate. Tel est, dit-il, l'art de faire un Garçon, mais pour le faire beau, il faut suivre les règles que donne dans son

Pcême le savant Abbé Quillet. Notre homme s'évertua beaucoup sur cette matière, & comme c'étoit un beau Fils, il s'offrit lui-même pour cause du Phénomène ; & de fil en aiguille, le geste succéda au discours ; & dans la suite notre Docteur eut ses grandes entrées, tant la curiosité mène loin, les Femmes sur-tout.

MADAME de * * * qui avoit une dartre au menton, envoya chercher le Medecin * * *. Mon Dieu, lui dit-elle, vos saignées, vos bains, vos frictions, votre fume-terre, votre étiops minéral, tout cela ne me guérit point. Drogues en effet, dit le Medecin, qui en entretenoit cette vache à lait depuis un an ! je fai un meilleur remède quel est-il, reprit la Malade ? croyez-moi, repartit le Medecin, cachez votre visage & montrez votre cu. Il est probable que cette Femme qui dans sa jeunesse avoit cependant été assez jolie, n'y auroit pas perdu ; le cu vieillit moins que le visage, il conserve plus long-tems sa Physionomie. Le P. Mallebranche, bien digne d'être ici cité, avoit

avoit conseillé aux Femmes grosses de se gratter les fesses , pour que leurs enfans ne fussent point marqués ailleurs de leurs envies : c'est ici une Histoire dans le même goût , & qui peut s'expliquer de la même manière , en faisant refluer la bile caustique mêlée à la transpiration , (car apprenez que c'est ce qui fait la dartre) du menton au derrière. Mais je laisse Blondel & le célèbre M. d'Argens se réjouir aux dépens du Medecin , comme ils ont fait à ceux de ce pauvre bon-homme de l'oratoire. Blondel qui s'est si bien diverti avec tous ses Lecteurs , auroit bien ri , s'il eut sù une Anecdote qui mérite d'aller avec les siennes. Je la dirai ici pour faire trêve à la galanterie , car j'écris à peu près comme Montagne , (à l'excellence près) ; l'ordre n'est pas mon fort. Au fait cependant.

LE Chevalier Maningham , célèbre Accoucheur de Londres , qui , à l'usage de son Collège , a publié de bons *Aphorismes* sur son Art avec l'Abregé d'un livre que Bruhier a tra-

E 5 duit

duit (a), a perdu tout son crédit, pour avoir soutenu qu'une Femme avoit accouché d'un lapin. On sent bien que dans la dispute les rieurs n'ont pas été de son côté; mais comme il avoit été lui-même l'Accoucheur de cette Femme, & qu'il se rappelle fort avoir reçu lui-même le lapin à l'entrée du Vagin, tant on lui a glissé adroitement cet animal dans la main, il n'a jamais voulu démordre de son opinion. Defiez-vous, mon Fils, des tours qu'on peut vous jouer; ne croyez ni *moule*, ni *lapin*, ni tous ces contes de Bruhier, ni mort ressuscité, quand tout Londres & tout Paris vous jureroient l'avoir vu, suivant l'idée de l'Auteur des *Pensées Philosophiques*. Ne citez pas même dans vos Ouvrages, ni dans vos Conversations des Auteurs décriés. C'est ce que disoit un Anglois à un jeune Docteur (b) de mes Amis, prêt à donner en Latin des remarques
sur

(a) Deventer *de arte obstetricandi*.

(b) Camper.

sur les Accouchemens; laissez-là, disoit-il, ce pauvre Maningham, avec son lapin; en le citant on croira que vous l'estimez, & cela vous fera tort. Quant aux Femmes grosses, tête-à-tête avec elles, flattez leur goût & leurs desirs (ceci est de la galanterie Médicale) donnez toujours tort aux maris, pour plaire aux Femmes; mais s'il y a quelque Homme sensé dans le cercle, ne soyez point assez fou pour donner, comme le P. Mallebranche, les raisons d'un fait au moins incertain; & si à l'exemple de Bertin dans un Mémoire contre les Envies, qu'il a envoyé à M. de Maupertuis, vous ne terrassez pas vos Adversaires, soyez du moins Pirrhonien en Medecine, comme Albinus; c'est peut-être le meilleur parti sur toutes les choses de la vie.

MAIS il me prend envie, avant que de finir cet article de la Galanterie, d'y revenir encore un moment, & de vous donner un échantillon d'une Galanterie plus aimable, quoiqu'un Medecin en soit l'Auteur. Je la tire d'une Comedie dont cet Auteur m'a

108 N É C E S S I T É
prié de hasarder une Scène, pour es-
fayer le goût du Public, avec défen-
se d'en dire le Titre. Je choisis une
Scène d'amour & d'enlèvement, com-
me la plus pathétique, & la plus ca-
pable de servir d'agréable vernis à tou-
tes ces mauffades galanteries de Doc-
teurs, encore plus mauffades qu'el-
les.

S C È N E V.

DAMON. CRISPIN. CÉLIANTE.

D A M O N.

„ ET Céliante? lui as-tu remis mon
„ poulet.

C R I S P I N.

„ Jugez-en puisque le voici.

CÉ-

C É L I A N T E à Damon.

„ JE suis sensible au courage que
 „ vous a inspiré l'amour ; mais pour-
 „ quoi vous exposer de la sorte ? n'é-
 „ tois-je pas sur le point de vous al-
 „ ler trouver ? ne vous l'avois-je pas
 „ mandé ? que craigniez vous pour
 „ moi ? on ne s'égare point , quand
 „ on aime ; on suit sa tendresse , c'est
 „ un guide sûr & fidèle qui prend
 „ toujours le plus court chemin. Mais,
 „ mon Dieu ! je tremble que vous ne
 „ soyez découvert & poursuivi. Un
 „ malheur en attire un autre. Je vois,
 „ je possède ce que j'ai de plus chér
 „ au monde , & je suis bien éloignée
 „ de jouir de cette tranquillité d'ame ,
 „ sans laquelle il n'est point de Bon-
 „ heur. Quelque inquiétude viendra-
 „ t-elle donc toujours troubler mon
 „ repos ? & le plaisir d'aimer , parce
 „ qu'il est le plus doux & le plus
 „ charmant , est-il donc nécessaire-
 „ ment le plus dangereux ?

E 7

DA

D A M O N.

„ NE craignez rien , belle Célian-
 „ té ; j'ai fait diligence , on va vi-
 „ te , quand on est porté sur les ai-
 „ les de l'amour : on ne fait point
 „ encore à Paris la mort du malheu-
 „ reux qui m'a forcé de le tuer pour
 „ me deffendre ; & tout est prêt ,
 „ nous allons partir dans un moment.

C R I S P I N *à part.*

„ FEMME jolie & qui n'est point
 „ à soi !

D A M O N.

„ QUE nous allons passer d'heu-
 „ reux jours ! ils seront filés d'or &
 „ de soye , puis qu'ils le seront par
 „ les plaisirs. Inconnus à toute la
 „ Terre , sous un autre nom , nous vi-
 „ vrons contens. Avec ce qu'on ai-
 „ me , on a l'Univers. Comme nos
 „ ans vont couler ! que les heures qui
 „ dans

DE LA GALANTERIE. III

„ dans l'absence nous ont paru si lon-
„ gues, vont nous sembler courtes.
„ Que je vous aimerai, Céliante, &
„ que vous serez heureuse, si vous
„ êtes sensible au plaisir d'être ai-
„ mée!

C É L I A N T E.

„ Vous seriez le plus ingrat & le
„ plus méprisable de tous les hom-
„ mes, si vous pouviez cesser un in-
„ stant de m'aimer. Car faut-il vous
„ le rappeler? Voyez tout ce que je
„ fais pour vous! J'abandonne un
„ Mari qui m'adore, un Mari qui
„ plaît à toute autre qu'à moi, un
„ Mari riche, & vous ne l'êtes pas;
„ mais enfin je vous aime, Damon,
„ & ce sentiment fait taire tous les
„ autres. L'Hymen est-il fait pour
„ balancer un amour que redoublent
„ les obstacles! que la voix des pré-
„ jugés est foible! Vain nom que
„ l'honneur aux yeux d'une amante
„ éperduë! Qu'importe que je me
„ déshonore, si je me rends heureu-
„ se! Mais, Damon, sentez donc
„ tout

„ tout l'excès de ma confiance & de
 „ ma tendresse; car enfin si vous m'a-
 „ bandonniez après un pareil éclat,
 „ indignité qui ne peut entrer dans
 „ un cœur vertueux, ne pouvant vi-
 „ vre ni pour vous, ni sans vous,
 „ pour terminer mon désespoir &
 „ consommer mon sort, il ne me
 „ resteroit plus que la cruelle satis-
 „ faction de mourir par vous.

D A M O N.

„ QUAND une personne telle que
 „ vous a fait un choix, elle devroit
 „ se rougir d'en soupçonner l'objet.
 „ Le premier coup d'œil même ne
 „ peut la tromper. Non, Céliante,
 „ non je ne cesserai jamais de vous
 „ aimer & de vous adorer; eh! quel
 „ meilleur garant vous faut-il que
 „ vous-même? que cette Physiono-
 „ mie dont la plus belle ame a pris
 „ plaisir à former les traits? que les
 „ graces enchanteresses du Corps &
 „ de l'Esprit; que ce cœur sublime
 „ qui ne connoit de vertus que la gé-
 „ nérosité, la tendresse & la gran-
 „ deur

„deur d'ame? y ajouterai-je ces plai-
 „sirs des sens; bien frivoles, mis en re-
 „gard de l'amour, ces transports qui
 „ne font rien sans le cœur, mais qui
 „font tout avec lui? tout en vous,
 „tout ne vous dit-il pas que je vous
 „aime, & que mon dernier soupir
 „fera pour vous. Ah! Céliante, qu'il
 „faut vous aimer, pour vous par-
 „donner d'aussi injurieux soupçons!

C É L I A N T E.

„J'OUBLIE toutes mes craintes,
 „quand je vous vois. Mais il ne
 „me reste pas l'ombre de défiance
 „ni d'inquiétude, quand je vous en-
 „tens. Charme Magique de l'amour!
 „qu'un seul mot d'une bouche ché-
 „rie est propre à rassurer la plus ti-
 „mide amante; oui cher amant, je
 „vous suis au bout du monde; mais
 „je ne ferai tranquille que lors que
 „nous aurons passé les Frontières”.

APREZ cela le moyen de ne pas
 croire les Medecins galans! Faisons
 donc réparation d'honneur à la Fa-
 cul-

culté, & couronnons ce long Paragraphe par la Science du pouls amoureux, trop négligée aujourd'hui, ou plutôt par une vraie *Semeiotique* d'Amour.



C H A P. VIII.

Semeiotique d'Amour.

C'EST ici une partie de la Galanterie, ou plutôt la vraie galanterie Médicale. Car enfin je veux que les Medecins ne se connoissent point aux autres pouls; encore se connoitront-ils à celui d'Amour. Le plus mauvais Logicien du monde dit qu'il est facile de le deviner à la seule couleur du visage; & Arlequin même, parlant à sa chère Colombine, le définit: „ une montre détraquée, „ un mouvement qui va le Diable”. Ecoutez bien cette Doctrine, mon Fils, elle est des plus importantes, elle pourra vous valoir de bonnes prati-

tiques, & qui plus est, qui ne seront point malades : car je ne sai si vous vous y êtes trompé ; tout ce que je vous ai dit dans le Chapitre de la Gravité est pure plaisanterie ; cette morale ne va plus, elle change avec mon Sujet, & à dire vrai, l'ironie est ma figure favorite, je ne la cède qu'à l'aimable Grésillon.

Vous connoissez M^{lle}. de . . . & vous en avez remarqué cent pareilles, que Dame Nature, ou le désir, tire déjà par la manche, ou par l'oreille, comme il plaira à Senèque (a), ou à Marivaux. Eh, bien ! cette pauvre Enfant a la Fièvre, & les febrifuges qu'il lui faut ne se vendent point chez les Apoticaire. Oh ! s'il y en avoit de ceux-là que tout le monde entend, dit le Docteur de ! . . . ce ne feroit que Clistères par ci, Clistères par là : & puis la belle se fache contre le Pharmacopole (en chantant à la vérité comme à l'opera,) *ce n'est pas un Clistère que vous me donnez.* Car ne voi-

(a) Aurem vellit. Senec. de vet. beat.

voilà-t-il pas encore la reconnoissance du Beau Sexe si vantée! O le Sot, qui refuse du plaisir! l'ingrat, qui n'en tient point compte! & cependant c'est par là qu'on le guérit. Mais au fond & trêve de folie. *Miscentur seria ludis.* Ce qui réjouit l'imagination du Sage, comme du Fou, doit plaire à tous les Lecteurs, car je pense que les voilà bien divisés.

REMARQUEZ ce léger vernis de Jaunisse sur la peau, & jusques dans le blanc de l'œil; cette certaine attitude déhanchée, & qui se soutient mal; cette démarche nonchalante, ces yeux tendrement mélancoliques & implorans, ces yeux, qui ont envie de se brouiller, ils vous disent clairement: je le veux bien *concedo totum.* Tâchez le pouls; il vous dira qu'il a les mêmes besoins, ce n'est ni le pouls *Solanien*, ni le *dicrote* des anciens; il s'élève & s'agite, mais non comme les autres pouls; il se tourmente, comme un homme fatigué, qui n'y voit goutte & ne peut dormir. C'est une Fièvre d'Amour si singulière, qu'on ne peut la définir, ni peut-être la sentir,

vir, quelque délicatesse qu'on ait dans
 le tact. Cependant, on ne peut être
 aidé à faire cette découverte, si ce
 n'est par l'aveu de la personne, ou de
 son galant, si ce n'est par une Lettre
 interceptée, ou autre chose, du moins
 par l'impression que la présence de
 quelque beau jeune Garçon produit
 sur le visage qui est le miroir de l'A-
 me, comme sur le poulx qui en est
 le Baromètre. Le Sang galope, s'ar-
 rête & se précipite ensuite avec la
 respiration. Quelle vitesse! quelle ra-
 pidité dans les mouvemens! quelles
 palpitations! quelle rougeur momen-
 tanée! la gorge, bon gré, mal gré,
 se pousse en avant, se met pour ainsi
 dire en vente, & ne cherche qu'à se
 donner. Le premier Marchand n'a
 pas besoin de plaire, l'heure sonne &
 l'appelle: il n'a besoin que de hardies-
 se; il aura tout ce qu'on fait encore
 quelque difficulté de lui accorder. En-
 fin vous le voyez, vous le sentez Phi-
 lis, toute la Nature vous parle à hau-
 te voix, & ce n'est point à elle, c'est
 à l'Art que vous recourez! Quelle sot-
 tise, quel aveuglement? Puis qu'il
 vous

vous faut absolument, non un Medecin, mais un Docteur en Medecine, prenez le Docteur *Jaques*; lisez sa Thèse que je donnerai dans un moment; il vous conseille le *mucilage*, le *loock*, l'*éclegme* qui vous convient. Consultez *Venette*; il n'est point Charlatan, comme ses Confrères; il vous dira sans façon, que ce n'est pas de l'eau qu'il faut pour éteindre le feu d'Amour qui vous consume. Cet excellent vieillard va paroître rajeuni & embelli de toutes les graces de la Littérature par un Savant aimable: voyez encore ce Commentateur; il est unique dans son Espèce; il est sans pédanterie, & vous donnera de bons Conseils. Savez-vous le Latin? Lisez *Celse*, je ne suis pas le seul qui en dise aux Femmes à tout hazard. *Concubitus rarus corpus excitat, frequens solvit.* La Thèse de *Jaques* n'est qu'une amplification précieuse de cette proposition de *Celse*, & de ce que *Lommius* à bouche d'or a commenté sur cette grande vérité; je vous ai cité ci-devant d'autres autorités, non moins graves, & vous avez vû que tout est pour vous, l'Art, & la Na-

Nature. L'un peut-il être salutaire, quand il s'éloigne de l'autre ? Enfin allez trouver à Lion un des plus polis écrivains du Siècle ; sur votre seule Physionomie dont il rassemblera d'un coup-d'œil les traits & les symptômes ; sans être Docteur, il sera votre Medecin, sans se connoître au Pouls, sans vous demander si vous avez régulièrement ce qu'il vous faut, ménageant en tout votre pudeur & vos inquiétudes, comme il convient, il vous dira tout ce qu'il vous faut, & en galant Homme, il vous le donnera peut-être.

DEMANDEZ-LE encore au Sire Antiochus ; quand on brule & languit,

*Quid medicina juvat ? quid purgans,
pillula, bolus ?*

Drogues, chansons que tout cela ? moins encore, car chansons réjouissent. Le Fripon en vouloit à la Femme de son Père, de son propre Père, à *Stratonice*. C'étoit cette Belle-Mère, belle de toutes les façons qu'il lui falloit. Mais le bon, le généreux mortel

tel que l'Époux de Stratonice ! car on ne pouvoit le soupçonner d'aucune bassesse, comme Caton d'Utique, lorsque, comme on l'a dit, sous prétexte d'avoir des Enfans qu'il ne pouvoit faire, il ceda sa Femme à Hortensius. Ceux de Paris ne seroient-ils point descendus de cette heureuse tige ? Stratonice fut donc volontairement cédée ; & la bonne Belle-Mère (plaignons-la,) fut obligée de n'être que Belle-Fille, après s'être un peu fait prier ; car il faut bien qu'il y ait de la décence dans la vie, & qu'il paroisse quelque violence, où porte le plus doux penchant. Mais quel coup-d'œil, quel tact dans le Médecin du Prince ! Quel usage du monde & des égaremens du cœur ! Tout autre nigaud de Docteur avec sa Pharmacie & ses pillules, avec ses poudres d'autant de Couleurs qu'il y en a dans la Nature & Newton,

(a) MAIS admirez le stratagème qu'il employa pour servir son amoureux. Il est si singulier & si bien conté, dans Plutarque, homme admirable presque par-tout que je vais le copier pour faire voir à combien de divers Ro-

ton, n'eut point guéri notre amoureux, si ce n'est suivant l'usage, par la mort, dirai-je, fréquente issue de nos Maladies, ou fréquent remède de nos Medecins. L'Auteur des Lettres Persannes, préférable à toute la Faculté, eut du moins donné une bonne formule, si son Fils l'eut exécutée. Rousseau eut fû le Baume qu'il falloit, prescrire. Il eut dit, se parodiant lui-même,

*Baume plus sûr n'est que celui de
l'homme.*

COMBIEN d'autres jolis traits qui orneroient ce Chapitre, Bayle grand Amateur de *gaudrioles*, nous fournit à l'article de *Sapho*.

NE vous étonnez pas au reste, mon Fils, de l'extrême pénétration d'Erasistrate (a); il eut Sapho pour
Maî-

Roles & de risques un Medecin est exposé, sur-tout à la Cour.

ANTIOCHUS étant devenu éperduement amoureux de la Reine Stratonice sa Belle Mère, qui étoit fort jeune, se trouvoit dans un

Tom. III.

F pi-

Maîtresse d'Ecole. Cette *Tribade* charmante ne pouvoit manquer d'en faire
re

pitoyable état. Il faisoit tous ses efforts pour vaincre sa passion, mais toujours inutilement. Enfin se condamnant lui-même, & se disant continuellement que ses desirs étoient infames, qu'il bruloit d'une passion où il ne pouvoit esperer aucun soulagement & que sa Raison étoit égarée, il résolut de se delivrer de la vie, & de se laisser mourir peu-à-peu en négligeant son corps & en s'abstenant de prendre de la nourriture. Pour y réussir, il fit semblant d'avoir quelque maladie cachée & incurable. Son Medecin Erasistrate s'aperçût sans peine que son mal n'étoit causé que par l'Amour; mais il n'étoit pas si aisé de découvrir l'Objet qui causoit cette passion si violente. Voulant donc s'en assurer il passoit les journées entières dans la Chambre du Malade, & quand il entroit quelque beau jeune Garçon, ou quelque jeune Femme fort belle, il regardoit incontinent au visage d'Antiochus, & observoit très attentivement toutes les parties & tous les mouvemens du Corps, qui répondent naturellement à toutes les passions les plus secrettes de l'Ame. Ayant donc remarqué que pour tout le reste du Monde qui entroit, il étoit toujours dans une situation égale & que toutes les fois que Stratonice entroit, ou seule, ou avec le Roi son Mari, ce jeune Prince ne manquoit jamais de tomber dans tous les accidens que Sapho décrit & qui marquent une passion violente; extinction de

re un fin connoisseur; elle étoit trop clair-voyante elle-même, en ce que
les

de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité & désordre sensible dans le poulx, enfin l'Ame étant entièrement abbatuë & accablée, respiration perdue, tremblement général & paleur mortelle. Erasistrate tirant de là ses conséquences conclut & non sans raison que le Fils du Roi étoit amoureux de Stratonice & qu'il avoit résolu de cacher sa passion jusqu'à la mort. Mais en même tems il pensa qu'il étoit très dangereux de déclarer le secret qu'il avoit découvert. Cependant plein de confiance dans l'Amitié que Seleucus avoit pour son Fils, il se hasarda un jour à lui dire que la maladie d'Antiochus étoit un Amour très violent, mais un Amour sans remède & qui ne pouvoit jamais être satisfait. Comment sans remède, demanda le Père tout étonné? Ouï sans remède répondit Erasistrate, car il est amoureux de ma Femme. Quoi Erasistrate, repartit Seleucus, mon Ami comme tu l'es, tu ne cederois pas ta Femme à mon Fils, sur-tout nous voyant en danger de perdre notre unique espérance? mais vous-même Seigneur, répondit promptement Erasistrate, vous qui êtes son Père le feriez-vous, s'il étoit amoureux de Stratonice? Mon chër Erasistrate, repartit vivement Seleucus, plutôt au Ciel que quelque Dieu favorable, ou quelque homme assez habile changeât la passion de mon Fils, & substituât Stratonice à la place de ta Fem-

les Medecins appellent *Febris amatoria*. Il est une *Semeïotique* d'Amour, qui ne s'apprend pas plus, que la *Thérapeutique*. L'usage du monde, sur-tout Féminin, est la meilleure Ecole qu'on puisse fréquenter. Secouez la poudre de vos fouliers sur la robe flottante des *Argenterius*, & de tous ces glorieux Pédans, & prenez vos Leçons de Sapho, si vous voulez atteindre au grand Art d'Erasistrate. Croyez-moi, plus on a de sentiment, plus on

me! non-seulement je sacrifierai mon amour, mais je donnerai même tous mon Royaume pour sauver mon chér Antiochus. Il prononça ses paroles avec tant de passion, & les accompagna de tant de larmes, qu'Erasistrate, lui tendant la main, lui dit: Seigneur, vous n'avez ici nul besoin d'Erasistrate, car étant Père, Mari, & Roi, Vous pouvez seul en même tems être le meilleur Medecin du Monde pour guérir votre Fils & pour sauver votre Maison.

DE's ce moment Seleucus convoqua une Assemblée générale de tout le Peuple, & là il lui déclara qu'il avoit résolu & que tel étoit son plaisir de couronner son Fils Antiochus Roi des hautes Provinces de l'Asie & Stratonice Reine, & de les marier ensemble; qu'il étoit persuadé que son Fils accoutumé à

lui

on est excellent Medecin ; c'est à la source qu'il faut le puiser, & par conséquent chez les Femmes & chez les écrivains qui en ont le plus montré. L'Amour seul nous a faits ; l'Amour seul peut embellir notre Etre & perfectionner notre Organisation. Ainsi, au lieu de saignée, lorsqu'il n'y a plénitude que dans l'Uterus ; au lieu d'Émétique, de Quinquina, & de tout ce grand chemin de nos Messagers Hypocratiques ; quand un Medecin aura un

lui obéir en toutes choses, & à lui être soumis, ne s'opposeroit point à ce mariage ; & que si la Femme Stratonice faisoit quelque scrupule d'y consentir, parceque c'étoit une chose qui n'étoit autorisée ni par les coutumes, ni par les loix ; il prioit ses Amis de lui faire sur cela des rémontrances, & de lui bien mettre dans l'Esprit qu'elle devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au Roi & utile au Royaume. C'est ainsi que se fit le mariage de Stratonice avec Antiochus, selon Plutarque. Quelle sagesse dans la conduite du Medecin ! & quels Roles délicats & terribles il est quelquefois obligé de jouer. Mais quelle bonté, quel détachement de soi-même pour un Fils, quelle grandeur dans le procédé du Père ?

un Malade de l'un ou de l'autre Sexe, attaqué d'une Fièvre qu'il aura lieu de supposer, Fièvre lente, ou d'Amour, il suffira qu'il fasse passer en revue toutes les personnes de la connoissance du Fébricitant, & lui tienne le pouls, tant que la revuë durera: il remarquera celle qui donne de l'émotion, & une émotion qui ne passe pas avec l'objet; semblable à ces vertiges qui durent encore, lorsque les objets ne tournent plus. Ensuite, comme un peu de honte est bientôt buë, (tant de Medecins en usent *pro potu ordinario*), il faut que le Traitant ait la bonté d'aller gravement négocier l'affaire, comme cela se pratique quelquefois dans la Faculté, pour que le Malade ait le remède qu'il est prouvé qu'il lui faut; car enfin c'est un axiome de tous les tems, *contraria contrariis curantur*.

JE ne plaisante pas, mon Fils, je ne fais que suivre à peu près l'idée de Fontenelle dans le Dialogue d'Erasistrate. C'est une conséquence qu'il tire apparemment d'une Théorie semblable à la mienne. Il faut avouër
que

que cet Auteur, pour le dire en passant, est quelquefois assez plaisant ! C'est dommage qu'il aille rire trop loin, qu'il se cache, & jouë, comme à la *petite bouche*, ou au *Pince-bec*. Le comparerai-je à une coquette qui veut donner à ses lèvres la honte qu'elle n'a pas ? oui ; cela me paroît fort beau. Mais si de beautés qui sont hors de la Nature. Voilà un peste de Bel Esprit qui me gatera le goût, si je n'y prenois garde. Que la mauvaise Lecture ressemble bien à la mauvaise compagnie ! En me battant contre Fontenelle, je m'accoutume imperceptiblement malgré moi à ferrail-ler à sa manière, qui consiste en des feintes si fines, que moi, qui voudrois les parer, je ne les vois peut-être pas.

MAIS à présent, où en sommes-nous ? Ma foi je n'en fais rien. J'ai beau écrire, si vite que je ne puis lire moi-même mon écriture quelques tems après ; je cours, je galope en vain après mes idées ; j'ai une maudite imagination, qui m'en offre cent fois plus que je n'en puis ramas-

fer, & souvent le meilleur s'enfuit.

Au moment que je vous parle, la bride est abbatuë, elle va le Diable. Buons un verre d'eau; dans l'eau habite la sagesse, comme la folie dans le vin. Où en étois-je donc? au poul amoureux. Oh! il est loin, & quelque connoissance que j'aye de la Musique du poul, j'avouë que j'aurois peine à noter celui-là, à moins que de le noter çà & là, à tout hazard; & véritablement, il en résulteroit une confusion assez digne d'un Dieu aussi ami du désordre que l'Amour. J'ai beau faire; j'ai beau me tourmenter, il me faut une transition & je ne vois pas comment y passer; Je suis réduit à envier le sort de ces génies étroits, qui ne peuvent écrire que par pensées détachées. Vaille que vaille; il en faut venir aux Thèses de la Faculté; ce sont les Ouvrages qui depuis un Siècle lui ont fait le plus d'honneur. Il y en a d'ingéieuses, & qui sentent le Bel-Esprit de très-loin. C'est bien dit, cela tient à mon Sujet. Bien plus, je choisirai les plus galantes, pour qu'elles fassent le dernier

nier *Appendix* de ma galanterie. Confrères, je vois que ma Machine est montée sur un ton qui fait rire vos gravités. J'en accepte l'augure. C'est la meilleure contenance que vous puissiez prendre. Les Soldats dociles sont les plus heureux; le bas Officier redouble ses coups, quand on se plaint, & c'est ce que vous savez par expérience. Mais où est cette Thèse du Docteur Jaques? La voici. Il est difficile de dire si elle tient plus au Bel Esprit, qu'à la Galanterie.



C H A P. VIII.

*Brillant Exemple du Style des
Medecins.*

T H È S E

D U

D O C T E U R J A Q U E S.

I. A C T.

CROISSEZ & multipliez : la propagation de l'Espèce énoncée par

F 5 ces

ces deux mots, est une loi non moins ancienne que le Monde, & dont la Nature est le premier & l'unique Législateur; Loi, dont le joug est si doux, & si peu suspect de violence, que par sa douceur elle s'est assurée dans tous les tems l'obéissance de tous les Etres; de là cette différence des Sexes; ces organes convenables à l'usage de la génération; cette conformation merveilleuse du Mâle & de la Femelle, dans les Animaux de toute espèce; cette pente invincible, qui les porte à une jouissance mutuelle. Quel lien plus délicieux la Nature pouvoit-elle imaginer, pour former la Société? Non moins Sage dans les moyens d'en établir le Bonheur, & d'en perpétuer la durée; elle a joint à la Loi, qui la constituë, le plaisir; de peur que le dégoût qui le suit, ne pût en prescrire l'usage; la Fécondité, de crainte qu'un vain chatouillement n'allumât nos desirs & ne leur donnât des bor-

(a) Il manque ici je ne fai combien de belles choses qu'on a perduës avec l'original,

bornes ; la Propagation de l'espèce , afin que les Pères se voyant renaitre dans leurs Enfans , goutassent le plaisir de perpétuer leur Etre , & de se rendre en quelque manière immortels. Si la Nature a si sagement ordonné l'usage de la Volupté , la raison prend sur elle le soin de moderer ; la Religion le consacre ; le libertinage le corrompt. Il suit de là que la Santé est le prix de la modération ; & la gloire , celui de l'honnêteté que l'on y observe ; ainsi que la foiblesse est le triste fruit de l'excès , & l'infamie , celui des Prévarications licencieuses que l'on s'y permet. On ne doit ni trop desirer l'acte de la génération , ni trop le craindre (a) &c.

Si vaincu par la concupiscence & par la lubricité , vous vous laissez emporter à l'ardeur des feux qu'elle excite , quelles Tempêtes ne s'élèvent pas de vos Corps ? Quels *honteux* mouvemens ne vous agitent pas ? A' quels trans-

nal , & qu'on ne peut conséquemment recouvrer. Quelle *précieuse* perte !

transports pernicieux ne le livrez-vous point ? Ennemis de la Constitution de ce Corps, ils en épuisent insensiblement la force, ils en dérangent l'harmonie : funestes à l'esprit, ils en obscurcissent les plus vives lumières, l'énervent, l'abatardissent, & lui ravissent le goût précieux de la recherche de la Vérité. C'est un mal qui flatte les sens & qui s'insinuë agréablement, mais à la fin qui blesse, comme le Serpent, & qui répand son venin, comme le Basilic. Souvent l'imagination est plus échauffée par les objets extérieurs qui frappent les sens, que les forces du Corps & les liquides ne le permettent. Les ministres de la liqueur, destinés par la Nature à la Génération, tels que sont les vaisseaux féminaires, les Nerfs, viennent aisément à se gonfler par le flux du Sang le plus épuré & le plus subtil, & des Esprits Animaux, qui se fait de la tête, siège des organes de l'imagination, vers les parties Prolifiques. On ne fait quel prurit saisit alors ces organes, & comment en sont bannies la pudeur & la tranquillité.

Les

Les Nerfs , sollicités à leur tour par un mouvenent agréable , les fibres ébranlées par un picottement délicieux , communiquent bientôt à toute la Machine , l'impression qui les agite ; de là naît cet empire du Corps sur l'Ame , qui la contraint de s'appliquer de la façon du monde la plus vive à tout ce qui se passe dans lui , & en même tems à un dérangement si subit , que l'Ame n'est plus occupée d'autre chose , ni l'imagination susceptible du moindre repos : il se fait alors du cerveau aux organes , & réciproquement de ces organes au cerveau , un flux & reflux d'esprits ignés , un Commerce d'images & de sensations flatteuses , si prompt & si fidèle , que le Corps & l'Ame en sont également affectés & saisis. Les fibres du Corps ainsi mêes , on n'est point embarrassé de prouver ce que j'avance ; on ne sent que trop que le sang coule d'un pas rapide ; que la Lymphe , qui produit leurs secouffes , ne se contient pas sur soi-même dans ses réservoirs , mais bouillonne & s'élançe , pour se faire un passage : cette

Lymphe devenant en effet d'autant plus tumultueuse & précipitée, par sa maturité, qu'elle a été plus long tems retenuë dans les Vaisseaux qui l'ont perfectionnée. En un mot, dès qu'une douce & vive flamme pénètre & dévore le cœur, le corps ne tarde point à s'enflammer; l'incendie gagne les veines, & l'homme entier enfin se sent consumer par un feu qu'il n'est plus le maître d'éteindre.

LA Jeunesse, Printems de l'Homme, le plus court espace de sa vie, est aussi l'âge & la saison la plus favorable à l'Amour: ce bel âge allume le feu dans le Cœur & l'y entretient; cependant on n'en doit pas avoir plus d'indulgence pour la Nature qui se déprave, ni pour la Jeunesse qui se livre aux excès de la débauche. L'homme sage & temperé mêt seul de justes bornes à ses desirs, & évite cet écueil par une application continuelle aux effets des mouvemens qu'il sent en lui, & aux moyens de les prévenir. Quant à celui qui a perdu toute honte, en tout égal aux Bêtes, il court risque de se voir bientôt en proie à l'in-

l'infamie qui talonne le libertinage. Mais enfin si la Loi ne vous permet pas, ou si votre Etat vous interdit l'usage des plaisirs de l'Amour, c'est un Etat d'ûr, j'en conviens; toute-fois la gracieuse Nature pourvoit à tout, & on doit l'adoucir par la raison & par le courage, dont le propre est de supporter de bonne grace ce qu'on ne peut empêcher.

COMBIEN le Corps, qu'une sensation violente a mis en mouvement, porte-t-il à l'Esprit d'images de sa Passion, & d'idées confuses, qui se détruisent tour-à-tour, & qui le déchirent lui-même? De là vient qu'en proie à mille chimères, l'Esprit ne se possédant plus, tantôt s'attache fixement à un même sujet qui l'effraye, & tantôt se livre à des pensées agréables, dont aucune n'a la préférence sur l'autre de le pouvoir fixer. De là cet air sombre qui le saisit à contre-tems. De là cette joye qui le transporte à propos de rien. Ces espèces de convulsions, si on s'obstine à y résister, n'en deviennent que plus fréquentes & plus fortes. Infailliblement
il

il faut qu'à la fin elles détraquent la machine, ou en dérangent quelques parties. Car, croyez vous qu'abimé, pour ainsi dire, dans le Centre d'un Tourbillon d'images & d'idées, si prodigieusement agité, la santé du Corps puisse se soutenir dans un état bien parfait? & si elle est ainsi détraquée, comment celle de l'Esprit n'en empireroit-elle pas?

QUAND sur-tout les organes de la Génération & l'Ame se communiquent, l'impression des sens, & des Esprits qui les agitent, certainement les organes s'enflent alors, & les Nerfs s'étendent plus que ne le comporte l'état de repos où ils doivent être, les membranes se dilatent; tous les ressorts du Corps s'usent. Symptômes certains d'une maladie prochaine. Il y a plus; la Semence que la Nature n'a formée, que pour couler d'un vase dans un autre, & non pour le repos, s'épaissit en perdant nécessairement par une évaporation insensible ses parties les plus deliées & les plus spiritueuses; elle ne devient pas tout-à-fait impropre à la Génération, ni
n'est

n'est tout-à-fait frappée de stérilité ; mais restant en cet état dans ces Vases , elle se corrompt & produit un prurit douloureux. Tant il est vrai qu'il n'est point de corruption pire que celle des meilleures choses ! Mais quoi donc ! une si petite portion d'une liqueur si parfaite , peut-elle se gâter , pendant qu'elle est renfermée dans son Bassin naturel ? peut-elle alterer la santé du Corps & de l'Esprit , jusqu'à un point si marqué ? Ah ! Voyez comme les œufs enfermés dans leurs Coquilles deviennent impropres à la génération , désagréables au goût , pernicieux à la santé , quand on les conserve trop long-tems ! Voyez comme les eaux les plus pures s'altèrent , si on leur ôte le mouvement qu'elles appètent ! Voyez jusqu'à quel point va la fureur des chattes , lorsqu'elles ne sont point à portée d'admettre le Mâle dans le tems marqué ! Voyez les transports des Moinaux , les plus amoureux de tous les Animaux , quand ils se trouvent dèspariés de leurs Mâles ; leur état est si violent , qu'il n'y a que le Mâle , ou la Mort qui puisse en calmer

mer la violence. N'a-t-on pas observé que les Colombes qui n'ont point d'accouplement, en meurent; & les Chiens, & les Singes, & les Perroquets &c. ne font-ils pas eux-mêmes les Ministres de leurs plaisirs, & les Medecins de leurs maux?

LOIN que l'expérience soit contraire à la raison, ou la combatte; il est certain qu'elles s'établissent mutuellement, & qu'elles se prêtent réciproquement leur lumière. Conséquemment, je dis que l'Amour fortifie dans les jeunes Gens toutes les facultés qui constituent leur Etre: La faculté animale, quand elle est engourdie, en l'excitant par le mouvement & les efforts qu'elle imprime; la faculté naturelle, en la nettoyant par l'évacuation des humeurs superflus; la faculté vitale, en la ranimant par la joye que le plaisir lui cause. En effet si toutes les parties du Corps ne jouissent pas librement du ressort, de l'espace, & du mouvement qui leur est propre, elles languissent dans l'inaction, & cette inaction elle-même, suite nécessaire de l'interception du Cours
des

des Esprits , proscrit leur développement ; elle les affecte , & les corrompt insensiblement. Mais non-seulement les parties du Corps contractent alors une affection vicieuse ; elles en portent encore le vice mortel dans les autres parties voisines : ajoutez à cela , que la joye n'est pas à l'homme d'une moindre utilité , que le mouvement. Que la douceur , sur-tout celle qui lui revient de l'usage de l'Amour , en est la première & la plus excellente partie. Quand la pure Nature , & non une imagination gâtée , excite en nous des sentimens agréables , des perceptions flatteuses , il est évident qu'elle veut se débarasser d'une humeur qui lui est superfluë , & dont le séjour lui est nuisible. Il n'en est pas ainsi de l'imagination , quand elle nous porte à des desirs amoureux ; car alors , c'est peut-être plutôt un vice de sa part , qu'un bon office de la Nature. Mais que dirons-nous ? Si dans les pensées voluptueuses , toujours présentes à l'imagination , quand les vaisseaux féminaires sont trop pleins , si , dis-je , cette Matière *froide* & épaisse ,
por-

porte à la tête un *froid* invincible, & y cause la Mélancolie, l'étonnement, la stupidité, & qui plus est, une palpitation de Cœur, & de tous les membres, presque incurable, à cause des fréquentes convulsions qu'elles excitent par la fureur de l'Amour, la portion la plus crasse & la plus épaisse de la semencè reste; les parties seulement les plus subtiles & déliées s'évaporent. De là naissent ces obstructions, ces pesanteurs, & ces maux sans nombre.

Si nous examinons enfin le caractère de ceux qui n'ont jamais eu de Commerce Amoureux, même permis & Legitime avec le Sèxe, nous ferons bientôt au fait de ce que l'usage modéré de ce commerce fait pour adoucir l'Esprit, & combien il s'aigrit, quand on le néglige. Quiconque, à Dieu ne plaise que j'aye en vuë ceux qui se livrent à la débauche outrément & sans mesure, je n'y ai que ceux uniquement qui sacrifient sur l'Autel de l'Amour un Cœur dont les flammes sont pures . . . Je dis qu'il n'y en pas un d'entr'eux, qu'un caractè-

tère d'humanité & de politesse ne distingue par dessus les autres , & ne rende bien plus aimable & bien plus propre pour la Société. Quant à ceux qui traitent les Plaisirs les plus modérés & les plus licites de Criminels , qui leur imputent une égale dépravation , qui les évitent avec soin , qui affectent d'y être insensibles & de les avoir en horreur , qui veulent que sur leur parole on les croye n'en avoir jamais goûtés , ils seront très-ordinairement d'un esprit âpre , d'un caractère féroce , dur , quelque-fois avare. Gens impolis , qui se font un mérite de rider le front , de froncer le sourcil , qui se parent de la roideur de leur Esprit , de la dureté de leurs expressions , de l'orgueil de leurs démarches & de leurs gestes ; vous êtes les pestes de la Société ! Une belle flamme , une jouissance modérée sont au contraire les plus grands secours que la Nature nous fournisse , pour nous rendre heureux , en rendant tel , l'Objet qui en est de moitié , & pour nous faire éviter le vice & pratiquer la vertu , qui n'est pas un Tyran , comme

me le fol orgueil de la rigide austérité nous la peint : elle n'a pas formé le dessein d'accabler sous un fardeau pesant, triste & superbe, celui qui la cultive. Son Joug au contraire, conforme aux Loix de la Nature, est léger, agréable, modéré, fertile dans la production d'une satisfaction intérieure qui nous enlève, qui nous enchante. C'est là le Joug auquel elle se plaît de nous asservir.

Qu'on ne craigne donc pas de se ranger aux Etendarts de la Vertu, & de suivre ses Enseignes : elle tient toujours le juste milieu & s'éloigne également des extrémités vicieuses. L'usage immodéré de la Volupté épuise le Corps, émousse & énerve l'Esprit, porte à la paresse, à la bassesse & à l'inappétance, dessèche en nous des parties entières du Corps, y cause la Phtisie, le dégoût, la maigreur, le relachement des fibres, & l'épaisseur des humeurs. C'est de là pareillement que naissent ces Maladies venimeuses, qu'on nomme Vénéériennes; donc, si on use trop frequemment des plaisirs de l'Amour, il est évident, qu'on

tom-

tombe en Scilla, prétendant éviter Charibde, par la raison que la Nature des contraires emporte avec soi des dispositions & des affections contraires. Ne voit-on pas en effet dans un sujet continent, une force de Corps extrême & nuisible, un Esprit étroit & haut, un air hagard, sot & fier; des épanouïsemens de joye déplacés & mal entendus, une roideur inflexible, un maintien grave & choquant, une inégalité monstrueuse, & cela d'où provient-il? Si ce n'est d'une tension importune dans les fibres & dans les muscles, d'un volatil dans les humeurs qui gâte les organes de la tête, & dérange ceux de l'imagination. D'où il résulte que la médiocrité, plus précieuse que tous les Trésors de la Terre, gît, & se trouve dans l'usage modéré de Venus. Et ce qui est encore d'une plus grande considération, c'est que lors qu'on ne prend les Plaisirs qu'avec modération, l'Esprit en est plus serain, plus gai, plus poli, plus propre, tant au badinage de la conversation, qu'au sérieux des affaires. Cet esprit a une aptitude plus entière.

tière & plus complete à la Vertu ; au lieu que si l'on s'interdit l'usage de l'Amour, même le plus permis, on se trouve sans cesse fatigué par une inquiète curiosité dans la recherche de la Vérité ; & tantôt emporté par de vains scrupules dans l'exercice de la Vertu. Si l'on n'éprouve point en foi ces inconvéniens , il faut convenir que l'on est patri d'un Limon plus froid que le reste des humains , que l'on n'est que la moitié d'un Homme, ou qu'une Femme stérile, condamnés l'un & l'autre au Célibat , comme étant également impropres au Mariage. Mais cette espèce d'Hommes, si on ose appeller tels , ceux qui n'ont jamais senti la moindre preuve de leur humanité, sont si rares , qu'il ne s'en est presque pas trouvé un entre tous les Hommes , qui ait jusqu'ici prévalu sur la concupiscence ; qui soit parvenu à en temperer les ardeurs , & moins encore à les éteindre , & à en effacer les traces profondes qu'elles y ont faites. Jugez enfin des choses que vous ignorez par celles qui sont venues à votre connoissance. La Na-
tu-

ture nous excite-t-elle à l'Acte de la Génération par le seul motif d'avoir des Enfans, ou par le seul plaisir qu'elle y a attaché? Nullement; c'est pour faire du plaisir de cette action un Arsenal, d'où elle tire autant d'armes, que de remèdes: remèdes utiles à la Santé; préservatifs, spécifiques pour prévenir les maladies, nécessaires pour guérir celles du Corps & de l'Esprit; véhicule enfin, propre pour ranimer en nous l'exercice de l'aimable Vertu. Telle est la fonction de la Volupté dans notre Corps; quand il est d'une bonne constitution. La douleur & l'abattement au contraire sont les Compagnes inséparables de son habitude mauvaise: nous percevons par le sentiment de la Volupté même, ce qui lui est convenable, comme nous jugeons sur le rapport de la douleur de ce qui lui est ruineux & contraire. Il est donc constant que le Plaisir porte avec foi l'idée d'une chose propre pour la conservation de notre Santé, & pour la propagation de notre Etre. Car qui seroit assez déraisonnable pour ajouter foi aux discours des

Gens qui soutiennent que leurs Enfans sont dûs au devoir du Mariage, & non aux Plaisirs? Cependant si quelque langueur en est ordinairement la suite, elle vient moins de l'usage des Plaisirs, que de l'abus qu'on en fait; car si l'on en use avec modération, il en revient, non de la douleur, mais du plaisir; de la joye, & non de la langueur; de la légèreté, & point de pesanteur, comme les Medecins l'enseignent, & comme les expériences le prouvent.

Qu'y a-t-il de plus? Une jeune Fille a-t-elle atteint le terme, où la Nature a coutume de se faire sentir? quels feux, quelles ardeurs ne ressent-elle pas dans toute l'habitude de son Corps? Fidèle image de la Nature, qui fait autant d'efforts qu'elle, pour parvenir à son but! qu'elle trouve de plaisir, à se tranquiliser, quand elle y est parvenue! Cette Fille brule, ou tremble, languit, ou se fortifie, à mesure que la liqueur amoureuse fermenté dans son Corps, ou s'y rallentit. Cette liqueur picotte les Nerfs qui sont dans les parties destinées à la Génération; il s'élève une espèce de sé-

fédition dans les entrailles ; cette liqueur trop long-tems retenuë, dévenue épaisse, & déjà exhalée, vient-elle à se dégorger, & se mêle-t-elle avec les autres liquides du Corps, comme la Lymphé & le Sang, dès lors le Sang se déperfectionne, & la Lymphé se corrompt. De là cette mélancolie, ces defaillances, ces goûts dépravés, cette petite fièvre qu'on nomme Amoureuse, du nom de l'Amour même qui la produit. De là la Jaunisse, lorsque ces humeurs infectés se repandent dans la chair, & y causent le tein livide: maux que l'Action de l'Amour seul peut guérir. Or, si la semence trop retenuë produit tant de facheux effets sur la superficie de la peau, que ne fera-t-elle pas dans les viscères, où la communication des fibres est plus intime, l'action plus forte, & la constitution plus molle, & conséquemment plus délicate. Les Vierges, presque toutes, ne deviennent histériques, tristes & malades, que par l'attention continuelle qu'elles ont de conserver leur honneur. Est-il étonnant de voir après cela une Fil-

le passer tout d'un coup des bras de la Sageſſe & de la Vertu dans ceux de l'impudicité? & ne feroit il pas injuſte, que non content de la plaindre, on oſât la condamner? Qu'on réfléchiffe un moment, que ces Maladies, en infectant le Corps, pervertiſſent l'Esprit & dépravent l'imagination : on fera plus indulgent, & on verra d'un œil de pitié cette malheureuſe braver les Loix de la pudeur, & bien loin de la punir, & d'aigrir par là ſon mal, on tachera de la ramener par des voyes, & des remèdes ſûrs, à ſon devoir. Mais encore quels embraſemens un jeune Adolescent ne ſent-il pas auffi-tôt qu'un léger cotton vient couvrir ſes jouës? A quelle paſſion involontaire & fréquente n'eſt-il pas expoſé? Ajoutez à cela que les mâles & les femelles ſont également ſujets aux mêmes maux. La Fièvre amoureuſe, les pales couleurs, la mélancolie, l'inappetance, les ſyncopes, maux ſi aiſés à guérir par le commerce amoureux. Le feu répandu dans les entrailles, & allumé par le débordement des vaiſſeaux ſéminaires,

res , fait les mêmes ravages sur l'un & l'autre Sexe; sur-tout quand il est allumé, entretenu & augmenté par la vue d'un Bel Objet; alors l'imagination, qui en est frappée, verse de l'huile dans l'embrasement. La douceur de la conversation, le calme d'un loisir délicieux, la pointe d'un vin généreux & libéralement versé, les goûts des mets exquis & relevés par un long & tranquille sommeil, l'excitent de plus en plus, & le concours fortuit de ces circonstances extérieures & intérieures y mêt enfin le comble. D'où vient cela? c'est que l'Homme est ainsi fait, soit par la conformation des organes, qu'il tient de la naissance, soit par la mollesse qui lui est héréditaire, soit par le vice qu'il tient du climat, ou de l'éducation; de la diète, ou de l'oisiveté, qu'il se livre avec une espèce de fureur à l'Amour, & se laisse emporter rapidement à la Volupté. Certainement ceux qui sont nés & nourris sous un Ciel brulant, accoutumés à respirer un air parfumé des corpuscules qu'exhalent les herbes & les

fleurs odoriférantes, qui sont dans une habitude de vivre dans le plaisir, dans le repos, dans la mollesse, ceux-là, dis-je, sont plus sensibles aux fruits de l'Amour. Et en effet, tel est toujours le mouvement précipité de la Liqueur amoureuse, quand elle séjourne trop long-tems dans ses vases, que l'imagination se gâte, que la volonté se pervertit, & qu'il paroît dans le Corps des signes violens, dont il n'est pas permis de douter.

CE sont tantôt des yeux égarés & des regards incertains; tantôt des jouës d'un rouge pâle; quelquefois une voix *peinée*; quelquefois une respiration difficile; tantôt enfin une action, une démarche, un maintien, je ne sai quelle habitude du Corps, qui par sa longueur & sa vacillation annoncent & démontrent l'incendie qui le consume: tristes & malheureux effets, lesquels amenés de toutes parts par les nerfs des organes de la Génération, se joignent à tous les rameaux nerveux, qui sont ouverts & relâchés dans presque toutes les parties du Corps! Ne doutons pas après cela,

la, que la privation des plaisirs de l'Amour ne puisse être la cause de tant de différens maux, puisque cette privation produit tant de mouvemens, tous singuliers, dans toute la Machine corporelle; puisqu'elle y excite de si monstrueuses tempêtes, & qu'enfin elle interrompt l'ordre de la distribution des offices de chaque partie, en ruïne & bouleverse totalement l'harmonie: d'où je conclus que l'Oracle d'Apollon est moins véritable que cette réponse. Donc la privation des plaisirs amoureux cause des Maladies.

TELLE est la célèbre Thèse du Docteur *Jaques*, soutenue à Paris en 1722. par un des plus honnêtes Medecins de la Faculté, Mr. de Casamajor, Béarnois, alors Bachelier. Je l'ai généreusement choisie, pour que mes Adversaires n'ayent pas à me reprocher de n'avoir employé contr'eux que leurs plus maussades ouvrages, & d'avoir adroitement dissimulé les plus excellens. C'est dommage que le Bel Esprit brille dans cette Thèse, surtout dans l'original, par un stile trop

affecté; car elle est ingénieuse & brillante. D'ailleurs quelle plus agréable invitation à l'Amour! Quelle imagination plus lubrique & plus voluptueuse! Quel plus aimable usage de la Physique du Corps Humain, quelle plus agréable *Vénus*! On voit bien, comme dit Bayle, que le Jeu plaît au Docteur. Presque tous ceux qui ont employé leur Esprit à ces aimables productions, ne sont que des Pédans, mis au regard de notre Docteur *Jaques*. Je dis presque, pour excepter le Docteur Bertrand, qui nous en a donné une assez plaisante, dont le but est de faire voir que rien ne seroit plus utile à la santé des Dames, que l'exercice de la chasse. Vous sentez qu'à ce Sujet il a dû décrire les habits des Chasseurs, le Cor, & le cri des Chiens; & c'est ce qu'il a exécuté le plus galamment du monde. C'est le Pendant de cet autre Medecin, qui a décrit pompeusement le jeu de Paume, le jeu de Boule, & celui de Billard. Vous avez été surpris, en lisant ces petits ouvrages, d'y trouver des Portraits aussi attachans, que le stile l'est peu, comme

me

me parle un Auteur; des Portraits, où la lubricité & le libertinage sont peints au Naturel, cela vous étonne, principalement de la part d'aussi graves Ecrivains; mais c'est un petit verni d'agrémens, qui fait lire leurs Ouvrages. Il n'y a pas jusqu'à Hecquet, ce pieux Enée de la Faculté, que la nécessité évidente de ces peintures licentieuses, n'ait engagé d'aller sur les brisées de Sylva. Il enseigne très clairement tout ce qu'il faut faire un jour de Noces, pour la consommation du Sacrement. Voici deux Vers qu'il employe, pour faire voir qu'un Pucelage est une espèce d'Animal rétif, qui a besoin de force coups d'éperon.

----- *operi totis incumbere remis*
Praestat & admissis subdere calcar Equo.

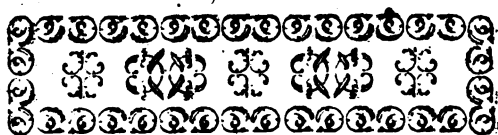
IL ne manque à cela que les distinctions d'un Casuiste, qui ne seroit pas soupçonné de l'être, c'est Verheyen. Cet Anatomiste admet deux sortes de Pucelages; l'un materiel, & l'autre

154 THÈSE DU DOCTEUR JAQUES

formel. Mille choses peuvent détruire le premier, auquel le *Cott* n'est pas nécessaire: mais le formel, ou moral (car le généreux Parain lui a donné ces deux noms de Batême) reste toujours, quoique l'autre ait été pris *d'une certaine façon*; de sorte qu'une Fille peut se vanter de l'être formellement, quoiqu'elle ne le soit plus matériellement. Le déchirement des Caroncules Myrthiformes ne suffit pas, selon Verheyen; il faut que le Seigneur Priape y ait fait son entrée: Mais alors adieu toutes les formalités! Le Pucelage est perdu sans ressource. Telle est la Théologie de nos Casuistes; la Membrane *Hymen* en est le plaisant objet.

RENÉAUME a fait une Thèse sur la Virginité Claustrale: il y examine, mais lourdement, suivant son usage, si la chasteté n'est pas nuisible aux Religieuses, & jusqu'à quel point elle l'est. Plusieurs autres ont travaillé sur le même Sujet, & se sont montrés dignes Rivaux du Docteur *Jaques*!

SUP.



S U P P L É M E N T
 À
 L' U T I L I T É
 D E S
 C O N N O I S S A N C E S
 E T R A N G È R E S
 À L A
 M E D E C I N E.

C H A P. I.

Utilité de la Logique.

VOUEZ, mon Fils, que vous
 vous en croyiez quitte ! oui
 ma foi vous y êtes ? je vous
 avbis promis dans ma se-
 conde partie plus que je n'ai tenu : à

G 6

pré-

présent je tiens dans celle-ci plus que je n'ai promis: & pourquoi non, au reste, si c'est toujours matière à babiller que je vous fournis? faut-il autre chose en Medecine! Commençons donc: par où? par la Logique.

LA belle Science que la Logique & le merveilleux Supplément au Bel Esprit, si on en juge par la seule Logique de M. * * ! Lisez, je vous prie, cet agréable Ouvrage, s'il vous donne envie d'être Logicien, vous pouvez compter que vous avez une vocation déterminée pour cette partie de la Philosophie. Quand je réfléchis à un tel Ouvrage, & à la hardiesse qu'un homme célèbre a eue de le publier, j'imagine qu'il faut qu'un pareil cerveau ait été fait lui-même suivant les règles des Syllogismes, & que la fureur lui en soit restée. . . C'est un vice de conformation. Quel cahos! Jugez-en vous-même; idées équates, adéquates, concrètes, universaux, catégories, modes, (qui ne changent jamais par malheur) abstractions, exclamations, enthymemes, dilemmes, prémisses, propositions verbales, rai-
son-

sonnemens *in barocco* &c. C'est sur ce fondement agréable que toute la Logique de notre mangeur de fromage est bâtie. Pour la nourriture épaisse qu'il prend, je ne le trouve point si Sot qu'on dit, & il y a de bonnes choses même dans l'ouvrage en question.

1°. Il remarque que c'est par des propositions verbales, que s'énoncent nos jugemens, & il a la bonne foi de convenir que Locke avoit fait cette Judicieuse observation avant lui. 2°. Il observe gravement que la pâleur est un signe probable d'amour, ce qui peut être utile à un Logicien amoureux, & fait beaucoup plus d'honneur aux Hollandoises, qu'elles n'en méritent, autant que j'en puis juger. 3°. Il prétend qu'on ne doit point soutenir de Thèses frivoles, comme celle-ci; Bacouill, est plus savant qu'un Ane.

VOilà tout ce que j'ai trouvé dans cette lie Syllogistique; tant il est vrai que le bon grain se confond avec l'ivraye, & qu'on peut trouver de l'Or jusques dans la M.

IL n'est point d'Art de penser, ni de raisonner juste; M^{rs}. de Port Royal

ont ridiculement donné ce premier titre à leur Logique. Nous ne sommes point les Maîtres de nous procurer nos pensées, elles viennent de je ne sais où, en je ne sais quel endroit, du Cerveau, & je ne sais comment, tant je suis grand Métaphysicien. Un homme qui avoit l'esprit faux étudioit, disoit-il, la Géométrie, pour apprendre à raisonner juste. L'Abbé Terraffon, à qui il parloit, lui dit cette réponse célèbre que j'ai déjà citée moi-même : „ la Géométrie ne redresse que les esprits droits ". La Logique n'a pas de plus belle prérogative. Pour un Esprit, un œil & une jambe de travers, il n'y a ni Logique, ni Chirurgie, ni Art Oculaire. La Logique donc ne fera point paroître droites, des images représentées de travers; & si par un bonheur, ou une organisation rare, les idées sont droites & justes, il y auroit encore plus de bonheur, si la chicane de cet Art ne les fausse, ou ne les plie en quelque sorte. De là vient que la Scholastique est aujourd'hui dans le dernier mépris, elle ne quitte plus son élément,

la

la Pedanterie, qui seule se fait gloire de la savoir.

UN homme du monde, mon Fils, (c'est Bayle qui parle), se moque avec raison de la manière d'argumenter des Professeurs, des Répétiteurs, & de tout l'Ergotisme que je crois nous est venu d'Irlande, ou du moins qui y a beaucoup pullulé. Il en appelle au sens commun, à ce degré de lumières, qui dans l'usage du monde, ou de la vie Civile, suffit pour nous faire discerner les choses en gros, & comme d'un coup-d'œil. Le sens commun, la notoriété publique montrent assez la fausseté des conséquences d'un raisonnement. L'attention, la pénétration naturelle, ce coup-d'œil vif & perçant qu'on remarque dans les Esprits supérieurs, débrouillent vite le peloton d'un Sophisme, où se prennent & s'embrouillent tous ces Pédants & ces piés poudreux de nos Ecoles.

COMME il y a des montres qui ne vont jamais bien, il y a de malheureux esprits qui ne pensent jamais juste; le hazard même ne les ferait pas

pas une fois saisir la vérité ; il y a apparemment dans leur cerveau quelque espèce de contrepoids , qui leur fait prendre toujours précisément le contrepied du vrai , & tomber dans l'erreur. Vous aurez beau leur apprendre ce que c'est qu'un *argument d'Achille* , celui qu'on appelle *Sorites* , cet autre *ad hominem* , le Sophisme à *dicto simpliciter* , *ad dictum secundum quid* , & *vice versa* ; vous aurez beau lui mettre dans la tête les *Epicheïrèmes* , les *pétitions de principe* , les *Prosillogismes* , les *Sillogismes* enfin , avec tout ce qui a été dit sur cette matière , depuis Aristote , jusqu'au successeur de s'Gravesande , vous ne ferez qu'embrouiller par là de plus en plus ce pauvre cerveau. Ce n'est pas plus la Logique , que la Géométrie , qui a donné à Locke cette grande justesse qu'on admire en lui , & qu'il n'a cependant pas toujours. Bayle étoit grand Logicien , il en eut revendu à Zénon d'Elée , & à toute la race disputante des Hybernois. Il ne découvroit cependant point le faux ou l'équivoque d'un Sophisme , par la propre

pre connoissance des règles des Sillogismes, mais par son extrême pénétration. Cicéron n'a pas plus estimé les Dialecticiens que Bayle; & l'un & l'autre s'étoient acquis le droit de les mépriser. Ce grand Orateur qui les connoissoit aussi à fond, les regarde comme des gens qui à force de se repaître de mots & de Distinctions frivoles, se prennent eux-mêmes dans les filets propres, où ils veulent attraper les autres, semblables encore, si l'on veut à ces pêcheurs qui tomberoient eux-mêmes dans les rêts, faits pour prendre du poisson. Écoutez M**** même, & je reviens à mes Poissons. Les hommes, dit-il, n'ont point l'avantage de voir dans l'eau comme les poissons; mais les hommes ont une humeur aqueuse dans l'œil. Donc les poissons n'ont point d'humeur aqueuse.

HOLA! ho! surmulet de Logique & crocheteur de Physique, que je sois à mon tour ton Pédant, en quoi pêche ce raisonnement que tu voudrois avoir encore dans ta glande pinéale? Est-ce en *Bamalipton*, en *fresifomoxum*,
 QU

ou plutôt en *Barocco*? Dis-moi, as-tu jamais ouvert un œil de poisson? as-tu lu un seul mémoire du Medecin Petit? Tu fais le plongeon, fais-le dans l'eau, foues-y ton crâne pour l'amollir, ouvre les yeux. Le butor ne voit goutte, où je pensai me noyer pour avoir vû aussi clair que dans l'air; & il n'y a pas de plongeur qui ne put instruire à ce sujet notre savant Scholastique.

EH! bien, mon Fils, apprendrez-vous la Logique, pour déraisonner; il m'a paru, soit dit sans vous déplaire, que vous n'en avez pas besoin. Les bons livres, la Conversation des vrais Philosophes est au-dessus de toute la Logique des Classes; par ce moyen il se peut qu'un cerveau, dont les ressorts sont heureusement tournés, se redressent de plus en plus peu-à-peu, & qu'on vienne enfin à bout d'imiter les plus excellens modèles, à force de les entendre & de les avoir sous les yeux, comme on renvoie mieux la bale, à un homme qui la sert bien. Je fais cependant qu'il vous faudroit une Logi-

gique, Logique *du tems*, Logique galante, dans le goût de l'éloquence qui porte ce nom. Avez vous affaire à une jolie Malade, dont vous voulez entretenir la Santé, quand elle sera guérie? M^c. des Houllières vous fournit un *Dylemme* aussi convaincant que célèbre :

- „ Certes, ou la Nature est impar-
- „ faite en foi,
- „ Qui recherche un plaisir que
- „ condamne la Loi ;
- „ Ou la Loi doit passer pour une
- „ Loi trop dure,
- „ Qui condamne un plaisir qu'in-
- „ spire la Nature.

DE là, si la Malade curieuse étoit bien aise de faire quelques progrès dans votre Logique, préférant toujours les plus séduifans exemples, vous puiseriez à la même source cette exclamation également connue ;

- „ Que vous êtes heureux, vous
- „ sauvages, vous ours,
- „ Qui

„ Qui ne suivés dans vos
 „ amours,
 „ D'autre règle que l'a-
 „ mour même!

S'AGIT-IL de proposition *positive*, *affirmative* & *exclusive* en même tems? vous apporterez celle que donne Voltaire dans son Eptre à M^c. de Fontaine-Martel: „ le plaisir est Je seul „ Bien réel qu'un honnête homme ait „ dans ce monde”. Joignez-y, si vous voulez, celle, où Boileau dit dans sa Satire outrée sur les Femmes, en parlant des Femmes sages,

„ Et dans Paris encor, si je fai
 „ bien compter,
 „ Il en est jusqu'à trois que je
 „ pourrois citer.

A ce propos, tandis que je suis en train de rebabiller, vous trouverez une proposition *disjonctive* dans une réponse de M. de Roquelaure. La Reine lui ayant demandé quelles étoient ces trois Femmes sages, il lui dit M^c. la première est votre Majesté; la se-
 con-

conde est ma Femme (quoiqu'il fut bien le contraire); Pour la troisième, ajouta-t-il, je ne la nommerai pas; pour que chacune se flatte de l'être, & pour ne pas me brouiller avec le Beau Sexe.

C'EN est assez de cet échantillon de Logique, pour faire voir qu'au lieu de dessécher les sciences déjà trop arides par elles-mêmes, on pourroit en quelque sorte leur donner des chairs vives & vermeilles, les semer de roses qui en couvriroient les épines, & inviter enfin par les agrémens la plupart des hommes, à tacher d'être moins ignorans qu'ils ne sont.



CHAP. II.

Utilité de la Rhétorique.

L'ELOQUENCE du tems, dont je vous ai parlé, & qui m'a donné cette idée, est bien la preuve de ce
que

que j'avance. Il n'est point de livres, où la Rhétorique soit plus agréable & plus à la portée d'un jeune homme. Pour peu qu'il ait de sentiment avec ce seul Ouvrage, il peut bientôt devenir non un Quintilien, mais un Cicéron, sur-tout pour le Pathétique de l'amour; car cette passion n'est autre chose que l'Eloquence de la Nature, quand elle est bien exprimée. Cette Eloquence a comme toutes les autres, un exorde, un point, une peroraison; elle est aussi remplie de figures, qu'il faut savoir employer à propos, si l'on veut toucher, fléchir, remuer, attendrir les cœurs les plus cruels, les plus incrédules & les plus rebelles.

UN exorde, par exemple, doit être court ordinairement; il n'y a qu'une exception marquée par notre galant Rhétoricien, c'est qu'on peut l'allonger de deux ou de trois œillades fort expressives, & d'une demi douzaine de soupirs; ce sont les précurseurs de la tendresse, elle est mieux écoutée, lors qu'ils vont devant. Bien entendu, que le discours s'adresse à une jolie Femme qui n'est point à soi; car
pour

pour la fienne, si on ne lui dit pas, je vous aime, il feroit encore, avant que de le prononcer, bien plus bourgeois & plus ridicule de soupirer. Ce feroit une fadeur matrimoniale, à laquelle aucun spectateur ne peut tenir. Songez qu'il faut en amour que le discours réponde à l'exorde; autrement on diroit que vous promettez beaucoup & tenez peu; que vous êtes un petit homme, qui n'a rien de long que la tête; que vous ouvrez une gueule de Crocodile, pour souffler dans une flûte, & qu'enfin c'est la Montagne en travail qui enfante une souris.

MAIS je suppose que vos soupirs amoureux n'ont pas tout le succès que vous attendiez de leur Eloquence, & que le premier point même de votre discours n'ait pas plus fait d'impression que l'exorde; si vous m'en croyez, pour abrégér la cérémonie, vous ferez grace du second; & tout-à-coup comme devenu fou, vous pleurerez, sanglotterez, hocquetterez même, si vous voulez, & d'une main vous arrachant les cheveux, de l'autre

ar-

armé de votre épée, vous paroîtrez déterminé à vous percer le cœur, si l'on n'accorde à votre tendresse l'objet de tous les desirs. Il est vrai que c'est de l'exorde passer vite à la péroraison, & s'exposer à se faire jeter par la fenêtre par des valets qui accourront au secours. Mais à combien de *godelureaux* cette Tragi-Comédie n'a-t-elle pas pleinement réussi. Quelque-fois la conclusion la plus heureuse, cet éclair de Volupté ne tarde guères à suivre ces péroraisons-là; & quoiqu'en chair & en os, il est un heureux instant, mais hélas! trop court, où il y a bien de la modestie à ne se croire qu'un Ange ou un demi-Dieu.



CHAP.



CHAP. III.

Utilité du Genie.

UN Medecin qui se trouve à la guerre, entouré de Gabions, de Fascines, de Sacs à terre, & d'Officiers, fait une sotte figure avec son Hypocrate, sa Casse, sa Rhubarbe & son Sené. On l'envoie chercher, quand on est Malade, mais quand on se porte bien, on renvoie dans ses Hôpitaux cette machine à pouls. C'est Vauban, Follard & ses fameuses Colonnes, Cheister, Blondel, & le fameux Fortificateur de Bergen-op-Zoom, Coehorn, qui sont sur le tapis; il faut les avoir lus, ou du moins en parler à tort & à travers comme bien des gens du métier. Il faut parler Lune, demie Lune, Glacis, Chemin couvert, Contrescarpe, Parapet,

Tom. III.

H

Cour-

Courtine, Ouvrage à Corne & à Couronne, Angles Saillants & Rentrans, Bastions, Contregardes, Piquets, Bivac, Bombes, Mortiers, Mines, Cafemattes, Canons (a), Couleuvrines, Grénades, Batteries en Ricochet, à Barbettes, Sappe, Boyau enfilé, jet hyperbolique des Bombes, saignées de Rivière, Pont à Batteaux, Galleries, Communication (b) d'Eaux, Retranchemens en Zic Zac, Parallèles, Redoutes, Banquettes, & enfin tout l'attirail de Mars & de Bellone.

IL faut favoir apprécier les différentes forces des Fortifications de Dunkerque, de Toulon, de Brest, de Rochefort, de Strasbourg, Lille, Valen-

(a) POUR que ce Chapitre ne vous soit pas tout-à-fait inutile, je vous ferai part d'une observation nouvelle, car elle a échappé à M. le Dran, & à tous ceux qui ont traité des plaies d'armes à feu; c'est qu'il faut panser les Soldats blessés hors de la portée du bruit du Canon, parce que ce bruit, qui les fait toujours frémir, augmente considérablement leurs douleurs. Vous savez d'ailleurs la remarque de tous les tems, qui est que le Canon cautérise les playes qu'il fait. J'ai vu une

lenciennes, & de tant d'autres orgueilleuses Citadelles, dont la chute a tant fait gémir nos bons Amis les Hollandois. Toi seule, entourée d'écueils & de précipices bouillonnans, Observatoire de Guerre épouvantable, flétri redouté des Anglois, inaccessible *Conchée*, toi seule, tranquille & ferme sur un rocher au milieu d'une Mer en furie, tu veilleras à jamais à la sûreté des braves Malouins, contre les vaines & malheureuses tentatives de nos voisins féroces & jaloux! Ce chef d'œuvre que Coehorn, & d'après lui, toute la Nation crût imprénable, a été réduit en poudre; celui de Vauban, défense de ma chère Patrie, ne

tom-

une jambe emportée, & le blessé qui ne mourut que de la terrible commotion du cerveau, ne perdit presque pas une goutte de sang. M. le Duc de Grammont, dont la jambe & la cuisse ne tenoient ensemble que par un petit morceau de peau, perdit aussi très peu de sang, & mourut cependant presque sur le champ.

(b) LA plus étonnante est celle des deux Mers par le moïen du Canal du Languedoc.

tombera jamais. Si ce Marechal a fait plus qu'Apollon & Neptune qui bâtirent les murailles de Troye , n'en soyons point surpris ; un homme de Génie vaut lui seul tous les Dieux.

MON Fils, mon Père voulut bien m'envoyer à Leide pour entendre le Grand Boerhaave , allez-y pour prendre les Leçons d'un Medecin qui fait en cette ville d'excellens Cours publics de Fortifications. Il a negligé sa profession dans laquelle il n'eut peut-être pas trouvé de quoi vivre ; mais qu'importe par où l'argent vienne ? Il ne guérit point de Malades , mais il instruit des Officiers qui en ont besoin. Il devoit bien aussi inviter la , à les tenir dans une meilleure discipline ; par elle seule un Roi encore jeune s'est trouvé le plus habile homme de Guerre & le plus Grand des Rois. Les étrangers , comme vous voyez , ne sont pas si difficiles ni si ridicules que nous ; ils n'ont pas de honte de s'appliquer à des sciences étrangères. Et pourquoi faut-il que le malheur d'être Me-
de-

decin influe sur tous ceux de la vie?

VOILÀ, mon Fils, une revue légère de toutes les choses dont on a sans cesse occasion de parler à l'Armée. Saisissez-y donc toutes les conversations qui se présenteront, & ne paroissez jamais importuné de toutes les questions qu'on pourra vous faire. Pourquoi les manchots sentent-ils le bras qu'ils n'ont plus? Pourquoi le Canon cautérise-t-il les playes? Pourquoi fait-il un si grand fracas, jusqu'à se multiplier en apparence dans les païs Montagneux? Pourquoi le boulet est-il chaud, arrivé à sa portée, & cependant ne met point le feu, s'il n'est rougi? Pourquoi le boulet ne pourroit-il rentrer dans le calibre du Canon dont il est sorti, s'il étoit possible de l'y faire rentrer sur le champ? De combien le boulet est-il dilaté par la chaleur que produit le frottement de l'air? Ne pourroit-on le savoir par le moyen de la jolie petite machine de Muffchenbroeck, par laquelle ce Physicien mesure si exactement la dilatation des corps par le feu? Pourquoi

H 3 le

le boulet passant près des yeux, ôte-t-il la vuë ? près des oreilles l'ouïe ? Pourquoi produit-il des contusions énormes sans avoir effleuré la peau, contusions qui exigent une prompte & copieuse saignée, faite sur le champ de Bataille ? Enfin Genie, Physique, Medecine, Politique, Chirurgie, à la Guerre, il faut tout embrasser : au reste boire, jouer & tuer le tems, comme la plûpart de nos *Médicâstres*.



CHAP. IV.

Utilité de la Sculpture & la Peinture.

LES Arts ayant été anéantis depuis le saccagement de Rome par Alarie, on n'eut plus qu'une Sculpture Gothique. Le bon goût ressuscita sous François I. & se perfectionna sous Louïs XIV. Girardon fut son Lysippe ; Batiste Tubi son Belveder ; en suite

suite parurent les Marci, les Coise-voix, les Guerins, les Pujets, Meuniers, Théodons, Houreaux, les Hongres, les Gros, Coutous, Clairions &c. qui se sont immortalisés, sur-tout à Versailles, séjour enchanté, peut-être aussi fort au-dessus des Champs Elisées de la Fable, que le plaisir de la vue, l'emporte sur celui de l'imagination. Il faut, mon Fils, que vous connoissiez les principaux Ouvrages de ces Grands Hommes. Le laocoon de Trianon, est l'ouvrage de Tubi; la Statuë Equestre de la Place de Vendôme à Paris; à Versailles, Pallas & les Bains d'Apollon sont faits par Girardon. Le Jupiter est de Clairion; l'Encelade; Mars, & les Chevaux d'Apollon sont les travaux de Marci; Coise-voix a fait Galathée & autres Statues, parmi lesquelles brille sa Vénus aux belles fesses, si belles sans doute, qu'elles n'ont pas été à labri de la brutalité. Milon, Persée, Andromède, sont de Pujet; Flore est de Théodon, &c. Enfin sous le même illustre Règne, la Sculpture, rivale de la Peinture, a trouvé l'Art d'allier l'ombre

176 UTILITÉ DE LA
& la Lumière (c'est le clair ob-
scur).

IL ne suffit pas, mon Fils, de lire les réflexions de l'Abbé du Bos pour avoir une idée de toutes ces choses; il faut voyager, sur-tout en Italie, pour devenir grand Connoisseur. C'est à Rome que Louis XIV. fonda son Académie de Sculpture. Rome est à la Sculpture & à la Peinture, ce qu'est Paris aux Siences & aux Lettres; elle en est le Centre; & à cet égard l'Italie, comme dit Fontenelle, s'est toujours conservée une espèce de souveraineté. De là vient que Homberg y voyagea, y séjourna assez-long-tems, pour acquérir une profonde connoissance de la Sculpture, de la Peinture & de la Musique. Faute d'autre mérite, il eut pu s'en faire un, de ces ornemens. „ Ce n'est pas, dit no-
„ tre Elogiste, la Philosophie qui ex-
„ clut les choses de goût & d'agré-
„ ment; c'est l'injustice des Philoso-
„ phes, qui comme le reste des hom-
„ mes n'estiment que ce qui les dis-
„ tingue”. Je vous dis la même chose de la Medecine; partez de là:
vol-

voltigez d'objets en objets, n'approfondissez rien; vous seriez la dupe de vos propres limites; aimable, léger, brillant, embelissant tout, embrassez superficiellement l'univers.

NE croyez pas qu'il soit nécessaire de savoir une chose, pour en parler. N'exerce-t-on pas la Médecine, sans la savoir? Bacouill vous le dira. Vous bavarderez donc Peintre & Peinture, comme un autre. Vous opposerez aux Peintres de Rome & d'Athènes les Michel-Anges, les Titiens, les Raphaëls; ce seront vos Zeuxis, vos Protogènes; vous ferez un grand étalage des Païfagistes, des Portraïteurs, des Peintres de fleurs & de fruits; & par conséquent vous n'oublierez pas même les Peintres Hollandois. Vous trouverez le Sueur dans le Cloître des chartreux de Paris: Boulogne, Jouvenet, Coypel, Corneille, la Fauſſe, & autres ont fait le Dome des Invalides, morceau qui ne le cède point à la Galerie de Versailles de le Brun. Visitez l'Académie de Peintures qui est au Louvre; lisez quelques Ouvrages sur la Peinture, comme celui de Girar-

178 . . . UTILITÉ DE LA
don; & c'en sera assez pour vous faire briller dans les Cercles.



C H A P. V.

*Utilité de la Gravure & la
Perspective.*

Vous devez savoir la Gravure, & par conséquent le Dessin, afin de pouvoir graver vous-même les Planches de vos Ouvrages d'Anatomie, de Fortification, de Botanique, d'Architecture, de Chorégraphie, si vous êtes obligé pour vivre, de devenir Maître de Ballets; de Musique enfin, quand vous n'auriez à noter que celle du Poulx, qui avoit été oublié & que je vous restituë. Mais la Grayûre, cet Art, qui atteint si difficilement à la perfection, où la vive expression de la Peinture, suppose la connoissance d'un autre Art, je veux dire la Perspective que je vous ai définie
finie

GRAVURE ET LA PERSPECTIVE. 175*
finie plus loin. Tout ce qui me reste à faire, c'est de vous donner sur les figures Anatomiques quelques réflexions, qui ne seront pas sans utilité, en ce qu'elles contiennent des règles de Perspective absolument nécessaires à l'exac- titude des Planches, & auxquelles ce- pendant je puis prouver par des faits que personne n'a été assez attentif; mais c'est ce que je remets à une autre fois & peut-être à un autre Théâtre.



C H A P. V*.

*Réflexions sur les figures Ana-
tomiques.*

Q U I ignore ce que c'est que la Perspective, & la Nécessité d'un Art qui fait égarer la vuë dans un court espace, & qui sur une surface plate nous fait apercevoir des enfoncemens & des lointains, qui semblent fuir à perte de vuë, quoiqu'ils soient si proches, qu'il n'y a qu'un pas à faire pour les toucher? Je n'exige cependant pas qu'un Anatomiste soit un 's Grave- sande dans cette Partie de l'Optique; il

H 4* suf-

176* RÉFLEXIONS SUR LES

suffit qu'il soit pratiquement au fait de l'Art du Point de vuë, comme de celui des Proportions.

MAINTENANT en quoi consiste l'Art du point de vuë ? en deux choses, à savoir qu'il doit être seul, & à savoir le prendre.

LE Point de vuë, seul & unique, & jamais double, est véritablement si essentiel aux Figures Anatomiques, que sans cette unité l'objet principal paroît tomber aux yeux, & se dérober en quelque sorte à l'attention du Spectateur, toujours distraite, & nécessairement partagée par le second Point de vuë, que formeroit, par exemple, l'horison des Païssages, des Edifices, &c.

POUR bien prendre son point de vuë, il ne faut voir qu'avec un oeil les choses qu'on veut représenter, & il faut les voir, suivant le même plan, ou la même direction du point qu'on veut observer; ce qui ne peut se faire sans le secours de machines dioptriques faites exprès (en Latin *Dioptra*). Si l'on se sert des deux yeux pour voir la partie qu'on veut dessiner, les images se confondent avec les raïons qui
par-

FIGURES ANATOMIQUES. 177^o

partent de plusieurs points de l'objet.

IL n'est pas moins important de ne pas prendre le point de distance trop court, & principalement plus court que la hauteur de l'Horizon; car l'objet qui résulte de ce défaut, n'est plus celui qu'on vouloit représenter. Il en est différent, nécessairement déformé par un excès de longueur, qui n'est point dans ce qu'on vouloit peindre, ou graver. C'est ainsi que le Cercle, par exemple, se change en ovale, & n'est plus cercle. L'illustre M^r. s'Gravande nous a donné des figures d'Instrumens de Physique, sur lesquelles un Connoisseur ne peut jeter les yeux, sans être frappé de ce défaut.

M^r. Albinus a aussi échoué au point de vuë dans ses figures Anatomiques. Elles semblent se retirer, pour faire place à l'accessoire, à la verdure, aux ombres, qu'il appelle *Parerga* d'après Plinè, le seul chez qui se trouve ce mot Latin. On diroit que certaines vont donner du nez en terre, tant elles semblent prêtes à tomber. J'ose encore lui reprocher de n'avoir pas toujours bien observé les proportions.

178* RÉFLEXIONS SUR LES
Voïez la figure à laquelle il s'est avisé
de joindre un Rhinoceros ; on ne la
voit presque pas, on ne voit que l'a-
nimal monstrueux, qui captive toute
l'attention, & absorbe & engloutit pres-
que toute la Figure. Enfin j'approuve
peu tous ces ornemens étrangers par
lesquels l'Auteur a voulu décorer ses
figures, parce que plus il y a d'ob-
jets dans une Planche Anatomique, &
plus il y a de confusion dans l'oeil. Ce-
la s'ensuit de ce que j'ai dit sur la né-
cessité de ne se servir que d'un oeil,
pour bien prendre son point de vuë,
sans avoir entrepris de la démontrer
optiquement, parce que cette démon-
stration n'eût point été nouvelle. Plu-
sieurs, & en particulier M^r. Camper (1)
Docteur en Medecine l'ont donnée. Et
par conséquent les Anatomistes ne de-
vroient donner que des Figures sépa-
rées. Vesale & Bourdon ont échoué à
cet Ecueil. Cowper, le seul Chirur-
gien Anatomiste qui passera à la Posté-
rité, a commencé à peine à suivre ce
plan. Eustachi a surpassé tous ceux-
là, & l'a été enfin lui-même infini-
ment par M^r. Albinus, le seul Anato-
miste,

(1) *De Vista*

miste, qui nous ait donné un Système complet, suivant cette idée (de séparer les figures) dont il a encore mieux senti la nécessité, qu'il n'en a rempli l'exécution, quoique la sienne mérite de très grands Eloges. Ce n'est pas qu'il n'ait connu toutes les règles qu'il falloit suivre, lorsqu'il a entrepris cet ouvrage précieux & immortel qui lui fait tant d'honneur; mais semblable à s'Gravefande, qui a écrit en Maître sur la Perspective, sa pratique n'a pas toujours répondu à sa théorie. Tant l'oeuvre est difficile, le génie supérieur aux Règles, & l'exemple au-dessus du précepte!



CHAP. VI.

Utilité de la Navigation.

Vous parlerez des nouveaux établissemens s'agit-il de Navigation, & des nouvelles découvertes qui la favorisent? Bien des choses viennent ici se placer; l'Ecole des Gardes Marines, établie par Louis XIV.; la double Rosette, Machine inventée sous

le Regne de ce Grand Roi pour rectifier les variations de la Bouffole ; les Satellites de Saturne découverts par le fameux Cassini, qui par flatterie leur a donné le nom d'Etoiles de Louis le Grand. De là, quelle heureuse occasion de tomber sur les Anciens qui sachant que l'Aiman attiroit le Fer, n'ont pas eu l'esprit d'imaginer la Bouffole ; de faire voir l'influence de l'Astronomie sur la Navigation ; l'utilité des grands voyages que Louis XIV. & son digne Successeur ont fait faire aux plus Savans de leur Royaume, pour la plus grande sûreté des Navigateurs, qui auroient toujours de mauvais Pilotes, si les véritables ne les éclairoient du fond de leur Cabinet : enfin de vanter les Grands Hommes de Terre & de Mer, aussi fameux, que la ville même qui les a produit ; les du Guai Trouïns & les Maupertuis, la terreur des Anglois & des Cassini. Les *Marins* qui n'ont aucune Théorie, vous les convertirez avec la préface que Fontenelle a mise à la tête des Mémoires de son Académie : à ceux qui sembleront de l'utilité même de cette savan-

te

te Société, vous leur demanderez, si les Tables du Soleil de l'Ancien Cassini, ne sont pas utiles; si on n'a pas fait une Réformation aux Cartes Géographiques, sur les nouvelles Tables des Satellites de Jupiter, de ce Père dont on ne peut pas dire; tel Fils. Enfin à qui niera l'utilité de l'observation du Cours de la Lune, vous direz qu'on connoit par là le tems précis des Marées, dont la Cause, selon Newton, dépend de la pression de cette Planète. Ainsi vous paroîtrez peut-être à aussi peu de fraix Navigateur & Astronome, qu'Astruc Géomètre.



C H A P. VII.

Utilité de l'Architecture.

A VANÇONS & traitons les Sciences, comme Fontenelle traite les plaisirs. Il les compare à ces terres marécageuses sur lesquelles on est

H 7 ob-

obligé de courir légèrement, sans y arrêter jamais le pié.

L'ARCHITECTURE en général n'est pas moins utile au Medecin, s'il veut avoir cette juste idée de la *Chorographie* & de l'*Ichnographie*, sans laquelle on ne peut entendre les figures des Auteurs. Plus on est habile Architecte, plus on convient qu'ils ont presque tous négligé la première des deux parties de cet Art. Je ne sache que le Cat, qui dans un ouvrage méprisé des Connoisseurs, ait donné une bonne figure de la base du Crâne, en ce qu'elle est conforme à toutes les Loix de l'I. Ainsi nous ne lui dirons pas;

„ Vous êtes, il est vrai, fort mau-
 „ vais Medecin,
 „ Mais non pas habile Ar-
 „ chitecte.

LE Diogène de l'Académie des Sciences de Paris, Poupert, dont on connoit le ligamment qui porte son nom, fut un autre Perrault pour l'Architecture. Il étoit fort assidu aux Leçons de M. de la Hire, qui ne le
 con-

connoissant pas, le prit pour un homme qui cherchoit quelque place dans les bâtimens; & il eut mieux fait d'y travailler, que sur les moules, le *formica leo*, le *formica pulex* &c. car au moins ce travail lui eut-il donné du pain que l'Anatomie & l'Histoire Naturelle donnent rarement, à moins que, suivant la chimère de bien des gens, on n'aimé mieux mourir de besoin pendant la vie, pour vivre dans la mémoire des autres après la mort.

Ce n'est pas là le seul avantage de l'Architecture: comment sans elle bien connoître l'Ostéologie & toutes ses charnières. Il faut du moins savoir son Félibien, *des Principes de l'Architecture, de la Peinture, &c.* C'est un Auteur excellent & profond en définitions.





CHAP. VIII.

Utilité de l'Astrologie.

QUELQUES faits nous suffiront également sur l'Astrologie (a). Un certain Morin dont parle Bayle, se dégouta de la Médecine qu'il trouva trop incertaine, pour s'appliquer à l'Astrologie dont la certitude l'éblouit. Malheureusement, d'autres, tels que Davisson, ont planté là l'Astrologie pour la Médecine, & par la même raison. L'une & l'autre servent merveilleusement à abuser de la crédulité du Peuple, mais sur-tout l'Astrologie. Morin manioit cet avantage avec une adresse admirable. Lorsque son avarice n'étoit pas satisfaite par le payement des Malades, il avoit

(a) CE que rapporte Bayle sur l'Ane de Louis XI. il étoit meilleur Astrologue que son Médecin.

voit toujours vû dans les Astres quelque bonne Maladie en *ie*, comme l'Apoticaire, dont on ne veut pas prendre le lavement, dans une Comédie de Molière; & par là il effrayoit le Malade qui en finançoit mieux. Ce Morin étoit le Caron de son tems, je ne trouve entr'eux deux qu'une consonne de différence. Il n'y a pas jusqu'aux petites façons des Sganarelles de la Faculté qui ne déplaisent à ces esprits décidés, qui vous disent en face: „ toute peine requiert salai-
 „ re, il faut que le Prêtre vive de l'au-
 „ tel ”; & autres maximes qui autorisent toutes les bassesses de nos Auteurs dans la République des Lettres. Vendre ses pensées à un manœuvre qui les publie, quel plus indigne trafic! un bon livre se peut-il payer? il porte la joye, la lumière & la vertu dans tout un monde; si la beauté merite des Autels, que méritera le Génie?

NE croyez pas que dans ce siècle éclairé, l'Astrologie ait perdu tout son crédit. Pitcairne, Mead, & plusieurs autres Medecins sont gens à la ressus-
 citer, comme vous en pouvez juger
 par

par ce que j'en ai rapporté ailleurs. N'y a-t-il pas encore des Malades assez simples, pour ne vouloir être ni saignés, ni purgés dans la pleine Lune, dans la Canicule, quand la Mer monte, ou retire? Ne vous opposez point à leurs préjugés, mon Fils, ou s'il leur survient quelque accident, ils vous jetteront la pierre.



C H A P. IX.

Utilité du Tour.

J'AI oublié le *Tour*, qui eut été mieux joint à l'Architecture. Jugez de sa nécessité. Si l'Art de tourner vous manque, il vous faudra acheter mille choses que vous feriez vous-même à peu de fraix, comme des Cupelles, afin d'avoir vos Vases & vos Instrumens chymiques aussi polis que Cramer: des Seringues de diverses formes pour injecter les diverses parties du Corps Humain mort,
ou

ou vivant, car l'honneur de rafraîchir les entrailles de Monsieur, appartient à l'Apoticaire; vous l'étiez jadis mon Fils, vous ne l'êtes plus. De toutes les Métamorphoses de Pytagore, il n'y a que celle-là de vraie. Enfin vous ferez vous-même vos Microscopes, & des Découvertes avec eux.

C'EST une jolie chose que l'Art d'observer par le Microscope! L'un vous donne la figure d'une araignée, convertie en un joli petit vieillard; l'autre, celle de la Neige vuë vingt fois, & toujours différemment; un troisième voit par-tout des animalcules, il distingue les Sèxes, & prétend que le Fils est le Père de son Père, & la Fille, la Mère de sa Mère. L'Observateur de Neige est Stocke Zélandois, que M * * croiant l'illustrer, a cité en vain dans son Chap. des *Météores*. L'autre est Barenhagen, dont j'exposerai la Thèse, à l'Article des *Systèmes*. L'Espérance de fortune de ce pauvre Stocke s'en est allée en Neige; il a quitté son païs pour Utrecht, où il n'est pas mieux. Que vous di-

rai-

rai-je enfin ? Lisez la Micrographie de Robert Stocke, qui a fort bien écrit sur les Microscopes ; lisez la description claire & précise que nous a donné M. Liberkün & d'après lui M. Pluche, de son excellent Microscope, qui consiste en ce que l'objet qu'on veut observer est non seulement agrandi, mais éclairé par le Miroir. Enfin lisez Needham, de la Traduction d'Allaman, vous trouverez dans la Préface, que Muschenbroek le Machiniste vend un nouveau Microscope inventé par un Anglois, fort chér & fort vanté. Voyez, admirez tous ces Ouvrages de l'Art, & tachez de les surpasser vous-même, si vous pouvez. Vous savez que les plus grands Hommes se sont distingués dans l'Art de faire des Baromètres, les Desaguliers, les Muschenbroeck, les s'Gravesande, les Hooches ; & il n'y a pas jusqu'aux Réaumurs, aux Fahrenheit, aux Prins qui n'ayent fort bien réussi dans ce travail. Boerhaave semble avoir préféré le Thermomètre de Fahrenheit à tous les autres. Ne pourriez vous faire un Instrument si com-
mo-

mode & si nécessaire dans la Medecine? S'il est vrai que rien ne fait si bien connoître le danger des Fièvres aiguës, comme le dit mon Illustre Maître dans le II. T. de sa Chymie, tout ce que j'ai dit du pouls, n'est que fadaise; c'est sottise aux Medecins de le tâter, & j'en aurois même en vain fait graver la Musique. Un jour consultant l'Oracle Léidien, pour une Fièvre tierce de Printems, qu'il me conservoit depuis trois mois, faute de saignée, au lieu de s'amuser à me tâter le pouls, comme un Medecin Vulgaire, il se mit à me lorgner le blanc de l'œil & le creux de l'estomac avec sa loupe; ensuite il me mit dans la main son autre Instrument favori. Je n'avois point le Causus, je ne courrois point risque d'être saigné, jusqu'à ce que le Mercure descendît au degré requis par sa doctrine, c'est-à-dire, jusqu'à extinction; c'est pourquoi j'avouë que je ne pus m'empêcher de rire au néés de ce grand Homme, car n'en déplaise au Mysantrope van Effen, il faut que le François rie, quand les choses lui paroissent plaisantes; &
à

190 U T I L I T É
à mon retour à Paris, j'en fis rire
bien d'autres.



C H A P. X.

Utilité des Moules.

IL faut que vous sachiez faire des
Moules ; l'incomparable Felibien
vous l'apprendra. On prend du plâ-
tre & de l'eau, on détrempe le plâ-
tre jusqu'à molle consistance, on ap-
plique la matière à la partie dont on
veut avoir l'empreinte ou le moule.
C'est jeter la Cire sur le cachet, au
lieu de faire le contraire qui se prati-
que en cachettant une Lettre. Ruysch
prenoit le Moule des pattes de verres,
il s'en servoit pour embellir son tré-
sor Anatomique. On ne peut faire
sans Moule toutes ces Statuës de Plâ-
tre, de Cire, de Bronze, conformes
à la Nature. Cette belle Anatomie en
Cire que tout Paris a vuë si long-
tems,

tems, doit son origine à cette découverte, tant il est vrai que les choses les plus viles, & les plus inutiles en apparence, peuvent conduire à ce qu'il y a de plus important, & beaucoup plus loin qu'on ne l'eut pu imaginer *à Priori*. Ne peut-on pas dire après cela qu'il ne faut pas plus mépriser les petites choses en Physique, qu'en Morale. L'Examen de l'Aiman, auquel on doit la Bouffole, est une preuve bien distinguée de ce que j'avance. Que notre Amphigouri-Théologico-Medecin San Grado n'eut pas manqué d'appliquer ici ce passage de l'Écriture : *qui spernit modica factus est omnium reus!*



CHAP. XI.

Utilité de la Maçonnerie.

LA Maçonnerie sert à bien luter & boucher exactement les fentes & les trous par où l'air pourroit passer dans

dans vos instrumens, & gater vos Opérations Chymique. Laissez le frey Maçon Esope haranguer ses Camarades, sa truelle à la main, & prénez-moi celle d'un Maçon, ou de Cramer.



C H A P. XII.

Utilité de la Danse.

UN peu de Danse ne peut nuire ; c'est un Art qui donne des graces, & par elles on fait plutôt fortune, que par le savoir. Sauveur quitta la Medecine, parce qu'il en manquoit. C'est un exercice & une promenade à ressort, qui guérit, comme on l'a dit, les Tarantulés.

LES Filles de l'Opera n'en accouchent que plus heureusement, pour

a-

avoir dansé jusqu'à sept mois. Ce qui paroît frivole à un Docteur farouche, peut être utile aux yeux d'un Medecin de plaisir; il n'a pas besoin de péfer l'efficace des pas & des danses, de compter les sauts, & de calculer Géométriquement leurs effets, comme a fait Borelli; il lui suffit de s'en rapporter à ce que l'expérience lui en a appris avec Hippocrate.



CHAP. XIII.

Utilité de la Cuisine.

N'OUBLIONS pas la Cuisine, sur laquelle non seulement M. le Comte de C. nous a donné un Recueil excellent à manger, avec un discours charmant, mais dont Boerhaave même a traité fort au long &

Tom. III.

I

2-

avec cette éloquence qu'il a déployée, en traitant de l'Air & du Feu. Demandez-le à Santeul, il vous dira qu'on ne peut être Medecin, sans savoir la Cuisine; que son empire s'étend à tout, & qu'elle a des propriétés universelles dans la vie Civile. Mais cependant, voyez-moi, Cuisiniers, laissez aux Chymistes & aux Medecins le fin de votre Art, pour la spéculation; le fin de votre Pratique me suffit; soyez ignorans, & faites-moi de bons ragoûts; alors je vous trouverai aussi habiles qu'un Praticien Empyrique qui guérit sans Théorie, je vous embrasserai même d'aussi bon cœur que San Grado. A quoi sert la Théorie d'un Medecin, qui laisse doctement ses Malades aller dans l'autre monde? Le Cuisinier François, voilà le Maître que je vous offre à surpasser, si vous pouvez; car il faut convenir qu'au moins notre Nation l'emporte sur les autres en Cuisine. Toutes les Nations, je le sai, ne forment entr'elles que des composés monstrueux, dont le fond est par-tout le même; & la forme seule varie :

mais

mais certaine forme ne méritoit-elle aucune préférence sur une autre forme, comme un bon ragoût sur un mauvais. Or la Cuisine, j'en appelle aux gourmands & aux friands, n'est-elle pas une de ces formes qu'on doit ce me semble préférer ? L'impertinent Sorani a bien disputé à Chirac ses brins de poil, ses *petits cheveux* ; mais personne que je sache, si ce n'est Bacouill, ne lui a contesté la découverte de ses œufs ; c'est la seule qui nous reste de ce grand Homme, & c'est à la Cuisine, comme on voit, qu'elle se trouve. Par la Cuisine elle passera à la Postérité ; par elle Bacouill pourroit s'immortaliser, & l'on fait que son Apicianisme est fort célèbre parmi les Cuistres de Versailles. Les Gots & les Vandales peuvent bien fondre de nouveau quelque jour sur nos Bibliothèques, & au grand plaisir des Medecins faire feu sur le tout, comme ceux-ci ont fait sur sa partie : mais en les supposant seulement Amis de la bonne chère, autant qu'ennemis des Belles Lettres, on a

lieu de se flatter qu'ils respecteront notre Cuisinier François, & que la célèbre & ragoutante Sauce *Chiracienne* ou *Bacouillienne* se conservera dans les Siècles des Siècles *amer*. Mettre sa renommée à une bonne Sauce, c'est le moyen de la conserver.

QUE si quelque sérieux mortel peu instruit par santeul de la vaste étendue des Droits de la Medecine, de l'influence de cette profession sur la Cuisine, (car sans être Medecin on ne peut être bon Cuisinier) m'accuse de faire le mauvais plaisant, & croyant que je dégrade l'Art, prétend qu'il n'a aucun rapport avec celui de nos Cuistres, je vais prouver que si la Cuisine est inutile à la Medecine, du moins elle est fort utile aux Medecins. La première fois que San Grado (j'ai fait ci-dessus allusion à cette Histoire) alloit dans une grande maison, il avoit la singulière manie de s'informer du lieu où étoit la Cuisine. On y conduisoit le bon homme, croyant qu'il pourroit avoir besoin d'un bouillon. Point du tout; rien de

de tout ce qu'on pouvoit imaginer. Il ne vouloit qu'embrasser les chefs de Cuisine & d'office, & les exhorter de bien continuer à faire leur Metier. Mon Ami, disoit-il à l'un d'entr'eux, je vous dois de la reconnaissance pour tous les bons services que vous nous rendez à nous autres Medecins; sans vous, sans votre Art empoisonneur, la Faculté iroit bientôt à l'Hôpital. Plus de Malades, plus de Medecins, l'un ne se soutient que par l'autre. Embrassez-moi, mon chère Enfant, disoit-il, & tout en le disant, le faisoit, comme une Dame de St. Malo me l'a raconté, quoique ce fut souvent un vilain merle, puant la graisse à faire vomir. M. le Sage n'a pas sù ce trait, il l'eut plus ingénieusement employé. On me pardonnera, si je repete quelque-fois, quoique rarement, dans cet Ouvrage, quelques Historiettes qui peuvent se trouver dans mes Comédies, c'est que j'ai toujours peur que les Medecins ne se plaignent que je les oublie; & d'ailleurs une Comédie est une pièce frivole, que ne lisent point les

Gens graves , pour qui est faite ma
sérieuse Pénélope.



C H A P. XIV.

Utilité de la Critique.

„ **L**A République des Lettres est
 „ un État extrêmement libre.
 „ On n’y reconnoit que l’Empire de
 „ la Vérité & de la Raison. C’est
 „ sous leurs Auspices que tous les
 „ Auteurs peuvent se faire la Guer-
 „ re entr’eux ; les Amis s’y doivent
 „ tenir en garde contre leurs Amis ;
 „ les Pères contre leurs Enfans ; les
 „ beaux Pères contre leurs Gendres ;
 „ c’est comme au Siècle de Fer : *non*
 „ *hospes ab hospite tutus , non socer à*
 „ *genero.*
 „ CHACUN y est tout ensemble
 „ Sou-

„ Souverain & Justiciable de cha-
 „ cun. Les Loix de la Société n'ont
 „ pas fait de préjudice à l'indépen-
 „ dance de l'Etat de Nature, par
 „ rapport à l'erreur & à l'ignorance;
 „ tous les particuliers ont à cet
 „ égard le droit du Glaive, & le
 „ peuvent exercer sans en demander
 „ la permission à ceux qui gouver-
 „ nent. Il est bien aisé de connoître
 „ pourquoi la Puissance Souveraine a
 „ dû laisser à chacun le Droit d'é-
 „ crire contre les Auteurs qui se
 „ trompent La Critique
 „ d'un Livre ne tend qu'à montrer
 „ qu'un Auteur n'a pas tel & tel dé-
 „ gré de Lumière. Or comme il
 „ peut avec ce défaut de science, jouir
 „ de tous les Droits & de tous les
 „ Privilèges de la Société, on n'usur-
 „ pe rien de ce qui dépend de la
 „ Majesté de l'Etat, en faisant con-
 „ noître au Public les fautes qui sont
 „ dans son livre. Il est vrai que
 „ par là on diminuë la réputation
 „ d'habile homme qu'un Auteur s'é-
 „ toit acquise, & le profit pécuniaire
 „ qu'il en tiroit. Mais si on le

„ fait , en soutenant le parti de la
 „ raison , & par le seul Interêt de la
 „ Vérité , personne n'y doit trouver
 „ à redire. On se porte pour témoin
 „ & pour accusateur , on est exposé
 „ à la peine du Talion , on court le
 „ même risque qu'on fait courir. Il
 „ est donc de la Justice naturelle que
 „ chaque Membre de la République
 „ conserve son indépendance par rap-
 „ port à la réfutation des Auteurs ,
 „ sans que la relation de Père , de
 „ Beau-Père , de Mari , ou de Frère
 „ y puisse apporter du préjudice. Jo-
 „ seph Scaliger & Isaac Vossius n'ont
 „ pas trop épargné les sentimens de
 „ leurs Pères ; & nous voïons que
 „ M. Bernoulli , Professeur à Bâle &
 „ M. Bernoulli , Professeur à Groni-
 „ gue ne s'épargnent pas l'un l'au-
 „ tre , nonobstant leur fraternité ”.
 M. Bayle eut ajouté (s'il l'eut con-
 nu) l'exemple de Lemery le dernier
 mort , qui relevoit vivement en pu-
 blic les bévuës & les erreurs de son
 Père. Concluons avec cet Illustre Au-
 teur que „ le Droit de la Critique
 „ est universel & sans bornes ” : que
 tous

tous les Ecrivains peuvent impunément s'armer les uns contre les autres : & que c'est une Guerre Civile , où il y a bien du bruit & du vacarme , (souvent pour une douzaine de Charlatans) & où il n'y a que de l'encre , au lieu de sang répandu.

S'IL est permis de critiquer les Auteurs , parce que leurs fautes , ou leurs erreurs préjudicieroient à l'avancement des Lettres , qui seules polissent & illustrent les Etats , la Critique doit avoir les mêmes droits sur la réputation mal fondée (ou qu'on croit telle) de tels & tels Medecins ; car si je reprends un Auteur , parce que je crois qu'il se trompe , ne puis-je dire que je crois que *Barnaba* , *Philantrope* , *Chryfologue* &c. ne méritent pas leur Rénommée , & que Chirac a une célébrité aussi injuste , que dangereuse ? Et pourquoi ne releverois-je pas ce qui tend visiblement à la destruction des sujets , comme ce qui tend à celle des Arts ? L'une n'est-elle pas encore infiniment plus à craindre , que l'autre ? Voilà donc la Faculté légitime-

ment en butte à la Critique, non seulement dès quelle se montre au grand jour dans ses Ouvrages, mais toutes les fois qu'elle s'exercera au lit d'un Patient, en présence de quelques Connoisseurs, ou que ses formules & sa Méthode seront soumis à la Censure des bons Juges de toutes les Nations, Docteurs, ou non Docteurs, le premier est un vain Titre qui ne donne pas la Science. N'est-ce pas ainsi en effet qu'un Médecin en condamne un autre hardiment sur le simple exposé qu'on lui envoie de sa conduite & de son traitement? Ainsi non seulement, je le répète, tout Auteur de livres, tout Faiseur de formules, tout Fâteur de pouls, tout Guérisseur en un mot, ou tout Donneur de conseils en Médecine, voit qu'il n'est point à l'abri de la Censure, & qu'il n'est pas même de l'intérêt public, que cela soit ainsi, n'étant déjà que trop impunément hardi & ignorant à l'ombre de la crédulité du Peuple, & sous les ailes d'Hypocrate.

LA Censure des Médecins à bon droit établie entr'eux, quoique par là
ils

ils se nuisent réciproquement, il s'en suit qu'il me seroit fort permis, comme Medecin, si je ne revendiquois d'abord la qualité de Citoyen, d'attaquer tous ces Docteurs sans Doctrines & sans Génie, dont la Pratique & la Théorie répondent à leurs mauvaises Etudes, à leur négligence, à leur peu de Zèle & d'Esprit, à leur goût dominant pour des Sciences étrangères, à leur dissipation, & enfin à leur mépris pour la vie des Hommes. Ce qui prouve que je n'ai fait que ce que j'ai dû faire, d'autant plus généreux que j'ai servi en brave Soldat la Patrie à mes dépens.

ON dira peut-être que les Auteurs font comme les Amans, auxquels il est dangereux d'accorder certaines libertés, celles même qui semblent le moins devoir tirer à conséquence; & que c'est ce que ces pauvres Medecins ont éprouvé dans tous les tems, mais plus cruellement par ma plume, que par toute autre. Je conviens que je ne les ai pas ménagés dans les deux Volumes qui ont paru; mais enfin comment m'ont ils traité moi-même.

Ils m'ont poursuivi, le masque de la Religion à la main : singulière & plaisante vengeance dans des Medecins ! & pourquoi ? tout le monde le fait, pour une foible esquisse de mon Ouvrage ; pour quelques Portraits, où leurs défauts & leurs vices sont si légèrement effleurés. Pouvoient-ils ne pas réussir à venger leur Amour propre irrité, en intéressant dans la dispute un Dieu de Paix, qu'ils connoissent moins que je ne l'ai dit pour leur faire honneur ? Mais en me contraignant de m'expatrier, ils devoient pressentir qu'ils me forçoient en même tems à ajouter de nouveaux traits plus forts ; à les peindre, après les avoir barbouillés, comme ils se barbouillent entr'eux ; de remplir une tâche, qui cessoit d'être périlleuse, & de compléter enfin un grand Ouvrage que j'eusse peut-être laissé imparfait, s'ils m'eussent laissé tranquille. Leur intérêt étoit de faire la Paix ; la Guerre est dangereuse avec un Esprit facile & enjoué si je l'ose dire. Mais que dis-je ! chaque Membre de la Faculté est un terrible adversaire ;

ON

on pouvoit lever dans Paris une Armée de Medecins contre moi. Quoi, ils ne trouveroient pas un Vengeur, & Astruc est las d'être leur Don Quichotte ! Quoi, point de Réponse ; plus de pesante Erudition ; plus de pensées à la glace ; plus de traits maussades, plus d'expressions lourdes, de pointes insipides, d'écrits sans sel, sans esprit & sans feu ? Tout s'est épuisé dans les disputes de S. Come ? *Medici*, une Femme vous provoque, ma chère Pénélope vous défie, & vous n'acceptez aucun Cartel ? Est-ce que l'exemple d'Astruc vous fait peur, & me faites vous l'honneur de me prendre pour un aussi formidable Ennemi que *Qualis-Nasus* ? Non, je ne suis point un second David ; mais votre Goliath est mort tout en vie, & vous pleurez sa perte.

MAIS pourquoi écorcher sans cesse ces pauvres lapins de la Garenne d'Esculape ? Quel acharnement de rouvrir des plaies qui saignent encore ? Il est vrai, le mieux est de leur donner le tems de se cicatrifer. Ah ! Deme-

I 7 trius,

trius, ah! mon Ami, vous vous faites trop d'ennemis! Avant vous il y a eu bien des Demetrius, mais je n'ai point lû dans l'Histoire, qu'il y eut un si grand écorcheur. Savez-vous bien que le Sobriquet pourroit vous en rester pour vanger *Bacouill*? Hélas! vous persiflez, & vous tombez seul dans le panneau: vous avez été obligé de vous cacher, & les Medecins, quoique *tête baissée*, ont toujours été leur train de vie & de mort. Du moins eussiez-vous dû, ce me semble, ne berner que ceux qui vous ont forcé de déguerpir, ou quelques autres qui, *nomine, si non re*, méritent l'honneur que vous leur avez fait. Mais n'est-ce pas se moquer du Public & de la Postérité, que de lui produire des noms inconnus & qu'elle entendra pour la première fois? Il n'y a pas jusqu'à de vils Gazetteurs, qui, s'ils osoient, ne se moquassent de vous, comme font certains Journalistes Allemands, qu'heureusement on ne lit point. Aussi peu content des Originaux, deviez-vous rimprimer leurs Portraits, sur-tout des
 Por-

Portraits si mal faits , où les ridicules sont si gauchement saisis , & où on ne louë que la parfaite ressemblance ? Quelque-fois assez bon plaisant , vous êtes plus souvent meilleur Bouffon , & rien n'est à l'abri de vos gorges chaudes. Pour garantir vos Tableaux de la méprisante injure des tems , il falloit broyer de plus belles couleurs , les appliquer avec plus de grace & de discernement , & prendre enfin le Pinceau de Rigaud , aiguisé par Rabelais & Guy Patin. Des Medailles faites pour immortaliser un Auteur avec ses Héros , doivent être mieux frappées ; & quand on a la Vanité de vouloir passer aux races futures , il faut , ou des Monumens dignes d'elles , ou être couvert de ridicules.

Vous avez raison ; mes Portraits eussent été trouver les Archives de la Faculté , si je ne les eusse retouchés. Mais c'est ce que j'ai fait ; *Dom Marcos* , *Chirac* & *Sylva* sont mieux remplis , vous en jugerez dans un moment. *Orcotome* , que j'avois supprimé , comme un vilain *souffleur de*
Bi-

Bijoux , faisoit le Diable de se voir ainsi méprisé ; non-seulement je l'ai remis sur la Scène , mais encore en deux Habits différens. Je l'ai regardé comme un Malade qui avoit besoin d'une double dose de mon remède *anti-vaniteux*. Plusieurs autres sont moins mal peignés qu'ils n'étoient , tels qu'*Erosiatre* &c. *Bacouill* l'est certainement beaucoup mieux. Il est frisé à l'Épigramme , c'est son *Oiseau Royal* : bien d'autres Docteurs se plaindront encore , tant ceux que j'ai mis en vente , que ceux , pour qui je n'aurois pas crû trouver marchands. Qu'y faire ? On ne se reprend point , quand on fait ce qu'on peut , & principalement l'acquit de sa Conscience. Les Medecins & les Auteurs ressemblent aux Coquettes ; ils aiment mieux qu'on dise du mal d'eux , que de n'en point parler ; & être traduits , quoique mal , que d'être laissés & comme dédaignés Originiaux. *Calafius* est le seul peut-être , qui soit ravi de m'avoir échapé. Les autres , à ce qu'on me marque , voudroient être dans mon Livre , & je n'en suis point
sur-

surpris : il est naturel aux Gens obscurs de chercher à se faire connoître.

C'EST trop railler, parlons sérieusement ; j'ai plus ménagé les Medecins, qu'ils ne méritent. Dans ce Volume, comme dans les deux autres, je ne les ai ni nommés, ni trop distinctement indiqués, quand j'ai attaqué leurs Mœurs ; au contraire on a vû que je me suis donné la torture pour les déguiser. J'ai même dissimulé plus de choses, que je n'en ai dites. Rassurez-vous donc, mes chers Confrères, je n'ai point pénétré au plus profond de votre Sanctuaire. Si vos vices sont un peu plus démasqués qu'ils ne l'ont été avant moi, vos crimes, pour la plupart, n'en seront pas moins couverts, & je souhaite pour votre bien, plus que pour celui de l'Etat, qu'ils continuent toujours de rester impunis sous l'Égide des Loix, & vous félicite de tout mon cœur de leur Protection.

SI les Libelles diffamatoires étoient permis, comme ils l'ont été autrefois, selon Bayle, durant un certain
tems,

tems, chacun craindroit d'être difamé; les avortemens, les poisons seroient plus rares en Medecine, & les Grands n'auroient pas si souvent, qu'ils ont toujours eu, les Medecins pour Complices & Executeurs de leurs forfaits. On ne verroit point des meurtres de maris pour épouser les femmes, & de femmes pour avoir leur bien; ni en tant d'occasions & de choses ce *jus impunè tuandi & vastandi per totam terram*, qui est plus vrai & plus terrible, que Molière n'a été à portée de le favoir. Les Medecins forment entr'eux un corps qui peut être, ou si salulaire, ou si dangereux, qu'on devoit donner aux Satyres la même liberté qu'aux éloges, & exposer aux traits des Ecrivains, leurs mœurs, comme leurs Ouvrages. Attendre que les *Bacouills* de la Faculté soient morts, pour leur rendre Justice, c'est attendre pour dire du mal des gens, qu'ils soient hors d'état d'en faire. *Morta la bestia, morto il veneno*. Jamais ce Proverbe ne fut plus vrai que de nos Docteurs. Si donc j'ai mérité en France d'être pris au filet des

des Loix, pour avoir, comme l'heureux Despreaux, passé les bornes de la Critique, c'est parce que je ne les ai pas assez respectées. Mais lequel est le meilleur Citoyen, ou d'un Auteur qui sert sa patrie, en l'éclairant sur la malversation des Medecins, ou de celui qui la sacrifie, je ne dis pas en vantant leur Habileté, mais en n'osant attaquer leur ignorance meurtrière, leurs vices, & leurs crimes. Le Privilège d'impunité qui a été donné à la Medecine, comme le méchant de traiter la vie des Hommes, devrait être partagé à ceux d'entre les Medecins, qui ont assez de conscience, de probité, & de grandeur d'ame, pour découvrir contre ses propres intérêts les fraudes de ses propres Confrères.

VOILA un Article qui au besoin eut pû faire une nouvelle Préface. Vaille que vaille, il restera, où le Hazard l'a placé. Je passe aux autres petits supplémens dont mes deux premiers Volumes ont besoin. J'ai assez, & même trop battu la Campagne des Siences étrangères. Excusez si j'ai dit

212 UTILITÉ DE LA CRITIQUE.

dit & ce que je fai & ce que je ne
fai pas. Je ne suis pas le seul. Voyez
Rollini.



SUP.

C H A P. X V.

Spermatologie.

L'HOMME & la femme, ayant l'un & l'autre la faculté de répandre précisément ensemble la liqueur du Congrès, le mélange des deux semences a dû naturellement se présenter à l'esprit, pour expliquer l'origine de l'homme. C'est pourquoi tel fut le premier Système sur la Génération ; & Lucrèce, que je regarde comme le plus grand des Poètes, l'a décrit aussi clairement, qu'aucun Medecin de l'Antiquité, comme on en peut juger par les Vers que je mets à la Note, pour ne point couper le raisonnement par l'Érudition (1).

DANS

- (1) *Et commiscendo cum semen forte virile.
 Fœmina commulsi subito vi, corripuitque ;
 Tum similes matrum materno semine fiunt ;
 Ut Patribus patrio ; sed quos utriusque figura
 Esse vides, juxtim miscentes volta Parentum ;
 Corpore de patrio, & materno sanguine crescunt,
 Semina cum Veneris stimulis excita per Artus
 Obvia conflixit conspirans mutuus ardor :
 Et neque utrum superavit eorum, nec superatum 'st.*

DANS cette Ancienne hypothèse , non-seulement le Sperme viril doit être mêlé avec celui de la femme, pour qu'elle conçoive ; mais il y a encore deux singularités frappantes ; c'est que l'homme fait les filles, & la femme les Garçons. Ce qui, pour le dire en passant, est contre la Nature, qui produit toujours des Etres de son espèce, & même contre le Systême, qui suppose plus ou moins de ressemblance avec le Père, ou la Mère, selon que dans l'Amalgame Vénérien, comme parlent les Chymistes, il entre plus de parties Spermatiques de l'un, que de l'autre ; car s'il y a plus de semence d'homme, que de celle de femme, ne semble-t-il pas que, pour la même raison qu'on ressembleroit plus au Père par les traits, on lui ressembleroit aussi

*Fit quoque ut interdum similes existere avorum
Possint, & referant proavorum sæpè figuras,
Propterea, quia multa modis primordia multis,
Mixta suo celant in corpore sæpè Parentes,
Quæ Patribus patres tradunt à stirpe profecta ;
Inde Venus variâ producit sorte figuras :
Majorumque refert voltus, vocesque, comasque.
Quandoquidem nihilominus hæc de semine certo
Fiunt, quam facies, & corpora, membraque nobis ;
Et*

aussi davantage par le Sexe, jusqu'à l'avoir enfin?

LE Systême des Oeufs, qui n'est point si nouveau, qu'Hippocrate (2) ne l'ait entrevû, & sur lequel plusieurs Anatomistes modernes, Graaf, Harvée &c. nous ont donné de curieuses observations d'Anatomie comparée, ce Systême, dis-je, a vû & peut-être fait éclore celui des Animalcules, ou petits Vers Spermatiques, contenus dans la seule semence virile, & dont le plus vivace & le plus fort va s'insinuer dans un Oeuf de l'Ovaire; où il prend racine. Cet Oeuf fécondé descend, comme tout le monde fait, par les trompes de Fallope dans la Cavité de la Matrice, où l'on a trouvé tant de fois autant d'Oeufs (dans les lapines grosses) que de petits vuides dans l'Ovaire,

*Et muliebri oritur patrio de femine sæclum;
Maternoque mares existunt corpore Creti;
Semper enim partus duplici de femine constat:
Atque utri simile est magis id, quodcumque creatur,
Ejus habet plus parte æquâ, quod cernere possis,
Sive virum soboles, sive est muliebris origo.*

Lib. IV. de Nat. rer.

(2) De Naturâ Pueri,

re, & *vice versa* : ce qui prouve du moins que les Animaux, & l'homme par conséquent, viennent d'un Oeuf, le Polype & peu d'autres Plantes-Animales, ne formant point d'exception qui détruise cette Vérité.

HARTSOECKER le premier, & ensuite Leeuwenhoek, l'un & l'autre d'un País accoutumé à porter de grands hommes, ont été les Auteurs de cette nouvelle Hypothèse, fondée sur des Observations Microscopiques, que Mr. de Fontenelle a eu l'Art d'exposer en pleine Académie, sans offenser la pudeur.

LES deux Physiciens, que je viens de nommer, ayant supposé ou crû voir les deux Sêxes dans les Vermisseaux de la semence de l'homme, un autre a foutenu publiquement à Utrecht le Systême extravagant qui suit.

„ LES Mâles s'accouplent avec les
 „ femelles; de l'union de deux Vers,
 „ il en naît un troisième, qui sembla-
 „ ble à Minerve, lorsqu'elle sortit
 „ toute armée du Cerveau de Jupiter,
 „ a comme les autres en naissant la
 „ faculté de s'accoupler & d'engen-
 „ drer. Cette Génération est d'une
 „ pro-

„ progression infinie: de là cette four-
 „ millière de petites Anguilles, qui
 „ remplissent tout le vivier, où elles
 „ nagent, & dont l'origine, malgré
 „ toutes les recherches qu'on pourra
 „ faire, nous sera vraisemblablement
 „ toujours inconnuë.

„ LES nouveaux Embryons sont fe-
 „ més çà & là, indistinctement, en
 „ haut, en bas, à côté, à droite, à
 „ gauche, sur le corps de leur Père
 „ & Mère, comme les Moules & au-
 „ tres Coquillages sur les Rochers:
 „ toute cette petite famille est enve-
 „ loppée dans une membrane com-
 „ mune, qui est son *Amnios*, ou son
 „ *Chorion*. Cette Membrane venant
 „ à s'ouvrir dans ce petit Accouche-
 „ ment, le hazard de la primauté est
 „ pour l'Enfant; il se montre dans le
 „ Sperme, avant celui qui l'a pro-
 „ duit: moyennant quoi on diroit que
 „ le Foëtus est ici le Père de son Père,
 „ ou de sa Mère”. Tel est le rût per-
 „ petuel de l'homme encore poisson, &
 le précis d'un Systême qu'on ne croira
 jamais avoir été sérieusement défendu.
 Que diroit-on de Needham, s'il nous

eût parlé de pareils Combats amoureux, entre les grains de la poudre fécondente des Plantes, encore enfermés, comme autant de petits Oeufs Végétaux dans leur Coque?

LE Systême des Oeufs & des Animalcules étoit généralement reçu, & il étoit même si peu question du mélange des semences, que content de le proscrire, on ne lui faisoit plus l'honneur de le réfuter, lorsque cette Hypothèse a paru rajeunie, comme par les mains des Graces, & en même tems fortifié de tout ce que l'Esprit a de plus séduisant, le raisonnement de plus fort, de plus convainquant, & l'histoire naturelle de plus ferme, pour la relever & l'appuyer solidiment. Je veux parler de la jolie *Vénus* de l'illustre M^r. * * * ouvrage charmant, dans lequel on trouve non-seulement les Phénomènes de la Génération clairement expliquée par le mélange des Semences, mais ce mélange même aussi parfaitement expliqué, qu'il est possible de le faire, en le supposant réel. Qu'un tel homme ait voulu descendre du faite de l'évidente Géométrie dans le vaste

te Pays de la Physique conjecturale, & nous éclairer dans notre propre domaine, je n'en suis point surpris. La Nature a dit au génie; tourne-toi de tous les côtés que tu voudras; fait pour tout embrasser, tout se trouvera dans la Sphère de ta puissance & de ton activité.

L'EMBARRAS n'étoit pas de savoir, s'il y avoit de petits Animaux dans la Semence de l'homme; Necdham qui ne les a ni vûs ni cherchés, & qui cependant les rejette, trop séduit par ses découvertes dans le Règne Végétal, prouve contre lui-même & non contre eux. Il s'agissoit de décider, si ces petits poissons sont l'homme en petit, qui ne feroit ensuite que se développer, par les suc's nourriciers, le mouvement, & la chaleur. C'est ce que M^r. de Maupertuis ne croit pas. Il leur donne un autre Usage, qui est d'agiter, de délayer la liqueur, pour la rendre miscible d'un Sexe à l'autre: conjecture pleine de pénétration; car la semence de l'homme (1) épais-
se

(1) LUCRET. L. IV. Lisez les Vers qui suivent ceux que j'ai rapportés; & vous aurez tout le Système de ce Poète.

se & copieuse, beaucoup plus que celle de la femme, avoit besoin de cet Aiguillon vivant, qui manque à la dernière, laquelle, claire & fluide, comme elle est, pouvoit véritablement s'en passer. Les belles découvertes de Needham l'auroient fait autrement triompher, s'il eût vu son Systême sur la Génération, soutenu & comme étaié par celui d'un si grand homme. Car il est évident que quoique le Naturaliste n'admette point les Animalcules, il est facile de le concilier avec qui ne les reçoit point pour tels qu'on les donne. Les choses sont en effet les mêmes au fond; & la Génération se fait des deux parts, au moyen d'un principe sans vie, avec cette différence, qu'il faut chez l'un, que les parties dont l'homme doit être fait, s'attirent en raison de leur Analogie ou de leur Affinité, & que par cette Attraction Sympatique, elles forment les Sexes, comme tout les Membres du Corps, tandis que l'autre n'a pas poussé si loin ses vuës & ses recherches.

IL est à souhaiter qu'on puisse avoir de nouvelles lumières sur un sujet aussi

si

si curieux & aussi intéressant, afin de démontrer mieux que l'Auteur de l'*homme Plante*, la simplicité & l'uniformité de la Nature.

LA difficulté, ou l'impossibilité de découvrir comment un Principe inanimé reçoit la vie dans l'homme & dans les Animaux; si, & comment l'Attraction domine dans la Génération, n'est pas ce qui m'arrête ici: il est trop naturel de ne pas saisir des Objets si fort éloignés de notre portée. Mais l'expérience, ce grand Maître qu'on doit consulter avant tout, répugne, autant que j'en puis juger, au mélange des Semences.

L'ANATOMIE nous apprend que les glandes éjaculatrices de la femme sont en dehors, autour du trou du Canal de l'Urètre; il n'y en a point de telles en dedans de la Vulve, où l'homme verse sa liqueur; le plus souvent au haut du Vagin, & quelque-fois dans la Cavité même de la matrice, comme Ruysch l'a vû dans une femme Adultère, prise & tuée sur le fait. Le moyen donc que des humeurs qui prennent des routes opposées, puissent

aux Mères, comme aux Pères, & aux Grand Mères, comme aux Ayeux? au lieu que le mélange des Semences une fois posé, tout, jusqu'à la couleur des noirs, s'explique à ravir, comme on le voit beaucoup mieux dans *Vénus Physique*, que dans la dissertation même de Mr. Albinus, *De Colore Aethiopicum*. Mais supposerons-nous un fait contrédict par tant d'autres, parce qu'il sera commode pour expliquer tous les Phénomènes? Ou renonçant à une explication agréable & flatteuse, attendrons-nous de plus heureuses découvertes? Je prends ce dernier parti, & j'avouë d'autant plus hardiment mon ignorance, que la Nature est un labyrinthe sans issue pour des Esprits bien plus pénétrants que le mien. Les Physiciens ont cela de commun avec les Historiens, que le respect, la considération, la tendresse qu'ils ont pour leurs Amis, ou leurs Parens, ne les empêche pas de rendre les premiers hommages à la Vérité.



S U P P L É M E N T
A U
T A B L E A U
D E L A
M E D E C I N E.

*Discours de FUM-HO-HAM,
à l'Empereur KEIN-LONG.*

S I R E,

A' Votre Naissance, Vous futes annoncé à vos Sujets, comme un *Bienfait du Ciel*, ils ont tremblé pour les jours de Votre Majesté, dans son Enfan-

sent se rencontrer & se mêler ensemble?

DEUX autres preuves de la situation externe des petits réservoirs Spermaticques de la femme, c'est 1°. qu'on en peut recevoir la semence sur du Papier, où on peut l'examiner au Microscope, & s'assurer par-là qu'elle ne contient aucuns petits Animaux: 2°. qu'un homme sortant des bras d'une femme lascive, trouve tout humide, la partie de son Pubis, qui répond aux Glandes dont j'ai parlé.

COMBIEN de femmes froides, qui n'ont jamais senti, ni partagé le grand plaisir, & qui cependant ne sont rien moins que stériles, pour ne rien dire de tout ces faits rapportés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris & ailleurs, qui prouvent qu'on peut faire un Enfant à une femme qui dort, ou même qui est plongée dans un Sommeil létargique. La plus foible de ces Observations me paroît suffire pour détruire le mélange des Semences, quoiqu'on ne l'ait rejeté avant moi, qu'à cause des Animalcules, réputés véritablement humains.

IL

IL s'ensuit que l'homme seul fournit le grain; & la femme, la terre seulement; que les deux Sèxes sont également enfermés dans le Sperme du mâle, & produits par lui seul, sans qu'on puisse pénétrer par quel Mystère: que le grain & la terre dont il s'agit, sont l'un & l'autre absolument nécessaires à la conception. Toutes ces femmes impudiques qui ont tenté de faire un homme sans homme, ne sont pas plus folles, que ces Physiiciens, qui ont crû pouvoir en faire sans femme; les unes ont impudemment pompé le Sperme de quelque libertin; les autres ont crû, que si on trouvoit le degré de chaleur convenable, l'Animalcule couvé, pourroit se métamorphoser en homme. Vouloir élever l'Art sur les débris de la Nature, c'est s'en appercevoir, élever la folie sur ceux de la raison.

VOILA les conséquences qui s'ensuivent des Observations que j'ai rapportées; elles renversent tous les Systèmes, sans en former un. On ne concevra jamais par ce peu de lumières, pourquoi les Enfans ressemblent
aux

214 DISCOURS DE FUM-HO-HAM,

fance ; mais dans un âge plus mûr, dès qu'on Vous a connu, on Vous a nommé l'Amour du peuple, *Kein-long* le *Bien-aimé*, dans un tems, où Vous alliez disparoître à nos yeux, tems où la Critique s'arme contre les Rois mêmes & les Empereurs.

DURANT leur vie, ces Potentats exercent un pouvoir despotique, mais après leur mort, ils sont soumis à leur tour au Tribunal de leurs Sujets, qui ne disent du bien, que des Princes, qui en ont fait.

EH! Comment, SIRE, refuseroit-on ces hommages à V. M.? Vous avez reçu du *Tien* (a) un cœur, tel qu'il ne le donne pas à la plupart des Grands de la Terre, un cœur plein de tendresse pour vos Enfans, & de bonté pour vos Sujets, un cœur plein d'humanité & de douceur, sensible aux charmes de l'amitié & capable d'aimer. Il a éclairé votre esprit des plus pures lumières. Les intrigues sourdes de la Cour ne sont, à vos yeux,

(a) Le Dieu des Chinois.

yeux, que des jeux de la vanité & de la foiblesse, dont vous connoissez tous les détours ambitieux, & dont vous riez secrettement, comme des misères humaines.

EN VAIN le plus artificieux manège s'efforce-t-il de vous masquer les hommes, vous voyez leur cœur sur leur visage, vous pénétrez dans leurs yeux le fond de leur ame, tandis que votre prudence & votre discrétion vous rendent vous-même impénétrable aux regards les plus perçans. Aussi insensible aux faux brillans de l'esprit, qu'à la flatterie & à l'adulation, la raison seule vous frappe, comme la vérité règle & éclaire tous vos jugemens.

DEPUIS la mort *lente* de ce *Mendarin* prudent, mais trop pacifique, avec quelle admiration ne vous voit-on pas tenir les Rênes de votre Empire! Vos peuples applaudissant au choix que vous avez fait de vous-même, pour premier Ministre, se trouvent d'autant plus heureux, que c'est par vous seul qu'ils pouvoient le devenir. Ils s'habituent si facilement

à

à n'en point voir d'autres, que, si le choix leur eut été permis, *Kein-long* en eut été l'unique objet. Ils voyent avec plaisir que le zèle & l'ardeur de Votre Majesté a déconcerté pour jamais la folle ambition de ces foibles génies & de ces cœurs corrompus, qui briguoient une place éminente, plutôt pour leur propre bonheur, que pour celui des Citoyens, une place presque au-dessus des forces de l'humanité, une place où le vice a été tant de fois, je ne dis pas impuni, mais couronné, une place enfin, où l'on ne devoit faire monter que la sagesse & la vertu, & dont par conséquent est indigne, quiconque remuë un parti, pour s'y élever. L'exemple du passé les faisoit trembler pour l'avenir.

UN Empereur tel que vous, SIRE, qui aime ses Sujets, autant qu'il en est adoré, doit les gouverner lui-même, il n'a qu'à vouloir, & ils sont heureux. Qui a moins besoin de secours étrangers? Qui peut mieux tout voir, tout soutenir, tout conduire par lui-même, qu'un Prince de la plus hau-

haute Sageſſe , pour qui Minerve & tous les Dieux ſemblent avoir épuifé leurs bienfaits ?

UNE face auffi digne de l'Empire, *facies Impèrio digna*, comme parloient nos Anciens , inspire néceſſairement l'eſtime & le reſpect à ceux mêmes qui ſont faits, non pour ramper dans les Cours des Rois , mais pour juger les Rois & les Empereurs. Je parle de ces hommes ſévères, que la pompe & la grandeur ne peut éblouir, de ces organes hardis de la Vérité , qui devroient être les ſeuls Courtiſans des Princes , ces Philoſophes, qui ne donnent d'Eloges aux Souverains, qu'autant qu'ils les trouvent dignes de l'être. Vous n'avez rien à redouter de leur ſévérité ; vos diſcours ont gravé dans ces cœurs (dont le ſeul hommage doit flatter les grands), la vénération que votre Perſonne inspire : & pour cette fois enfin ce n'eſt point la flatterie , qui a trouvé l'*homme*, qu'on cherche depuis ſi long-tems.

L'ELEGANCE, la netteté, la préciſion , la profondeur ſont connoître la ſolidité de votre génie , dans vos

218 DISCOURS DE FUM-HO-HAM,
conversations les plus indifférentes.
Roi quand il faut être Roi, quel
plaisir de quitter quelque-fois le Scep-
tre & le Diadème, pour mieux sen-
tir le prix de l'humanité! Vous dé-
posez en secret le faste incommode de
la Royauté, pour être homme, pour
vivre familièrement avec ces Seigneurs
aimables & valeureux, à qui Mars &
l'Amour accordent tour-à-tour, à vo-
tre exemple, leur confiance & leurs
faveurs. Ils trouvent dans leur Prin-
ce un particulier aimable, plein d'at-
tentions & d'égards, un Maître rem-
pli de douceur, qui, en se communi-
quant, ne perd jamais rien de sa di-
gnité: Quelques-uns y trouvent un a-
mi aussi sincère, aussi vrai, que puis-
sant, & dont la Cour est l'azile des
malheureux qui ont de la vertu.

A cette douceur si séduisante, & à
laquelle on rend d'autant plus, qu'el-
le semble ne rien exiger, vous joi-
gnez, SIRE, de l'aveu de vos propres
ennemis, une valeur & un courage,
que la fierté, la dureté, & quelque-
fois même la férocité accompagnent
dans la plupart des hommes, & que
rè-

règle chez vous l'humanité. Un caractère aussi compatissant que le vôtre, gémit plus sur les calamités que traîne après soi le char des plus brillantes victoires, que vos propres triomphes ne vous enorgueillissent.

QUAND les Tartares, liés avec les Japonois, ont menacé les Frontières de votre Empire, on vous a vû, à la tête de vos Armées, donner l'exemple à vos Généraux, & à votre Fils *Hoam-ty*, pour qu'il le donnât lui-même à toutes vos troupes. Intrépide dans les hazards, aussi peu ému que dans une paix profonde, on vous a vû braver le fer & le feu; inspirer à vos soldats une ardeur, que votre présence & votre fermeté seule ont soutenue, & enfin, semblable à ce Dieu, dont parle Homère, qui par ses seuls regards pouvoit décider du fort des Combats, on vous a vû ramener la victoire dans des Bataillons, qui furent d'abord ébranlés, malgré l'admirable disposition de ce fier *Chou-chu-la*, qui, (sans l'art magique de ce grand *Né-gromancien*, que Votre Majesté fit voler à son secours, de l'extrémité des

220 DISCOURS DE FUM-HO-HAM,
Indes, & à qui nous devons la con-
servation du plus grand de vos Géné-
raux,) n'auroit eû qu'une vie (a) trop
peu proportionnée aux services qu'il
peut rendre à vos Etats.

LA victoire, SIRE, n'a pas plus
alteré votre ame, que le danger. Plus
occupé du malheur des vaincus, que
de la gloire dont vous étiez couvert,
cet événement qui auroit enflé des
cœurs moins grands que le vôtre, n'a
fait germer en vous que des sentimens
de modération, le partage des vrais
Héros. Après des actions qui vous
ont

(a) *Chou-chu-la* est peut-être le plus grand
Général, qui ait jamais paru à la Chine. Il
doit tous ses brillans succès à ce qu'il appel-
le ses *Réveries*, c'est-à-dire, à d'excellens
principes de guerre, qu'on trouvera un jour
dans ses Mémoires. Son courage est encore
au-dessus de ses lumières. Il étoit Hydropi-
que, lorsqu'il partit de *Pekin*, pour faire la
dernière Campagne, à laquelle nous devons
la paix. Après la première *Ponction*, il prit
les Villes les plus fortes de la Tartarie; après
la seconde, il gagna la terrible Bataille de
Te-noi-fon, sous les remparts d'une Ville qu'il
assiégeoit. On demande comment le plus grand
des Guerriers ose se mettre à la tête d'une
Armée, & présider aux plus grands intérêts
d'un

ont placé à côté des plus grands Empereurs, revenu dans le sein de votre Empire, comme dans le sein de votre Famille, vous avez mis la discorde aux fers, & l'olive de la paix; que vous venez de faire éclore, augmente sa rage, en comblant nos desirs.

Vous ramenez les Arts en triomphe avec les plaisirs, les Sciences renaissent par vos bienfaits; vous avez appris du haut du Trône aux autres hommes, à rendre à l'esprit & aux talens le tribut qui leur est dû, & que

d'un Etat, dans un tems, où l'ame plus au corps, qu'à elle-même, semble devoir être sans vigueur: ou comment l'Empereur confie son Royaume à un Héros expirant. Ces deux problèmes ne sont pas difficiles à résoudre. Ce qui lui restoit d'ame, suffisoit au Héros, & à son Maître, qui en connoissoit le prix, comme on en va juger par le plus beau trait.

L'EMPEREUR fit venir auprès de la Personne de son Général, un Medecin qui n'étoit encore Célèbre que parmi les Savans, en disant au malade, je ferai S... mon Medecin consultant, s'il vous guérit. Le Medecin a fauvé le fauveur de la Chine, jugez si un tel Empereur a tenu sa parole.

222 DISCOURS DE FUM-HO-HAM,

que l'esprit seul est digne de leur rendre. Le génie Chinois vous doit toutes les conquêtes qu'il a faites. Il a porté la lumière dans des Régions ténébreuses, qui sembloient devoir être l'éternel séjour de l'ignorance. Nous connoissons enfin le Monde & la Nature, par ces *Argonautes nouveaux*, que votre libéralité rassemble de toutes parts, & envoie mesurer les parties du monde les plus opposées.

APRÈS tant de vertus, comment les vœux que vos peuples font au Ciel pour Votre Majesté, pourroient-ils être tout-à-fait désintéressés! Comment leur bonheur ne seroit-il pas inséparablement lié au vôtre?

MAIS, SIRE, parmi tous ceux qui bénissent votre Nom, seroit-il permis au moindre & au plus zélé de vos Sujets, d'élever sa voix jusqu'au Trône de Votre Majesté? Vous avez vaincu l'injustice par la force de vos Armes, vous avez forcé au silence l'intrigue, la calomnie, & l'esprit de parti, qu'animoit le fanatisme, monstre, qui s'est fait voir dans tous les tems plus à craindre pour les Rois
mé-

mêmes, que la liberté de penser des Philosophes de tous les siècles. Un autre monstre bien différent, & non moins redoutable, vous reste à dompter, c'est un hydre dont vous seul pouvez couper à la fois toutes les têtes renaissantes, je veux dire le *Brigandage de la Medecine*, Brigandage qui désolé vos Etats. Ceux à qui vous avez confié la vie de vos Sujets, sont, pour la plupart, des Hommes Mercenaires, des Ignorans, des Charlatans, sans foi, sans probité; ils regardent la vie, comme des feuilles d'arbres, ou comme la poussière emportée par les vents. L'Automne ne voit pas tomber en plus grand nombre ces feuilles desséchées, que vos Sujets ne sont détruits par la hardiesse & la témérité de tous ceux qui osent exercer la plus étendue, la plus utile, & la plus difficile de toutes les professions, sans étude & sans lumière.

CE sont, SIRE, ces hommes, prétendus Medecins, fléau plus terrible que toutes les maladies, que j'entreprends de dévoiler dans cet Ouvrage à Votre Majesté, avec les moyens fa-

ciles de remédier à des funestes abus, qui en déshonorant le plus beau des Arts, & ceux qui y excellent, dépeuplent & ravagent votre Empire. Je n'en accuse aucun de ceux qui sont vivans, j'ai pris chez les morts les peintures que j'ose offrir aux yeux d'un Prince éclairé. Mais s'il se trouve par hazard quelques Medecins qui leur ressemblent, qu'ils se corrigent, ou indignes des bienfaits de Votre Majesté, ils mériteroient d'être chassés de votre Capitale, comme ils le furent autrefois de celle d'Italie.

Vous le savez, SIRE, c'est l'amour propre offensé qui a donné le Nom de *Médisance* aux vérités Critiques; mais elles n'en sont pas moins des vérités, & en est-il de plus importantes, que celles qui ont pour objet la conservation des Citoyens? Je ne suis que leur Interprète, l'amour du vrai, l'amour seul de la Patrie m'anime & va parler par ma bouche: Les cœurs dignes d'être vos Sujets, c'est à-dire, les cœurs droits m'applaudiront sans doute, & l'on connoîtra les cœurs faux & corrompus, à la manière dont ils se trouveront blessés. CHAP.



CHAP. I.

Suite du Portrait d'ÉROSIATRE.

SI j'étois Vindicatif, j'ajouterois mille traits au Portrait d'*Erosiatre*, & j'y mettrois la dernière main. Je le peindrois, comme un des plus petits génies qu'il y ait en Médecine, comme un homme dont l'imagination peut bien se comparer à un Champ stérile, où il ne croît que de la *Vanité*. Parlant de lui-même sur le ton d'un Intendant de Province, il dit en se rengorgeant: „ un homme comme Moi!
 „ *barbouiller* un homme tel que moi,
 „ le donner en spectacle comme les
 „ autres ”! ne pas le distinguer, n'avoir pas de lui enfin la même opinion qu'il a de lui-même, il est vrai que c'est un cas pendable! J'ajouterois qu'il est haut & insolent avec ses amis, dont il aime à se faire craindre, bas & rampant

pant avec ceux dont il redoute la supériorité, ou qui sont ses ennemis déclarés. Mais je ne serois point encore sûr qu'il sentît l'atteinte de Vérités encore bien plus mortifiantes que celles-là. Et pourquoi? C'est que comme il ne parle jamais que par Ironie, il croit volontiers que c'est ironiquement qu'on dit du mal de lui. L'Ironie est sa figure favorite; qu'il la manie joliment! „ Mr. ” dit-il, „ est un „ Sot, un ignorant, un second *Orco-* „ *tome*, qui ne fait ni se taire ni parler. La petite Duchesse est laide, „ affreuse, horrible, épouvantable ”, (car il est riche en Epithètes) „ comment peut-on avoir du plaisir à re- „ garder, à contempler, à dévorer „ des yeux ce minois là? Et cette „ gorge? qu'elle est noire, molle, &c. „ Mon Carosse passeroit dans l'entre- „ deux. Ah si! mais si donc vous „ dis-je, cachez ce sein, vous ne ré- „ ussirez point à me tenter, &c. ”? Et puis de rire à gorge déployée; car telle est son Epigramme, il finit tout par là; voilà le bel esprit de ce gentil vieux vilain petit Docteur. Mais n'est-

n'est-ce point trop ouvertement rompre avec tout respect humain, que de manquer ainsi à un homme en place, à un petit Prince d'Esculape? Passe encore, si sachant bien prendre le ton de cet agréable Docteur, je possédois aussi bien l'Ironie que lui, ou Chirac! Car alors je pourrois, sans compromettre la Vérité, finement vanter la force & l'étendue de son génie, la perfection de ses Ouvrages, l'élégance de son Stile, la profondeur & l'étonnante variété de ses connoissances, comme notre *beau Fils* louë l'esprit, le savoir & la beauté. Elevé ainsi à force de bras, Sydenham mis en regard de son *excellence*, ne seroit qu'un médiocre Auteur dans la petite vérole; il l'emporteroit aussi dans l'économie Animale sur Boerhaave, Mr. **, & Quesnai. Enfin me plaignant sur les toits des passe-droits que ce Prince de l'Art a *injustement* essayés, (*ne sutor ultra crepidam*) je le comparerois à un Astre brillant levé sur l'Horison de la Médecine, pour l'éclairer, & sur lequel son Maître laissant là celui qui a sauvé son Turenne, ne peut

K 6

en-

enfin manquer de jeter les yeux , à la mort de l'honnête *Probus*. Sans doute, (ah! que n'ai-je cette charmante Astuce de Stile ingénieusement équivoque) la bonne recette pour empoisonner, à peu près, comme on donne la petite vérole à la Chine, tous mes ennemis. En effet par cet Art, le poison que j'apprête ici, *grosso modo*, réduit en poudre impalpable, se trouveroit invisiblement caché sous des fleurs que la vanité d'un sot aime à flairer. Voilà donc le venin pris par le nez, & par conséquent ce nigaud d'Erosiatre empoisonné sur le champ, & tué, pour ainsi dire, par ses propres armes.





CHAP. II.

Suite du Portrait de BACOUILL.

TOUT le monde fait la Tragique Histoire de Madame la Dauphine. Elle étoit mourante, le soir du second jour de ses Couches (21. Juillet 1746.) on fut chercher Bacouill qui venoit de se mettre au lit. Il se lève, tâte le pouls de la Malade, & dit, *ce n'est rien. Mesdames, ajoutez-il, en regardant ses Femmes, vous pouvez presque toutes sur ma parole aller vous coucher: & lui d'y retourner.* Deux heures après, la Dauphine est plus mal; on éveille le Medecin; il se lève, en rechignant, arrive, retâte le pouls, & dit; *chiffonage que tout ceci; au nom de Dieu soyez tranquille; & repart.* A six heures du Matin, M. le Dauphin se lève pour voir M^c. la Dauphine qui le fit demander, se

K 7 trou-

trouvant toujours de plus en plus mal. On rappelle Bacouill qui les tranquillise encore l'un & l'autre. Une heure après cependant la Malade étoit aux portes de la Mort. Toute la Cour étoit en pleurs. Notre Docteur feut avoit l'air assuré & intrépide. *Il n'y a*, dit-il, *qu'à faire une saignée de pied*; on la fit; le mal empira. *Il faut redoubler*, dit-il; on redoubla; & à la fin de la seconde saignée à neuf heures du Matin (22.) mourut cette Princesse. Quelle audace de la part de *Bacouill* d'avoir osé se charger seul d'une pareille entreprise! car il n'appella aucun de ses confrères.

ON ouvrit le Corps; chacun convint que la Princesse avoit été très bien accouchée. Il en fut dressé un procès verbal, qu'on fit signer aux Medecins, & notamment à *Bacouill*. Cela ne l'empêcha pas de charger l'Accoucheur. M^r. Perrant qui a & mérite la confiance de la plus belle moitié du monde, avoit eu le malheur de déplaire à son Maître, en présence duquel *Bacouill* l'avoit accusé; lorsque *Probus*, cet homme respectable, qui fut

fut toujours ami de la Vérité & de la Paix, eut le courage de dire au Roi, qu'on en avoit imposé à Sa Majesté, & que l'Accoucheur n'avoit aucun tort.

Bacouill doit rendre graces à la Clémence & aux Bontés de son Maître. Quand même ses Confrères n'eussent pas été plus éclairés que lui, il ne devoit pas dédaigner leurs Lumières. Il eut été puni sans doute, s'il eut eu sa cause à plaider devant des Juges aussi sévères que Medicis. Elle voulut faire pendre Mazille, pour avoir fait saigner Charles IX. sans avoir daigné consulter Piètre & Duret, les deux plus grands Medecins de leur siècle. Ce Mazille étoit un homme sans Lettres, tel que *Bacouill*, & comme lui parvenu, à force d'intrigues à la première place; mais moins heureux, en ce qu'il avoit affaire à une Méchante Femme. *Bacouill* en a été quitte, pour être trois jours dans sa chambre, sans oser se montrer dans les ruës, de peur d'être lapidé; mais non pas sans jouer au Piquet. Voici une Epigramme contre ce Docteur.

Ja

*Jadis le Grand Henry finit sa des-
tinée*

*Sous tes coups Meurtriers , infâme
Ravaillac ;*

*Fille de ce Héros , non moins infor-
tunée ,*

*Tu péris sous les coups de l'ignorant
B * * .*

*Ravaillac expira dans l'horreur des
supplices ,*

*Mais B * * impuni sous des Juges
trop doux ,*

*Reservé pour l'Enfer à d'autres Sa-
crifices ,*

*Immolera les Soeurs , les Enfans &
l'Epoux.*

UNE partie de l'Horoscope est dé-
jà accomplie, comme on le verra dans
un moment. Dieu nous préserve du
reste.

NON-SEULEMENT les Poètes n'ont
pas ménagé Bacouill, & ont fait bien
d'autres Vers sanglans contre lui, mais
ses bons Amis de Cour, l'ont fait repré-
senter dans des Estampes, tâtant le
pouls de la Dauphine, comme Midas,
avec des Oreilles d'Ane. Tout cela,
pour

pour rendre service à la Famille Royale, en tachant de lui déffiler les yeux, sur l'ignorance & la présomption de ce détestable Medecin. Moi-même, que je puis bien citer ici, à ce que je crois, tout Alétheyen que je suis, & par conséquent ennemi déclaré de l'ignorance & de la témérité, je n'ai pû détronner ce Midas. Les grands coups que je lui ai portés ont été vains. J'en suis fâché pour ses Malades, ils n'ont fait qu'un bruit semblable à celui des flôts de la Mer, qui viennent se briser contre un rocher.

UN homme de mérite eut été perdu ; mais les Sots & les Ignorans l'emportent tous les jours sur les habiles gens & le génie. La Cabale qui a élevé les uns, les soutient contre tout ce qui pourroit les renverser, au lieu que les autres ne se soutenant ordinairement que par leur mérite & leurs talens n'ont qu'un appui bien foible & bien misérable.

QUE notre Zèle pour le Bien Public n'ait rien à se reprocher, (car la haine personnelle n'entre ici pour rien,
n'a-

n'ayant jamais fait que quelques Quadrilles avec *Bacouill*, qui par conséquent ne m'a pas même ennuyé) essayons encore un petit coup de Collier. Après cela, *Qui vult decipi, decipiatur*. Si par hazard mon ouvrage tombe entre les mains de quelques Seigneurs de la Cour, ils pourront attester que je n'avance rien qui ne soit vrai.

Bacouill donc ayant porté, comme je l'ai dit, les coups mortels à l'Auguste Mère, vient encore depuis peu d'affaffiner l'Enfant par une ignorance, si ce n'est pas barbare, du moins dont il y a peu d'exemples dans la plus aveugle pratique. L'Enfant de cette infortunée Princesse, âgé d'onze mois, avoit des Convulsions causées par les dents ; il ne s'agissoit que d'amollir les gencives, ou de les couper, ou d'aider les dents à fortir de leurs Alvéoles par les remèdes internes que tout le monde connoit. Notre Docteur qui attribuoit cet agacement des nerfs à des matières putrides renfermées dans les premières voyes, donna P^{Emétique} & la mort en même tems.

Ma-

Madame Adélaïde pensa subir le même fort. Cet Ignare avoit pris pour la gale, les premiers boutons de la petite vérole de cette Princesse; il vouloit lui donner du souffre & de l'Antimoine. Heureusement on appella un des plus Savans Medecins de l'Europe, & qui plus est, des meilleurs, M***, à ce qu'on me marque.

*Grand Dieu, Sauver l'Epouse avec
l'Auguste Epoux;
Midas, le Roi Midas, les ensorcelle
tous!*

CE n'est pas sans raison que je m'écrie ainsi. Vous savez que M. la Dauphine d'aujourd'hui venoit par sa Grossesse de remplir les Vœux de la France, lorsque ce malheureux *Bacouill* s'imaginant que les règles n'étoient pas naturellement supprimées, ordonna le Saffran de Mars qui produisit un écoulement forcé, dans lequel nageoit un Embryon bien formé de la longueur du pouce; bévûë terrible & punissable, que n'eût point faite le grand Fernel, lui qui au lieu de stériliser, pour ainsi

ainsi dire , la fécondité , trouvoit si bien les moyens de féconder par son Art. la Stérilité la plus décidée en apparence. Quelle différence d'un homme à un homme, d'un Medecin à un Medecin, d'un Fernel à un *Bacouill!*



C H A P. : III.

Suite du Portrait de la Forêt.

LA Forêt fut Disciple Zélé & admirateur de *Julien le Saigneur*; comme il n'avoit point assez de génie & de connoissances pour découvrir l'ignorance , les erreurs & les préjugés d'un maître dangereux dans l'art des Sophistes , il l'écouta , non comme un Hippocrate , un Galien , un Sydenham , un Boerhaave , mais comme un *Législateur* , & le premier qui eût encore paru; titre que son esprit de basse flatterie lui prodigua dans la suite. Tout imbû, tout rempli de la
Théo-

Théorie, ou plutôt des Systèmes de *Julien*, moins éclairé, qu'embrouillé par eux, la Forêt vint à Paris; & véritablement il étoit fait, (si jamais on le fut) pour occuper la Scène, & briller sur ce grand & magnifique Théâtre des charlatans. Le Père d'Erofiatre, qui y étoit venu du fond de la Zélande, & à bon droit aussi, prit chez lui notre pauvre Docteur, qui n'étoit riche qu'en mines & en babil. Plus au fait du jargon de l'Art qu'un Empyrique de profession; Charlatan Lettré & d'une autre volée; au fait des langues savantes, que le patron ignoroit, la Forêt fut employé à écrire des Ordonnances pour 20 sous par jour, & à composer des Consultations, dont le quart du profit lui revenoit, c'est-à-dire, 3 L.; & il étoit fort occupé; car tout Paris, plein de Badauts, que la nouveauté attire, accouroit en foule chez le Marchand d'ypécacuantia, comme s'il eut vendu des Etoffes de goût; & c'étoit pour une misérable poudre aujourd'hui dédaignée, & de rare application.

MALGRÉ un emploi aussi humiliant,
l'am-

l'ambition ne laissoit pas de jeter de profondes racines dans le coeur de notre Jeune Medecin de Montpellier; dans un Bureau, disoit-il, l'Élève de Clio, *sedens in Telenio* ! Il voulut être Docteur de Paris, & il le fut bientôt; ensuite il ne songea plus qu'aux moyens de se faire connoître, de percer la foule, & d'éclabouffer, comme il parloit, tous ces Fantassins de la Faculté. Quels furent les moyens qu'il employa? On croira qu'il s'enferma long-tems pour dévorer les livres de l'Art, ouvrir les corps, & faire mille expériences de Physique & de Chymie; & qu'il joignit à tant d'Etudes beaucoup d'assiduité aux Hôpitaux, & s'appliqua en un mot très-sérieusement à la Médecine? Oui ma foi! c'est bien connoître Paris & le Pèlerin. Il sentit au contraire (& il étoit trop fin pour être dupe,) qu'il étoit fort inutile de prendre plus de peine, que tant d'ignorans Medecins fort accredités; & qu'il lui suffiroit de s'insinuer dans ces maisons qui tiennent Bureau de Bel Esprit. Né pour réussir en ce genre, il écouta tous les Orateurs de la Faculté, il ap-
prit

prit le grand Art de haranguer un Malade , de le consoler , d'adoucir ses maux ; que dis-je ! de les suspendre en quelque sorte par les charmes de l'éloquence , c'est ainsi qu'après avoir réussi dans les Bureaux dont j'ai parlé , il traita bientôt ceux qu'il avoit fait rire , comme *Bacouill* ceux qu'il avoit fait jouer.

ENFIN une femme accouche de ce grand maître du Jargon Bel-Esprit ; je veux dire qu'elle le produit dans le grand monde. C'en est assez pour donner le branle à la rouë ; Femmes , Savans , Beaux Esprits , tout Paris veut voir le vilain & charmant Juif ; tout Paris le croit grand Medecin. Pourquoi ? Or devinez : parcequ'on lui trouvoit de l'Esprit , mais beaucoup , à s'écrier. C'est par ce chemin agréable & semé de fleurs qu'il pénétra dans la Maison de Condé.

J'AI connu cet esprit tant vanté , & si je ne me trompe fort , je puis le saisir , & le définir , mieux encore que je ne l'ai décrit ailleurs. Léger , superficiel , la Forêt devoit à sa mémoire tout ce qu'il savoit : regardant le na-
tu-

tuel, comme la marque d'un petit génie; se faisant un mérite, de ce qui n'est qu'un jeu; tout ce qu'il disoit, tout ce qu'il écrivoit, il aimoit à l'envelopper dans le voile entortillé du langage le plus précieux & d'un Néologisme à peu près aussi ridicule, que celui que j'ai d'abord mis dans sa bouche. Voilà l'Auteur & le Medecin; à présent voici l'homme.

ASSAISONNANT tous ses discours de traits malins & mordans, envenimant les plus belles actions, indiscret, infidèle au plus sacré secret; acteur toujours intéressé dans toutes les intrigues d'amour, dont il se mêloit volontiers, il ne manquoit jamais l'occasion de s'attribuer les succès d'autrui. Esclave de l'opinion des hommes, il craignoit toujours de déplaire, ou de ne pas les trouver favorables, quoiqu'il comptât fort sur les ressources & sur la fécondité de son imagination vive & brillante, jusqu'à se croire en état de ramener au sien, tous les sentimens divers, de concilier, & de maîtriser les Esprits.

FAISANT mille bassesses, qui ne lui
cou-

coutoient rien , dès qu'il s'agissoit de gagner un suffrage , il étoit plein d'orgueil , quand il l'avoit obtenu ; n'aimant personne , il ne pouvoit souffrir qu'on s'aimât ; il répandoit par-tout la dissension & le divorce dont il profitoit : il craignoit l'esprit de parti & de cabale qui naît de la Liaison. Ami des Sots , ennemi du mérite & des honnêtes gens qu'il encensoit cependant en leur présence ; prodiguant les plus captieux éloges , qu'il désavouoit ensuite ; esprit Caustique , étourdi dans ses démarches , promettant tout , ne tenant rien , il ne servoit jamais qu'un *Boyer* ou un *Ferrein* , seuls assez ignorans , assez imbécilles , ou assez bas pour l'admirer. Sans parole , sans foi , sans loi , sans probité , sans Religion , d'aucune espèce , combien de fois , dit-on , fit-il payer aux Mères le Meurtre de leurs enfans !

T E L fut la Forêt , esprit brillant de Quolibets , peintre en grotesque , diseur de bons mots préparés , à qui la vivacité de l'écureuil , vivacité Gasconne , tenoit lieu de sagacité & de génie.

O T E Z Bayle , Montagne , Fenelon ,
Tom. III, L Mon-

Montesquiou & peu d'autres, la Gascogne a produit peu de génies capables de lui faire honneur. Allez à Toulouse, à Montpellier, dans tout le Languedoc, on y trouve à peine un Homme ; ce ne sont que Savans & Boufons ; les uns massifs, pesans, lourds, comme Astruc, semblent abrutis par l'Erudition ; les autres, assez définis, se croient de beaux esprits pour un bon mot, une saillie, ou quelques traits rares, qui ne sont que de ces foibles bluettes dont j'ai parlé. L'Esprit ne seroit-il donc qu'un jeu frivole d'imagination, sans force & sans raison ? Si celui de Chirac avoit des forces, à qui les devoit-il ? à la vanité ? D'ailleurs imagination puérile, on a vu qu'il écrivoit presque aussi maussadement que feu Maloet (a) de l'Académie des Sciences de Paris. M. **** & Freind, à Paris & à Londres, voilà les seuls beaux Esprits que je connoisse. Je n'exclus pas D****. Quel génie ! quels talens ! & à quel âge !
Homo magna Spii !

CHAP.

(a) V. ses *Mémoires*, ou le Chirurgien de Rouën. p. 64.



CHAP. IV.

Premier Portrait de RUFUS.

Illa licèt pateant, tu tamen usque nega.

Rufus après avoir fait ses études à Montpellier, fut employé en 1735. en qualité de petit Médecin subalterne dans l'Armée d'Italie, de laquelle il fut congédié pour cause d'ignorance, comme *Verminosus* fut chassé du *Journal des Scavans* pour sa méchanceté. Voici le fait. *Rufus* fut chargé d'examiner les médicamens des Hôpitaux ambulans, & il les trouva trop mauvais, ou trop mal choisis, pour qu'on en fit usage. Quelque tems après on lui fit accroire qu'on en avoit fait venir d'autres de Marseille, & on lui présenta les mêmes, qui n'avoient changé que d'enveloppes, ou de caisses. Il approuva, il donna mille éloges aux drogues qu'il avoit condamnées au feu.

L 2 CHAS.

CHASSÉ de l'Armée pour cette raison, il vint à Paris sans un sol, mangeant à la Gargote à 8. sols par repas, avec des habits de velours, & de droguet de soye, levés à crédit sur le futur revenu des cadavres.

LE premier habit de *Rufus* fut décidé gâté, ou mal-fait. Il le porta cependant deux mois, & dit ensuite au Tailleur, qu'il vouloit que son habit lui fût payé. *Rufus* avoit déjà assez d'amis pour s'opposer à la Justice, il fit assigner cet ouvrier, qui fut condamné, suivant l'usage.

Rufus fut à son tour assigné par son Tailleur & par son laquais. L'un le plaida pour la façon de deux autres habits, qu'il lui devoit, (ce qu'il nia par serment en plein Châtelet;) l'autre, pour le payement de ses gages & de ce qu'il avoit déboursé tant aux Fossoyeurs, (qui déroient le Pape, pour le vendre) qu'aux Gargotiers. L'honnête & rare Procureur de *Rufus*, à qui St. Jean fut porter ses plaintes, l'empêcha, par principe de conscience, de faire des nouveaux frais, dont il seroit encore la dupe, par la facilité de

de *Rufus* à lever la main devant le *Crucifix* , comme devant un morceau de bois. Tant il est vrai qu'on n'est pas plus sûr d'être honnête homme , lorsqu'on n'est pas riche , même avec de l'éducation , que de ne se pas jeter par la fenêtre dans un accès de manie !

TELLE est la probité de *Rufus* ; voici la reconnoissance dont son grand cœur est capable. Mr. *Sept* , mon illustre Confrère , lui avoit galamment prêté 10000. livres , parce que la femme d'un Libraire , à laquelle il servoit plus que de Médecin , & qui l'avoit fait recevoir à ses dépens dans la Faculté de Paris , ne pouvoit plus lui fournir , à l'insçû de son Mari , tout l'argent dont a besoin un Medecin qui veut s'établir en cette Ville , sans autre ressource que celle du scalpel & des *cours particuliers* , ou plutôt des *cours solitaires*. Que fit *Rufus* ? Vous sçavez que la nature envers lui moins mère , que marâtre , lui a donné la figure d'un homme faux , perfide , & & même plus fourbe que *Sinon* ; il en a parfaitement soutenu le caractère.

Il n'a payé que d'ingratitude les bienfaits les plus généreux, & ce vice ordinaire des mauvais cœurs & des âmes basses, de combien d'indignes propos ne l'a-t'il pas assaisonné? „ Le pauvre
 „ garçon, disoit-il au premier venu,
 „ vient de donner plusieurs Mémoires
 „ à l'Académie, mais il embrasse tant
 „ de choses, qu'à la fin il ne dira rien
 „ qui vaille; & entre nous, ajoûtoit-il,
 „ je ne connois rien de si superficiel,
 „ de si adroit & de si rusé, pour faire
 „ quelque chose de rien. Il a une
 „ physionomie d'une gravité douce &
 „ fine, qui feroit honneur à un hom-
 „ me de condition; la prudence & la
 „ politique & l'usage du monde & les
 „ belles-Lettres, si rares dans un Chi-
 „ rurgien, accompagnent & ornent
 „ tous ses discours; il a été aussi galant
 „ que Madame; beaucoup d'Auteurs
 „ qu'il admet familièrement à sa table,
 „ sont ses amis, & travaillent pour lui.
 „ Sans cela comment un homme si
 „ employé dans son art, & si digne de
 „ l'être, pourroit-il publier tant de dif-
 „ férens petits écrits sur des matières
 „ qui lui sont absolument étrangères”?

J E

JE n'apprens rien de nouveau à mon Confrère ; le fond de ces discours lui est parvenu, il a rougi de l'amitié qu'il lui avoit prodiguée, l'indignation & le mépris ont pris sur le champ sa place.

CONSOLEZ-VOUS, Mr., le suffrage du Public vous vangeroit, si le mépris dont *Rufus* honore les jeunes Auteurs, & sur-tout les Traducteurs, & même les vrais génies, ne faisoit votre Eloge.

VOUS avez vû par une petite lettre qui a paru contre le système de ce Médecin sur la voix, & qui, au jugement de l'Abbé des Fontaines, réduit pour toujours l'Auteur à exercer une vertu rare, qui est la *patience*, vous avez vû, dis-je, que *Rufus* ne sçait pas le François, & que ses écoliers ont tort d'être surpris que dans ses leçons il donne tous les jours, comme on dit des *soufflets* à Ronsard. Mais ce n'est pas tout ; Dieu sçait quelles sottises il fait dire tous les jours au grand *Boerhaave*, qu'il n'entend pas & qu'il a la fureur d'expliquer, pour gagner de l'argent ! Ses écoliers s'en

font apperçûs , en confrontant ses discours avec l'Interprète François , qu'en conséquence il a trouvé pitoyable , ne rendant jamais le sens de cet Auteur , & qu'il a défendu à ses Disciples d'acheter.

Rufus ne sçait de Physiologie que ce qu'il y a de plus commun , que ce qui court , pour ainsi dire , les ruës ; cependant il n'estime pas les remarques Françaises d'*Heister*. C'est , dit-il , (comme *Verminosus* le disoit de l'*Oeconomie animale* de *Qualisnafus*) c'est „ *Boerhaave* mis en pièces , ce sont ses „ propres leçons habillées à la Française”. Ne pouvant prouver lui-même ce qu'il avançoit , il trouva chez *la Forest* dont il étoit le complaisant , & aux démarches duquel il doit son rang Académique , il trouva , dis-je , le Commentateur de *Boerhaave* & le pria instamment , de concert avec *la Forest* , qui avoit ses raisons pour s'y joindre , de faire un parallèle qui démontrât clairement toute la friponnerie de la belle Physiologie dont je parle , & qui ne ressemble presque en rien , (si ce n'est par rapport au fond)
avec

avec celle de Haller , comme les Sçavans peuvent en juger.

Rufus est bien plus ignorant en pratique , qu'en œconomie du corps ; la routine même lui manque, faute d'habitude de voir des malades. Cela ne l'empêche pas d'être nommé examinateur des faits, des *Observations de Médecine pratique* ; il lit quelques pages du manuscrit qui lui est confié , & dit ensuite à tous les Médecins qu'il rencontre , qu'il ne peut donner son approbation à une pratique aussi détestable. Ces bruits viennent aux oreilles de l'Auteur qui demande au médiocre Anatomiste, depuis quand il est devenu Juge des Praticiens. Alors sans se déconcerter, *Rufus* nie le plus humblement , qu'il ait tenu de pareils discours, & après mille excuses, lui proteste qu'il est rempli de considération pour ses talens. On peut voir dans la petite Préface de ce *Journal*, le cas que l'Auteur fait du jugement d'un *Rufus*.

MAIS toutes ces petites jalousies vont bientôt s'éclipser à la vûe de *Hunauld*, du vivant duquel *Rufus* avoit

la présomption d'expliquer les œuvres Classiques de *Boerhaave*. Il alloit entendre ce Sçavant Homme au Jardin du Roi , & même quelquefois dans ses leçons particulières, il lui témoignoit l'estime & le dévouement le plus parfait, en un mot on peut dire qu'il lui faisoit une espèce de petite Cour, de peur d'être écrasé par un aussi redoutable ennemi; cependant jamais le démon de l'envie, au teint pâle & blasé, n'a si pleinement possédé une ame vile & mercenaire, jamais on n'a si cordialement haï, si sincèrement souhaité la mort d'un Rival. Il payoit des Espions pour sçavoir ce qui se passoit, ce qui se disoit dans les Cours particuliers de *Hunauld*; il le chargeoit de mille ridicules dans les siens, & employoit les moyens les plus honteux pour lui enlever quelques-uns de ses Disciples, sous prétexte du moindre prix, toujours trop cher, quand la marchandise ne vaut rien: enfin sans respect pour les mœurs les plus douces, pour les talens, marqués au coin du vrai génie, *Hunauld* n'étoit, selon *Rafus*, qu'un petit Anatomiste, un li-

libertin si livré aux femmes & à tous les plaisirs, qu'il ne pouvoit vivre long-tems.

CETTE mort fatale à l'honneur de la Faculté, est arrivée au gré des desirs de *Rufus*, dont les indignes discours faisoient assez l'aveu; de sorte que, tandis que l'Anatomie en deuil ne pouvoit plus tenir son Scalpel, (si l'on me permet de la personifier) tandis que les gens de lettres & de goût pleuroient avec elles, l'heureux *Rufus* jouïssoit tacitement d'un plaisir, qui, tout cruel qu'il étoit, remplissoit son cœur, & le mettoit au comble de ses vœux. Qu'eût-il véritablement fait dans Paris sans ce favorable, ou plutôt funeste événement? Les *Boerhaave*, les *Albinus*, les *Cheselden*, les *Morgagni*, les *Hoffman*, &c. n'adrescoient qu'à *Hunauld* tous ceux qui vouloient acquérir les plus subtiles & profondes connoissances de l'Anatomie & du mécanisme des corps animés. Mais depuis ce tems, *Rufus* a payé ses dettes, & ne va plus à la Gargote, ni à pied, & *Bertin* n'a encore cassé qu'une roüe de son carosse. Cependant *Rufus* ne

252 PREMIER PORTRAIT

ſçait pas manier le Scalpel , & certainement il n'auroit pas osé démontrer toutes les parties délicées du dedans de l'oreille, en préſence de gens qui auroient aſſiſté, comme un des *Tourneſols*, à cette démonſtration faite par la dextérité même chez *Hunauld*. Auſſi *Rufus* n'a-t-il pas pris pour ſon prévôt de ſalle un gros Boucher, tel que *Mertrud*, qui a guéri M^r. *Ory* par un remede que ſon Maître lui avoit appris, & qui a voulu entrer à l'Académie à la faveur d'un mémoire fondé ſur θ & qu'il ne put jamais lire dans la ſçavante Aſſemblée, il a habilement choiſi un jeune Chirurgien, meilleur Anatomiſte que lui, & ſans lequel il eût été obligé de *plier boutique*, pour parler vulgairement.

JUGEZ-EN par ce trait. Un jour il le pria de lui faire voir le *muscle antérieur de l'oreille*, qui, je crois, a été décrit par *Santorini*, & qui, ſelon cet Obſervateur, prend naiſſance de l'*Apophyſe Zygomatique*, & va ſe terminer au devant de la *Conque*. L'habile Chirurgien répondit que ce muscle ne ſe trouvoit que dans *Santorini*; il eut beau
di-

dire & faire, *Rufus* s'obstina tellement, que pour se délivrer d'un ignorant importun, on s'avisa de lui couper en son absence une très-petite portion du muscle *Crotaphite*, & on l'attachait ensuite aux parties désignées, avec autant d'art, que *Rufus* même en employa pour ajuster des rubans dans cette glotte, qui en conséquence de ce frauduleux artifice, fit un bruit dont toute l'Académie fut pétrifiée. Moyennant quoi le fripon fut trompé à son tour.

Vous êtes surpris, mon cher fils, que tant de gens vraiment doctes aient été pris à un piège aussi grossier. Mais sans le célèbre déserteur de leur corps, ils croiroient peut-être encore que toutes les maladies viennent des vers du sang, & qu'il y a une liqueur qui par d'autres *animalcules* qu'elle contient, peut détruire ceux-là, & conséquemment toutes les causes de nos maux.

UN Charlatan, sans sçavoir un mot d'optique, avoit *Catoptriquement* trompé tout Paris. De-même sans le jeune Auteur de la Lettre critique & pleine de sel & d'agrémens, dont j'ai parlé, ou plutôt sans les expériences Anato-

miques faites par lui sous les yeux de *Hunauld*, qui huit jours avant la maladie dont il est mort, me dit qu'il van-geroit l'illustre *Dodart*, & démasque-roit le fourbe qui vouloit s'élever sur ses débris, *Rufus* eût passé pour un esprit pénétrant, jusqu'à ce que le tems, qui met le prix aux décou-vertes, eût anéanti les chimères & les fri-ponneries de notre Anatomiste. Plus Charlatan que *Gaddesden*, plus fourbe qu'*Uranus*. (a), il ne connoit que l'ambition & l'intérêt. Voilà les Dieux, Médecins, auxquels il vous sacrifieroit tous. *Fœnum habet in Cornu, longè fuge, &c.*

IL ne faut pas plus de mérite, ni de dehors plus spécieux que les siens, pour en imposer au Public, & même pour usurper un empire dangereux sur des esprits foibles & crédules, faciles

(a) *Uranus* étoit un fourbe adroit qui sça-voit masquer tous ses vices, sous l'apparence de la vertu. Ce Médecin de Syrie qui vivoit au X^e. siècle, trouva le secret de passer pour le plus grand Philosophe de *Perse*, sans sçavoir un mot de Philosophie. La vanité, la pré-
somp-

à séduire par de vains titres & une autorité frivole. Quoique je ne me sente certainement dans le cœur aucune envie de nuire, j'ai donc dû empêcher de mon mieux que *Rufus* ne nuise lui-même, en le peignant de couleurs aussi vives que vrayes. J'ajoute qu'il n'est comparable à aucun des fameux Anatomistes des deux corps ennemis, c'est le *Bacouill* de l'Anatomie. J'ai tout dit par ce dernier trait, & j'aurois peut-être mieux fait de ne pas entrer dans tous les petits détails misérables qui composent ce portrait. Les petites choses ont besoin d'être relevées par la dignité & la manière noble de les traiter. Mais qui a le pinceau de *M^r. Le Sage*? Qui peut se prostituer avec décence?

CHAP.

fomption; l'impudence, faisoient son caractère & tout son mérite, de sorte qu'il ne pouvoit tromper des gens éclairés qui voioient qu'il manquoit essentiellement de génie & de vraies connoissances, dit *M^r. Freind*. Je croyois le parallèle plus parfait qu'il n'est; Rendons justice à *Rufus*, il l'emporte sur *Uranus*.



C H A P. V.

Portrait d'ORCOTOME, ou Second Portrait de RUFUS.

ORCOTOME fit en 1714 & 15, quelques études à Montpellier, d'où il passa à Marseille dans le tems de la Peste, sans être alors Medecin. Quelques Garçons Chirurgiens lui apprirent la plus grossière Anatomie. Il crut avoir pénétré fort avant dans le labyrinthe de l'homme; il disoit lui-même qu'il s'étoit parfaitement mis au fait de l'Anatomie dans cette ville, & qu'il y fit même, Dieu fait combien de belles & importantes Découvertes, qu'il reserve apparemment pour la Postérité, car personne ne les connoit. Cependant le hazard ne les produit qu'à ceux qu'un travail assidu a rendus dignes de ses faveurs. Or que penser des Dissections d'un homme, qui, de son propre aveu, aimoit mieux attendre

SECOND PORTRAIT DE RUFUS. 257

dre dix jours son Démonstrateur , ou plutôt son dégraisseur de muscles que de mettre lui-même la main à l'œuvre ?

IMPORTUNÉ, & poursuivi par des Créanciers , qui ne veulent pas entendre , que rien ne porte malheur , comme payer ses Dettes , il fut forcé de quitter furtivement Marseille. De retour à Montpellier , le cerveau rempli de la Topographie Chirurgicale de l'homme , dont il croyoit connoître tous les ressorts , il y dispute une Chaire de Professeur contre Fizes , Canthuel , ce Docteur qui fait si bien couper le *velum Palati* dans la vérole , & notre Ami *Jonquille* sieur de *Dom Marcos* , lequel leur fut préféré à tous , & avec raison , quoique Docteur sans Doctrinne , puisque *Fizes* a fait trente Hérésies dans un petit écrit , selon *Orcotome* , & qu'au jugement encore du même Docteur , (qui par malheur n'en a guères ,) le fendeur de gorges a pillé tout ce qu'il fait dans un livre Anglois.

MAIS Montpellier n'étant pas un Théâtre digne d'un personnage que D**** doit un jour faire briller dans ses *Bijoux* plus savans , qu'indiscrets ,

258 PORTRAIT D'ORCOTOME, OU
crets, plus spirituels, que charmans &
voluptueux; il vint à Paris, où il déb-
buta par revendiquer les Découvertes
des Boerhaaves, des Hunaulds & sur-
tout de M. Petit le Medecin, & par
déchirer à belles dents quiconque a-
voit le malheur d'être son confrère a-
vec du mérite. Il n'applaudit & ne
cultiva que la Forêt, qui véritablement
étoit digne de bien peu de choses, s'il
ne méritoit les hommages d'*Orcotome*
& de tout Anatomiste, c'est tout dire;
aucun homme de genie ne le fut, ni
ne le fera jusqu'à un certain point.
Mais nôtre Disséqueur lui prodiguoit
moins son estime & sa considération
à lui-même, qu'à son crédit, dont il
faisoit bien plus de cas. Où est mon
pauvre & ancien ami Bertin, de la
Santé duquel je n'ai aucune nouvelle?
Il ne pourroit s'empêcher de dire,
en se rappelant le brillant cercle que
nous formions un jour chez ce Juif,
Orcotome, lui, Bertin, & moi: l'air de
feinte avidité, pour marquer une ad-
miration qu'il n'avoit pas, avec la-
quelle notre figure de Rousseau (car
Orcotome a l'honneur de ressembler à
ce

ce grand Poëte) étoit à l'afut des bons mots de notre Amphitrion, qui ne venoit pas vite ce jour-là, & enfin la pesante gravité, avec laquelle ce complaisant & plat convive sembloit se baisser en quelque sorte, comme pour relever avec sa machoire d'âne les misérables bluettes, ou étincelles que nôtre Portugais émerveillé de lui-même faisoit sortir quelquefois de son *briquet*, & pour lesquelles notre soteaux d'Anatomiste eût voulu, pour mieux flatter son Héros, être, pour ainsi dire, tout *amadou*. Belle expression de Juifs ! La Forêt ne craignant pas plus *Orcotome*, que *Maqui*, le méprisant à peu près au même degré, ce fut une raison pour le protéger : & pour mieux lui marquer, moins combien il étoit sensible à la cour qu'il lui faisoit, que son Crédit à Paris, à force de démarches & d'intrigues, il le fit entrer à l'Académie des Sciences.

ACADÉMICIEN donc par la reconnoissante vanité de ce Mécène, le ton d'homme important, toujours si mal soutenu, par quiconque peut
bien

260 PORTRAIT D'ORCOTOME, OU
bien avoir assez d'esprit, pour être
un sot mais non pour être un fat; ce
ton, dis-je, lui attira la haine & le
mépris de tous les Académiciens, qui
le jugèrent bientôt ce qu'il est, Mé-
diocre Anatomiste, éloge le plus misé-
rable qu'on puisse mériter.

AVANT que d'être reçu à l'Aca-
démie, vieux écolier de mon âge,
il avoit été fait Docteur, d'une fa-
brique plus douce & plus flatteuse,
je veux dire par les secours géné-
reux de sa galante Protectrice de la
ruë St. Jacques. L'Amour n'avoit peut-
être jamais fait un Medecin si laid;
mais c'est la preuve qu'il est plus so-
lide qu'on ne pense, & qu'il ne se laisse
pas prendre à l'amorce des dehors.

JE ne blame pas la Manufacture
de ce Doctorat, elle en vaut bien
une autre. Le mal que fait *Orcoto-
me*, dans la boutique de cette fem-
me, n'est point encore de planter
des Cornes sur l'intrépide front d'un
Libraire. C'est bien la moindre chose
qu'un Imprimeur soit Cocu; & cocu
de la façon d'un mauvais Auteur. Le
mal qu'il fait dans ce Théâtre Ty-
po-

pographique, c'est d'y exercer sa langue de Vipère, d'en répandre le venin sur le mérite & la vertu, & n'estimant que ses productions, d'honorer tous les savans d'un parfait mépris.

UNE aussi puante vanité suppose une pauvre espèce; aussi l'est-il, vous allez en juger. Sans esprit, ni génie, lourd, il parle toujours, sans se faire entendre, & souvent, tant il est clair, sans savoir lui-même ce qu'il dit: ignorant, qui se croit habile, & homme supérieur, parcequ'il fait l'Anatomie; embarassé, indécis au lit des malades, qu'il ne peut quitter, il en impose par un air de réflexion qui masque aux yeux du peuple une incertitude produite par le défaut de vûes & de lumières.

SI notre Docteur, après avoir longtemps flotté dans le doute, se détermine enfin à ordonner quelque chose, c'est à tout hazard. Il construit ses formules d'une manière si grotesque, il mêle ensemble des Drogues si peu *nubiles*, comme parloit la Forêt, qu'il n'y a pas jusqu'au Pharmocopole qui ne lève les épaules, en disant, voilà un Medecin

cin qui ne fait ni Chymie ni Galénique.

ABANDONNÉ du Public, aussi mauvais Lecteur que mauvais Ecrivain, car il lit comme un *Valet*, & écrit comme un *Frater*; *Bavaroise* est son Correcteur & son Maître d'École. Au défaut de mérite, il a eu recours à l'intrigue, qui lui a fourni les ressources dont il avoit besoin. Il s'est insinué chez l'Ambassadeur d'Espagne, qui par de pressantes sollicitations l'a fait nommer Professeur au Collège Royal. Quand je vois que Nihell même le loue, je dis: „ le merite n'est „ rien; il n'y a qu'*heur* & malheur „ dans ce Monde”.

VOILÀ deux Portraits de *Rufus*.
Choisissez le plus Ressemblant.



CHAP. VI.

Suite du Portrait de JONQUILLE.

JONQUILLE pense toujours par caprice & par humeur, comme sa Machine est montée, & l'est-elle
ja-

jamais bien dans un Hyppocondriaque ?
 Triste & lugubre personnage , son imagination plus noire que sa perruque couleur de geaiet, voit tous les objets tendus de noir, & pour ainsi dire , en dueil comme elle. Feint & rusé, mais rusé sans l'adresse du Bistouriste *Orco-tome*, & du Chirurgien *Gendarmo-Babil*, louant & blamant tour à tour les mêmes choses & les mêmes personnes, tantôt ami, & tantôt ennemi des autres & de lui-même, s'il se contrédit sans cesse & ne se comprend pas, comment aurois-je pû deviner une pareille énigme au premier coup d'œil ? Ami du mérite en général, ennemi déclaré du mérite particulier, furieux sur-tout contre ce Bourreau de Chinois *Fun Hoham*, aujourd'hui travesti en Démétrius l'écorcheur : dévoré par l'avarice, rongé par l'ambition, bouffi par une vanité démesurée, aussi attentif à s'élever qu'à abaisser en secret ceux qui pourroient lui nuire, ou l'éclipser ; guérissant tout, excepté lui ; homme important, lorsqu'il s'entretient avec M. Damien Portier de la Faculté, grand homme dans les Cuisines & les
 of-

264 SUITE DU PORTRAIT DE JONQUILLE.

offices, où il aime à bavarder, ailleurs pauvre Sire, misérable haire, génie plat & borné, quoique moins ignorant que son Ami *Bacouill*, carcasse d'esprit, comme de corps, cœur bas, Docteur rampant, enfin homme à deux visages.

MA plume légère & badine s'appesantit quelquefois; elle emporte la pièce, comme les purgatifs des Anciens, imités par Tournefort; ou comme le Sel de Seignette de Rasou, qui, selon Jonquille, a seul la composition d'un Sel, que Géoffroi & Boulduc ont trouvée en même tems; ou enfin, comme les Receptes du grand Daquin, que notre Docteur exalte & admire si judicieusement dans Charras. Si je ne suis pas un grand Medecin, je suis du moins, comme on voit, un grand Remede. Aussi la Faculté m'a-t-elle prescrit, comme l'Emétique, ayant Erofiatre & Chryfologue à sa tête, de même qu'elle eut autrefois Gui-Patin de pareille & mince Doctrine.

SUP.



S U P P L É M E N T

À L A

P O L I T I Q U E

D E S

M E D E C I N S.

*Politique des Medecins Domestiques
& des Hopitaux.*

JE n'ai point parlé ci-devant
des Medecins Domestiques,
ni de ceux des Hôpitaux &c.
Il faut suppléer à tout du
mieux que nous pourrons.

Tom. III.

M

DANS

DANS une grande maison, il y a Maître, Maitresse & Enfans, qui ont, ou peuvent avoir les leurs; il y a des Gentils-hommes, des Pages, des Ecuers, des Piqueurs, des Porteurs, un Chirurgien, un Secrétaire, des valets de chambre, des valets de pié, des Laquais, des chefs de Cuisine & d'office, des Cochers, des Postillons, des Palfréniers, un Maître d'hôtel, un Suisse &c. Il faut non seulement vivre & bien vivre avec tout ce monde, mais il faut tâcher de plaire à la plus basse valetaille. Pour y réussir, il faut écouter les sottises de l'un, le bavardage de l'autre; s'amuser, ou du moins le paroître, avec le plus ennuyeux Florentin; être doux & poli avec les valets, alerte à aller leur tâter le pouls, dès qu'ils appellent; répondre à toutes leurs questions, adoucir, calmer leurs inquiétudes; & comme le Medecin a l'honneur de manger avec les Maîtres, cela excite une jalousie qu'il faut essuyer & qui ne cherche qu'à tendre des pièges.

EN général le plus essentiel est d'examiner sur quel ton la maison est montée, afin de le prendre, d'en épouser

tous

tous les goûts & les préjugés. Si vous n'êtes pas dévot, dans une maison dévote, vous n'y tiendrez pas long-tems; & quand même le Maître seroit Athée, il suffit que la Maîtresse soit dévote, pour que vous ne soyez perdu qu'un peu plus tard. Réciproquement chez combien de Seigneurs, la Dévotion vous perdrait ! Les uns encore, dévoués au bon sens, à la Raison, à la Prudence, veulent qu'un Medecin ne dise que des choses décentes, sensées, avec l'air grave & circonspect qui convient à sa Profession, & sur-tout à la fantaisie du Maître: les autres, pleins d'esprit & de graces, n'aiment que l'agrément; un badinage léger, spirituel, est tout ce qu'ils exigent; ils ont pris, disent-ils, un Medecin, plus pour l'agréable, que pour l'utilité, *res miranda* ! Parcequ'ils n'ont point dessein d'être malades. Ici l'esprit est déplacé, & là le bon sens. Ce Medecin-là, disoit-on un jour en parlant du Docteur * * * * étoit bon pour M. le Duc de * * * il a trop d'esprit & de gâyeté pour nous.

Vous serez, donc suivant l'esprit

M 2 des

des Maîtres, badin , léger , sérieux , gai , pesant , grave , babillard , silencieux , dévot , indévot , spirituel , sot , galant &c. c'est une Femme qu'on épouse avec tous ses caprices.

M. de Fontenelle a donc bien raison de dire que c'est un chef d'œuvre de conduite & de prudence de captiver la bienveillance de tant d'esprits divers , comme fit Dodart.

SAVEZ-VOUS pourquoi il faut être le valet des valets , & prévenir les derniers d'une maison en sa faveur ? Le même Elogiste va vous l'apprendre ; c'est que les plus grandes qualités des hommes sont , dit-il , celles dont ce petit peuple est le Juge. N'est-ce point lui faire trop d'honneur ? Quoi qu'il en soit , c'est par lui que de bouche en bouche la réputation d'un Médecin vole & s'établit.

UN grand Seigneur ne se contente pas des remèdes qu'on lui donne , comme les gens d'un état médiocre , il veut que les remèdes le guérissent & promptement , comme le dit Molière si plaisamment. Ce n'est point ici qu'on peut dire , comme dans un Hôpital ,
fa-

faciamus experimentum in anima vili ; il n'y a point de coup fouré à faire , point de bottes secrettes à pousser ; le plus estimé de la maison, voilà le médicament qu'il faut prescrire. Vive le Public , il n'y a point de meilleure salle d'Armes pour les Medecins ; leur nom vole *per vitas & mortis* ; dans une grande maison, un Palfrenier meurt, & sa mort fait grand bruit ; on l'a trop ou trop peu purgé, ou saigné ; on ne l'a point soigné avec assez de diligence ; on est cependant payé pour le *guérir*. Qu'il y a de mauvaise humeur & de désagrémens à essuyer ! Les valets sont plus difficiles à servir, que les Maîtres. On a beau faire de son mieux ; s'ils ne sont point contens, si l'air seul du Medecin a le malheur de leur déplaire, ils murmurent, ils grondent entr'eux & le chassent enfin.

QUE dirai-je de la Jalousie du Secrétaire, souvent ex-barbier, ou ex-postillon, qui ayant tout son esprit au bout des doigts, croyant valoir un homme de génie, & avoir plus de mérite que lui, est fort surpris de le voir figurer à table & dans des Cercles, où

il n'auroit pas un mot à dire sans l'heureuse intercession de la Gazette & des comptes de la maison.

Vous voyez que pour réussir sur ces sortes de Théâtres, il faudroit avoir été élevé avec l'*Avocat Patelin*. Mais plus on a d'esprit, d'éducation, de sentiment, plus les bassesses coûtent, ou plutôt on n'en fait point, & on se perd par là. Le mépris, le plus injustement supposé, n'a pas plutôt percé, que la vanité blessée cherche à s'en venger sourdement tôt ou tard. Il ne suffit pas de ne pas fuir les fots, & de ne pas leur montrer de l'indifférence, ou du dégoût; il faut rechercher leur conversation, paroître la goûter, leur trouver de l'esprit; ou ce sont autant d'ennemis déclarés. J'ai sans doute beaucoup perdu dans la personne de

(a) L'AVANT veille de la Bataille de Fontenoi, étant au diner du Roi, Sa Majesté, après avoir dit en présence de tous les Seigneurs, que la bonne volonté de M. le Duc de Grammont lui étoit connue, ajouta qu'il ne vouloit pas qu'il montât à cheval, qu'il ne fut guéri de sa goutte; & je fus chargé d'aller en porter sur le champ l'ordre à mon malade, qui

de M^r. le Duc de Grammont, qui malgré un (a) Ordre du Roi, dont j'eus l'honneur d'être chargé, & malgré les douleurs de la goutte, voulut absolument (on ne peut fuir sa destinée) aller se faire tuër à Fontenoi. Chez ce Seigneur, je voyois familièrement ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour & à la ville; & sans doute la plus belle fortune m'attendoit à Paris, pour ne rien dire du plaisir d'être attaché à un homme poli, doux, affable, aussi honnête homme, que zélé pour le service d'un Maître qu'il adoroit, & à une Dame qui le pleurera à juste titre toute sa vie, Femme des plus respectables à tous égards, par son esprit, par son mérite & sa vertu. Mais quand je pense à tant de succès, (si je l'ose dire,) qui au jugement du Duc étonné

qui ne le reçut pas mieux, qu'il y obéit; (si c'est desobéir aux Rois, que de les servir). Imaginez un Seigneur, qui fait, qu'après la première action, il sera fait Marechal de France, & qui voit qu'il ne pourra s'y trouver. Quelle situation, quel surcroit de goutte pour un Ambitieux!

né auroient passé pour des Miracles dans une autre maison, & qui me gagnoient à peine la confiance des gens, parceque ma Phyfionomie peu grave & peu mystérieuse, loin de donner aux choses un certain poids, en diminueoit le mérite; sur-tout quand je pense à toutes les Calomnies dont chacun cherchoit à me noircir, & par rapport à la Religion, cette Batterie des *bons Chrétiens*, & par rapport à la grande Amitié dont m'honoroit M. le Comte de G. je ne voudrois pas, quelques avantages qui y-fussent attachés, rentrer dans une grande maison, & je ne conseillerai jamais à personne de quitter, comme j'ai fait, le pavé d'une ville où l'on a de l'estime & de l'emploi, pour courir après les Grands. Quelle servitude, que d'écueils!

PASSONS dans les Hôpitaux. Ils sont composés d'un Commissaire, auquel il faut faire la cour; d'un Directeur, dont il faut ménager les portions; de Chirurgiens jaloux, qui détestent le Medecin; d'Apoticaire, qui vous prient d'ordonner le moins de remèdes, qu'il est possible, & de remèdes
qui

qui ne soient pas chers; c'est-à-dire, qu'il faut avoir plus soin de la bourse de ces Mrs. que de la Santé des Soldats; presque toujours sacrifiés, (tant le Roi est *bien servi*) à l'avarice de ceux qui sont bien payés; pour les mal nourrir & les mal médicamenter. Que vous dirai-je? je regarde un Hôpital, comme un petit Théâtre, où se repete en déshabillé le rôle qui se fait dans le grand monde, rôle simple dans un endroit, & fort composé dans l'autre. Si vous essaïez des remèdes, même vantés par d'habiles Auteurs dignes de foi; le Commissaire dit à l'Intendant, que le Medecin fait des expériences meurtrières, qu'il n'a jamais tant vû de hocquets dans la dissenterie, par exemple; qu'il est inouï de voir chaque jour périr tant de malades; & après tous ces beaux discours, si quelque fameux Medecin ne parle en vôtre faveur au Ministre, le jeune est cassé aux gages. Que de gens qui ne sont point Medecins, jugent ceux qui le sont! Si vous voulez ouvrir tous les cadavres, pour mieux apprendre votre profession, vaine curiosité, dira-t-on, faste & char-

274 POLITIQUE DES MEDECINS

latanerie Anatomique ! le Scalpel n'a jamais fait de Medecins. Et si vous êtes suspect de peu de Religion, on dira que vous regardez les hommes, comme des mouches, & que vous pourriez bien avoir expédié tels & tels pour connoître leur mal. Vos visites sont-elles longues, ou courtes vous êtes toujours blâmé ; donnez-vous à manger à un convalescent, grandes plaintes de la part du Directeur ; & si c'est une créature favorisée, quelque serviteur de la Roulette, ou Maquereau de Prince, le Medecin sera obligé d'en rabattre ; & le Soldat, dont les forces reviennent moins vite, s'en retourne 15 jours plus tard au camp.

J'AI été Medecin en Chef de ces grands Hôpitaux militaires de Lille, de Gand, de Bruxelles, d'Anvers & de Worms, & je ne parle ici, comme par tout ailleurs que d'après ma propre expérience. *Experto crede Roberto.*

REVENONS aux grands Seigneurs ; la matière n'est encore qu'effleurée. Nous trouvons chez les Anciens & les Modernes, outre toutes les raisons que nous avons données ci-devant, des
preu-

preuves du danger qu'il y a de traiter les grands Seigneurs. L'Empereur (a) Hadrien fit venir tous les Medecins de son Empire, & parcequ'ils ne purent le guérir de son Hydropisie, il eût pour eux tant de mepris & de dépit, qu'il les eût tous volontiers fait pendre: mais il ne les égorgea qu'à ma manière. Maximin que ses Medecins ne purent guérir de ses plaïes, les fit tous tuër. Chirac & Sylva pensèrent éprouver la même recompense de leur savoir, ou du moins de leur zèle, pour n'avoir pû sauver la vie aux Princesses de C. & d'O. Mr. le Prince de C. & Mr. le D. d'O. prirent leurs épées; & furieux, quand on leur annonça leurs Femmes expirantes, ils auroient certainement tué ces Docteurs, s'ils n'eussent vîte pris la fuite. La Motte le Vayer dans son *Instruction du Dauphin*, dit que Louis XI. punit le Medecin de Charles VII. son Père, à cause que suivant les règles de son Art, il avoit
con-

(a) C'EST ici la répétition d'une note qui est tombée fort mal à propos dans l'endroit de la *Politique* où elle se trouve.

contraint le Roi malade de manger, & par là avoit prolongé sa vie. Ce n'est pas à cause de la rareté du fait que j'en suis fâché, c'est parceque cet *Archiatre* étoit un impudent, qui abusoit tellement de la crédulité Royale, qu'il avoit usurpé sur son Maître le même empire, que celui-ci avoit légitimement sur ses sujets. Comme le Roi avoit exilé plusieurs autres Medecins avant lui, craignant leur exemple, & pour empêcher ce Prince de le disgracier, il prenoit le parti de lui faire peur, en le prenant insolamment par le foible qu'il avoit pour la santé & la vie. „ Sire”, disoit-il, „ je jure Dieu, que si vous me chassez, vous ne vivrez pas huit jours”, je passe beaucoup d'autres Anecdotes plus anciennes.

JE gémissois cependant, toutes réflexions faites, sur le sort de mes confrères; & pour rien au monde, je ne voudrois être, en quelque pais, que ce fut, le premier d'entr'eux. L'honneur d'approcher d'un Grand Roi, n'empêche pas la triste idée que c'est avec son Maître qu'on est, quelque ai-

ma-

amable qu'il soit ; enfin une telle Dignité est semée de trop de pièges, dont mon Tempéramment Anti-Courtisan ne me garantiroit peut-être pas. Nous autres Bretons, nous sommes véridiques, un peu durs pour la plûpart, malgré le commerce des Muses, comme vous le dira *Dinanmas*, avec lequel ces bonnes Filles d'Apollon ont perdu leur Latin. Qui a d'ailleurs des opinions à soi n'est guères propre à épouser celles des autres. A la Cour, il faut plus de complaisance & de flatterie, que de Philosophie ; jusqu'ici je ne me suis appliqué, qu'à cette dernière, qui a tiré mon Ame de sa fange naturelle ; & ce n'est point à 39 ans, qu'il faut apprendre à commencer à ramper. Mais je reviens à de nouvelles reflexions sur le Medecin de Charles VII. C'est trop parler de moi ; la Lecture de Montagne me perd.

JEAN Cotier, c'est le nom de notre Docteur, avoit deux choses à craindre ; la première d'être jetté par la fenêtre, si Charles VII, rétabli, venoit à soupçonner qu'il avoit eu pour le

M 7 Fils,

Fils, la complaisance de mettre le Père à la diète; la seconde, c'étoit d'être puni par Louis XI., alors Dauphin, pour avoir fait son devoir. Une personne qui avoit taché de sauver la vie à Charles VII., ne pouvoit manquer de déplaire à un Fils aussi dénaturé & aussi cruel, que nous le depeignent Commines, Bayle, & notre compatriote Duclos. Louis XI. par conséquent ne punit pas le Medecin, pour avoir abusé de sa profession & de la simplicité du Roi, mais pour avoir suivi les lumières de son Art, malheureusement contraires aux intérêts de l'héritier. Disons donc avec Lucain, *exeat ex aula qui velit esse pius.*

La Familiarité avec les Grands Seigneurs, est un autre écueil à éviter. L'air d'égalité blesse qui se croit supérieur. Craignez la fable du pôt de terre, contre le pot de fer, ou le sort d'un valet qui s'attaque à son Maître. Il ne faut jamais sortir de la Sphère de sa naissance & de son état, mais toujours se contenir dans les bornes du respect. La Philosophie, j'en conviens, ne nous montre que des hommes

mes dans les Grands Princes ; pendant & après la vie ils sont , comme les autres , rongés par les Passions & par les vers , suivant en partie la pensée de Malherbe ; mais elle n'empêche pas la Politique de respecter l'ordre établi , les préjugés , la vanité même , & surtout la force de bras , toujours supérieure à la force de raison. Si la Grandeur n'étoit attachée qu'à des feuilles de chou , qu'on porteroit au chapeau , en guise de Cocarde , il faudroit s'abaisser devant ces choux , comme les Guerriers devant leurs glorieuses guenilles. Ne fut-il pas un tems , où l'on tiroit son chapeau au seul nom d'Aristote & d'Hyppocrate , comme font les Catholiques devant les Croix ? Des déferences sans bassesse ne courent point à un Philosophe ; elles ne révoltent qu'un fou ; & si elles sont exigées avec ce ton de hauteur & d'orgueil qui les rend rebutantes , il faut se consoler , mon Fils , en se disant à part soi : c'est pour mes intérêts , que je me plie , & flatte ainsi. Un Amant ne va-t-il pas à confesse pour épouser sa Maitresse ? Combien de gens vont au

Pré-

Prêche, ou à la Messe *propter Populum*? Les gestes, la contenance, le silence, les reverences sont de vaines simagrées, qui n'ont pas plus de vertu, qu'un compliment. Plus je me courbe, en salüant quelqu'un, me disoit un Ami, plus je le méprise; le vrai respect est à la verité dans le cœur, & n'est dû qu'à la vertu & au mérite.

LAISSONS là les Grands, & amusons-nous un moment avec nos égaux. *Calamo ludamus*, comme dit Phedre. Ce ne sont pas les gens de Cour qu'il vous est si essentiel de connoître, c'est le Bourgois, avec qui vraisemblablement vous ferez beaucoup plus lié par votre Profession, ou par le mariage. C'est à ceux avec qui vous ferez votre petit commerce, qu'il faut vous attacher. Telle est la sience du Monde nécessaire à un Medecin. Vous croyez peut-être que la Medecine Francoise étoit une bagatelle, ou un jeu de Machine sérieuse, comme chez l'étranger; en ce cas vous vous trompiez de toute la distance du Ciel à la Terre, *toto caelo*. A Paris, il faut connoître la vanité des Grands, pour la respecter,

ter, loin de la mépriser; le génie des Medecins pour se défier de leurs ruses, comme un Berger attentif garantit son Troupeau du Loup. Il faut se prêter à la façon de penser des Malades, pour se les conserver, comme une poire pour la foif; enfin s'il n'est pas donné à un Art aussi divin que le nôtre, de rendre malade ceux qui ne le sont pas, tâchons du moins de leur plaire & *d'escamoter* leur confiance, pour qu'ils nous appellent, lors qu'ils le seront.

SACHER donc que l'Esprit de Ville, l'Esprit de Cour, celui de Province, sont autant d'Esprits diférens. On ne s'exprime point à Versailles, comme à Paris. Les Femmes de la première qualité ont leur jargon, leur prononciation & leur espèce d'Académie Françoisé.

UN medecin de Cour en épouse le Joli langage; il dit comme une Duchesse; je me suis trouvé *inquemodé*; un *petit doit de Cour*, c'est un charme; j'ai *promoné*, ah! cruel, finissez de grace, vous me donnez *une peau de poule*, si par harard vous succédiez à *Bacouill*, ee que je fouhaite plus pour le Bien

Pu-

Public que pour le vôtre, Gréfillon, ou Erofiatre vous apprendra son Jargon, & *Douillet* à vous parfumer.

LA grosse Bourgeoise a l'esprit; comme le drap de Lodeve, fort épais; la fine Marchande n'a ordinairement qu'une adresse de babil, qu'un vil manège d'intérêt. Il faut sentir toute la variété de ces nuances, pour s'y prêter avec succès, c'est-à-dire avec profit. Suivez Goutard, Surnommé *Milord Claquedent*; il connoît le babil, aussi bien que les rûes. Il sera votre guide, ou votre Maître d'Ecole. Personne que je sache n'a mieux saisi l'esprit & le bavardage des ouvriers & des Metteurs en oeuvre. Je ne sai où Diable il va prendre les Contes qu'il leur fait, mais enfin, tout en les faisant rire, & en riant lui-même, il attrape leur argent. Tel est son talent.

D'AUTRES réussissent par d'autres voyes. Thuillier, que j'ai bâtiſé à nom de *Batême*, aime l'huile d'amandes douces; tous ses discours sont à l'huile; il adoucit tous les maux par là; „ ce, „ la console, dit-il, les entrailles ” Telle est la gluë où il prend ses oiseaux.

feaux. Au reste il ajoute avec emphase, *non sumus Magistri Naturae, sed Ministri.* Les Orfèvres & les Joailliers écoutant ce Latin, s'écrient, „
 „ tu Dieu! l'habile homme que ce M.
 „ Batême. Enfin *chacun a son ton, son*
 „ *allure.*

LES honnêtes gens, ceux qui ont de l'éducation, qui aiment & cultivent les Lettres, parlent bien, parcequ'ils ont de l'esprit & du goût, sans lequel la meilleure compagnie est infructueuse, comme le prouve l'exemple de *Croquignole.* J'ai cependant vû à Bruxelles un homme qui lui trouvoit de l'esprit & de l'élocution, mais cet homme ne connoit que les Astres, & ne fait mesurer que les clochers. Que peut-on exiger ordinairement d'un Astronome?

EN Province l'esprit est moins cultivé qu'à Paris; c'est un Diamant brut, sur-tout dans les Ports de Mer. Le Gentilhomme vit avec les lievres, plus qu'avec les Livres. Le Négociant arme des vaisseaux, ou tire des lettres de change. Il ne connoit point les Enfans du Ciel. Ici l'homme difficile est un
 fot;

sot; il ne faut être, ni puriste, ni chicanneur. Moins il y a d'esprit dans un païs, plus il en faut faire grace, ou plutôt en donner aux Habitans. Si l'un affecte de placer bien, ou mal, à la manière de *Faunisse*, devant les femmes, comme devant les sàvans, les termes de l'art les plus empoulés, faites le passer pour un sàvant lui-même, admirez la profondeur de ses lumières, & par reconnoissance, il sera votre Malade & votre Prédicateur. Si l'autre, gueux trop enrichi, pour croire manquer d'esprit, a la complaisance de vous débiter ses sottises, ayez celle de les écouter. Enfin pour imiter une heureuse frase d'un de mes Compatriotes, Bel Esprit; „ qu'un ennuyé vous „ ennuye, sans que vous osiez mon- „ trer aucun ennui, quand même cet „ ennuyé seroit un ennuyeux qui s'en- „ nuyeroit d'autant moins, qu'il vous „ ennuyeroit davantage ”.

UN mot sur la nécessité de pratiquer la Medecine suivant la mode de chaque païs, quoique j'en aye déjà parlé ailleurs, comme de bien d'autres choses qui avoient besoin d'être retouchées.

chées. Loin de railler les usages & la méthode d'un païs, parequ'elle est différente de la vôtre, ou de celle de votre Nation, il faut vous y conformer. Ce n'est pas que la diversité des climats justifie celle de la Medecine; elle ne justifie que la diversité des préjugés; la pratique des Medecins varie mais la Medecine en elle-même ne varie point; elle est, comme toute vérité, une, simple, & invariable. Cependant les préjugés sont nos Rois; un Medecin peut les regarder comme les Astres de sa fortune: il faut donc leur obéir & leur faire une espèce de Cour. Si par la meilleure méthode, vous avez sauvé la vie à un malade, & qu'on dise qu'il est bien heureux de n'avoir pas péri, ayant été aussi mal traité; le premier qui se présentera, tuez-le, suivant la mode du Païs, & on dira que vous l'auriez sauvé, si la chose eût été possible. Il y a des Païs, tels que la Chine, par exemple, où la Medecine est à cent lieuës de la medecine; si là, vous vous acharnez à suivre la Méthode reçûe par les plus habiles Medecins, non seulement vous feriez des Miracles, qu'on

qu'on n'y croiroit pas ; mais la plus belle cure sera précisément celle qui vous perdra de réputation. Estimé en France, vous ne le serez point à Pe-kin.

POURSUIVONS le placage de nos morceaux détachés. Comment feroit-on dans les Hôpitaux sans la promptitude des visites ? Faites vite les vôtres, & expediez moi vos gens. On vous dira qu'un Avocat ne peut juger vingt procès par jour, & qu'il y a bien d'autres incidens dans ceux de la Faculté. Laissez dire, allez, marchez, roulez, tatez des pouls, *ab hoc & ab hac*, comme les autres. Le coup d'œil suffit. On dira que vous l'avez *infaillible*. Quelqu'un demandera, si c'est pour la vie, ou pour la mort ? Mais où ne rencontre-t-on pas de mauvais plaisans ? N'est-ce pas Illustre *Fontenelle* ?

Tel vieux Medecin, citant Hippocrate, pourroit dans le *Misere*, faire ouvrir le ventre impitoyablement, & dans la dissenterie ordonner gravement *injectionem spermatis in anum*, quoique je ne me rappelle point d'avoir lu ce passage dans notre bon Homme fondateur,

teur, qui pouvoit bien au reste dans un tems où le fait étoit à la mode prescrire ce qu'un certain Pape, selon un Auteur cité par Bayle, permettoit à Rome pendant les trois mois de l'Année les plus chauds.

LA Discretion est plus nécessaire & sied mieux à un Medecin, que la Pu deur à une Jeune Fille. Mais c'est surtout dans les Cours qu'elle est indispensable. Il ne faut point dire, „ je trai- „ te un tel; j'ai guéri un tel ” : car ce tel, pour vous apprendre à parler une autre fois, nommera par politique à ceux qui lui demanderont : *qui est-ce qui l'a traité*, nommera dis-je, un autre Medecin que vous, & vous dira à vous-même en face, qu'il ne s'étoit point servi de vous, quoique les saignées & les autres remedes ayent été faits en vôtre présence. Je me souviens d'un Malade que j'avois fait saigner sept fois, à qui j'avois fait appliquer plusieurs fois des veficatoires, & avaller six fois deux & trois grains d'émétique; & qui après sa resurrection, qu'il me devoit bien certainement, alloit, disant de maison en

en maison, qu'il n'avoit fait aucun de mes remèdes; qu'il seroit mort, s'il n'avoit envoyé chercher d'autres Medecins & Chirurgiens (qui ne savoient pas le latin). Quel jour? le dixième d'une fièvre. De quelle fièvre? d'une fièvre ardente, vrai *Causus*, avec point pleurétique &c. Si on presse tel Convalescent, ou ses amis sur votre compte; ne pouvant pas nier qu'il ne vous ait appelé, son dernier subterfuge est de dire: que ce n'est pas comme Medecin, mais en qualité d'homme d'Esprit, pour le plaisir de la conversation, c'est à dire, ne vous en déplaît, pour rire & à la maniere du Maréchal d'Étrées, comme on l'a dit. Sylva, qui étoit sujet au cas, & en étoit doublement digne, se divertissoit à son tour aux dépens de ceux qu'il avoit divertis. Pourvû que l'argent vienne, disoit-il, & *vogue la Galère*; il faut s'attendre à tout dans la vie. N'est point Marin, qui n'ait essuyé quelque tourmente. Ouï, bon pour tout Medecin Mercenaire: mais qui ne l'est point, qui donne ses ordonnances & ses soins, comme ses manuscrits, trouve qu'il est dur
d'ob-

d'obliger des ingrats. Dieu merci, & un Grand Roi, je puis m'épargner tous ces désagrémens, & ce que j'ai toujours le plus ardemment désiré, c'est de pouvoir me dispenser d'exercer une Profession qui réunit en elle seule le dégoût de toutes les autres. Si l'homme est un Loup pour un autre homme, le Medecin est bien plus loup pour un autre Medecin. Il est difficile, je ne dis pas d'être aimé de son Confrère, mais de n'en être pas haï. Les Medecins, que la jalousie, l'avarice, l'ambition indisposent & enveniment réciproquement, sont des Animaux orgueilleux, injustes, & trop souvent ignorans. Pour ne point repeter leurs menées sourdes, ils attaquent souvent à visage découvert: ils aboient au Mérite, comme les chiens à la Lune, & la force du génie cède à celles des poumons & de la Cabale. Dans le Commerce mutuel de tromperie & d'ingratitude qui est entre les Medecins & les Malades, j'observe une chose singulière, c'est que les fourbes trouvent moins d'ingrats que les honnêtes gens. En vérité quand je me

rappelle ce tissu d'iniquités que j'ai essuyées *ab ipsa limine Praxis*, la difficulté de s'établir & de faire fortune en tout bien & tout honneur, je me félicite de la mépriser & d'être incapable de prendre d'autres moyens, que ceux qui lui tournent précisément le dos. Ce n'est pas qu'en me supposant quelque Talent pour la Medecine (c'est aux Connoisseurs, & non à moi, à en juger par mes Ouvrages), je ne sois fâché, en qualité de bon Citoyen, de voir enfoui & perdu par la transplantation, ce qui eût porté fruit en terre natale. Mais on est Citoyen de soi-même, avant que de l'être de l'Etat où l'on vit; & en galant homme j'ai pris mon parti.

VOULEZ-VOUS une nouvelle preuve du hazard de nos réputations? c'est le fondement misérable sur lequel chacun les juge & les établit. Montagne n'appelle-t-il pas Sylvius *excellent Medecin*? Et il n'y eût peut-être jamais un si grand Empoisonneur avec ses sels volatils huileux; & si tel est le jugement d'un homme excellent lui-même, mais nullement juge en Medecine,

ne, que penser de tant de cerveaux étroits, qui ayant à peine le sens commun, se mêlent de raisonner Médecine, & de la juger elle & ceux qui l'exercent. Autant qu'il m'en souvient, c'est au sujet de l'ivresse que Sylvius conseille une fois par mois, pour fortifier l'Estomac, que Montagne, le plus sobre des Hommes, loue ce Docteur. Encore passe, s'il eût été yvrogne. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que notre Ami Michel qui donne des Eloges à un mauvais Médecin, ne croit point du tout à la Médecine; *ne Sutor* &c je l'ai dit à *Erostatre* dans un autre sens.

Ne vous avisez pas, mon Fils, de remettre sur le tapis cet Ancien Decret de la Faculté, qui ordonne aux Apoticaire de composer, & de se donner la peine de mettre eux-mêmes en place leurs Clistères. Renard en a assez plaisanté dans son *Legataire*, ainsi que M. le M. d'A. dans ses célèbres *Lettres Juives*; point de contes rechauffés. Faux, ou vrais, il vaut mieux en créer. Il ne s'agit que de faire rire, comme Arlequin fait sur le Théâtre des Batteleurs, afin de

vendre ses pillules. D'ailleurs Anecdote pour Anecdote, un Apoticaire, qui ne seroit pas aussi ignorant, que ces M^{rs}. ont la loüable coutume de l'être (tant l'ignorance, comme parle Montagne & l'incuriosité font un chevet mou, doux & sain pour une tête bien faite) pourroit vous en retorquer une bonne du 16. Juin. 1683. La Faculté à qui on proposa de faire des changemens avantageux sur la Thériaque, laissa crier Charras & les autres, & dit : qu'il falloit suivre l'ancienne coutume, & ne rien innover dans la composition belle & bonne de celle d'Andromacus. Voilà les Medecins ; ils prennent de même en tout leurs commodités & le plus court chemin. Aussi zélés que les Pharmacopoles... pour gagner de l'argent ; c'est un Corps dont tous les Membres se ressemblent. Qu'on juge par là de la valeur du *Code Medicamentaire* de la Faculté de Paris, qui est écrit en Latin, & contient les loix que doit suivre toute la Pharmacie du Royaume qui entend à peine le François.

LA Politique des Medecins est iné-
pui-

puisable, & me paroît telle de plus en plus, lorsque je la crois épuisée. En voici encore un trait, mais comme il faut enfin finir, ce sera le dernier, il regarde les traductions, que vous n'eussiez pas crues dangereuses: elles le sont cependant. *Erosiatre*, à qui je faisois présent à versailles de ma traduction des A. B. me dit d'un air désespéré: ah! Mr. qu'avez-vous fait là? Une traduction, lui dis-je tranquillement. Dites plutôt, repliqua-t-il, un poignard, dont vous armez des furieux. Il entendoit nos bons Amis de St. Côme, avec lesquels ceux de la rue des Buchcriis ne sont pas bien aise de partager le gateau Hippocratique. J'ai été malheureux dans mes traductions; elles n'ont fait du bien qu'aux Libraires. l'Auteur même n'y a pas gagné un grain d'encens; le Savant & fin Connoisseur en ouvrages de Medecine, Andry, dans l'Extrait qu'il a donné des Aphorismes, en parle comme d'une assez maigre production. Hunauld, Homme d'une autre trempe, mais non moins Esprit de parti, ou jeune encore, & plus

facile, que foible, je me laissai entraîner, Hunauld voyant la traduction de la préface de Boerhaave sur la vérole, disoit: qu'il falloit laisser ce système à l'abri du nom de son Auteur & de son rempart *Aphrodisiaque*. Que voulez-vous, ajoutoit-il, que pensent des gens qui guérissent tous les jours la verole avec du Mercure, sans trop amaigrir? que voulez-vous qu'ils pensent d'un Auteur, qui préfère son Gayac, & prétend qu'il faut ôter du Corps jusqu'à la dernière goutte d'huile? ce qui ne peut se faire que par un feu buvère. Ensuite, mon Fils, parlant fort sans façon de M. votre Père, son Zélé Disciple; eh si! poursuivoit-il, si encore une fois, il ne faut point traduire, de peur de commettre les plus grandes Réputations.



SUPPLÉMENT

À

L'ANTI-
MACHIAVÉLISME.

SUP.



S U P P L É M E N T

À

L' A N T I-

M A C H I A V É L I S M E.

TOUT Medecin d'une ignorance crasse, ne peut avoir ni conscience, ni Probité, ni Religion. M. de Lamoignon disoit : qu'il y avoit peu de différence entre un Juge méchant & un Juge ignorant ; que l'un avoit au moins devant ses yeux les règles de son devoir & l'image de son injustice : que l'au-

N 5

tre

tre ne voyoit ni le bien ni le mal qu'il faisoit : que l'un pechoit avec connoissance , & par conséquent étoit plus inexcusable ; mais que l'autre pechant sans remords , étoit plus incorrigible. Voilà l'ignorance plus à craindre , que la méchanceté. l'Application est facile. Un Medecin ignorant jusqu'à un certain point est donc plus redoutable qu'un homme éclairé sur les vices , ou les crimes qu'il commet. Les Juges sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent , ou par erreur ou par malice. Qu'on soit blessé par un homme sobre , ou par un yvrogne , par un furieux , ou par un aveugle , on ne sent pas moins sa blessure. Celui qui me ruine , en se trompant , ne me ruine pas moins que celui qui me trompe. C'est l'idée de Bayle. Il en est de même des Medecins.

DEUX jeunes *Aurores* , belles comme l'amour , qui les inspiroit , lassées d'implorer vainement le secours de Jupiter , s'adressèrent à moi , jeune aussi alors , pour les débarasser de leurs vices *Titons* , Animaux Domestiques ,
nui-

300 SUPPLÉMENT À
se , qu'elle est moins coupable , que
la méchanceté d'un fripon & d'un
meurtrier? Un Medecin a beau val-
ter sa bonne foi ; si son ignorance
vient de sa paresse & de sa mauvai-
se volonté , & non de son défaut de
pénétration , (quoi qu'à la rigueur
en ce cas , il ait eu tort de se fai-
re Medecin) je dis qu'il est justicia-
ble , & ses propres confrères doivent
le condamner.

Mais voyons ce que suppose une
ignorance de bonne foi & absolument
invincible. Elle suppose qu'on a ex-
aminé les raisons pour & contre , a-
vec un desir sincère de trouver le fort
& le foible de chacune , sans avarice ,
sans orgueil , sans Charlatanerie , ni
prévention. Or comme la plupart des
Praticiens ne se donnent pas la peine
de s'appliquer sérieusement à un tel
examen , & ne daignent pas même
renforcer leurs lumières par celles d'
autrui ; ne se souciant , ni d'Anato-
mie , ni de Chymie , ni de Physique ,
ni de ce qu'ont pensé les plus excel-
lens Medecins de tous les tems sur
les cas les plus difficiles , il s'ensuit
que

que c'est leur faire honneur, que de ne les accuser que de cette espèce d'ignorance.

IL n'y a que les malheurs qui arrivent, malgré toutes les lumières de l'Art, qui ne peut pas l'impossible, il n'y a, dis-je, que ces sortes d'accidens, qu'on ne doive pas rejeter sur le Medecin. Il peut bien se faire que les plus excellens remedes, ceux que les plus habiles Medecins ont jugés les meilleurs, je ne dis pas dans la meme circonstance, dont il s'agit, mais dans un cas, à peu près semblable, non seulement ne réussissent pas, mais soient quelque fois funestes & meurtriers. Il est des cas si brouillés, si enveloppés de mille complications diverses, des cas si nouveaux en même tems, qu'on ne peut arriver à leur connoissance, que par une analogie foible, incertaine ; & par conséquent dangereuse. Si la confusion des procès jette les juges les plus éclairés dans la perplexité, à plus forte raison les Medecins doivent-ils souvent flotter dans le doute & dans l'incertitude, d'autant plus

N 7

que

que les procès de la Nature sont bien plus difficiles à débrouiller que ceux de la chicane : & c'est ce qui met un excellent Medecin, dont l'Art est plus vaste & plus difficile, au-dessus d'un grand Jurisconsulte qui a moins de peine à combiner des choses appuyées sur les Loix.

J'AI entré dans ce détail, pour faire voir, que si l'ignorance des Medecins est souvent meurtrière, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit criminelle. Puisqu'on ne peut nier la profonde obscurité d'un grand nombre de maux & d'accidens qui résultent dans notre machine de l'opération des remedes mêmes, il est évident que les plus savans Medecins ne font point exemts d'ignorance ; & d'une ignorance qui peut avoir des suites beaucoup plus facheuses que la maladie ; mais alors ils ne sont point coupables, quelques meurtriers qu'ils puissent être, s'ils ont du génie, beaucoup d'étude, de lecture, du zèle, de la probité, en un mot des connoissances & bonne volonté ; est-ce la faute des Medecins, si comme dit
 Bayle

Bayle qui me fournit lui-même ces réflexions, la Nature est toujours incomparablement plus habile à former des maladies, que l'Art humain à les guérir. Mais, quoi qu'il n'y ait pas plus d'excellens Medecins, parmi ceux qui le font, que d'aigles, parmi les oiseaux, cela n'empêche pas, (& le besoin l'exige) qu'on ne puisse & qu'on ne doive même avoir confiance dans les Medecins qui ne font pas du premier rang: avec les qualités requises, dont j'ai parlé, ils méritent de l'emploi; & il est de l'intérêt de la société de ne pas les dédaigner.

IL n'en est pas de même de ces Docteurs dépravés, qui n'ont ni probité, ni lumières, ni envie d'en avoir; pour ceux-là, ce sont des Monstres dans leur profession. Je les compare à un cheval qui ruë, & dont il faut prendre garde de s'approcher.

ECOUTONS quelques Medecins, même de la Faculté de Paris; & nous comprendrons que ces réflexions sont aussi bien fondées, qu'elles sont tristes; & en même tems ce qui peut
don-

304 SUPPLÉMENT À
donner lieu au brigandage de la plû-
part de ses membres.

O Temps, O Mœurs! dit Denyau;
on n'a plus besoin ni de livres, ni de
sience, ni de pratique, ni de probi-
té. De l'effronterie, du caquet, la fa-
veur des femmes, le luxe, un Patron
éminent, cela suffit pour faire fortu-
ne, ne fut-on qu'une *Machîne*.

„ LE désordre de la Medecine, „
„ dit M. Héquet, „ est évidemment
„ prouvé par la licence avec laquel-
„ le on voit aujourd'hui se former
„ des Praticiens dans un Art, qui dans
„ tous les tems a respecté la vie des
„ hommes. Cet art est en proie à
„ la témérité, à la présomption, à
„ l'impéritie, souvent d'un Jeune hom-
„ me, fraîchement sorti des écoles,
„ encore cru dans ses études: les
„ faits

(a) J'AI parlé ailleurs des réflexions cri-
tiques de Mr. le François; quoiqu'il n'ait pû
se dispenser de ménager la Faculté son appro-
batrice, tandis que Gui Patin ne disoit sincè-
rement ce qu'il pensoit, que parcequ'il s'imagi-
noit que ses lettres ne paroïtroient qu'après
sa mort, mais persuadé qu'elles seroient re-
cueillies & mises au jour: cependant il nous
fait

„ faits parlent; il ne faut que suivre
 „ les nouveaux Praticiens pour être
 „ convaincu que tous sortent des che-
 „ mins battus par les Anciens Maî-
 „ tres; que tous quittent la voye droi-
 „ te: de la vient que tout est mé-
 „ connoissable dans la nouvelle Me-
 „ decine. Les termes n'y font plus
 „ les mêmes, ou du moins y sont-
 „ ils ajustés à des matières inouïes.
 „ Le renversement n'arrive, que par-
 „ cequ'on a franchi les bornes de la
 „ sagesse & de l'ordre; ce n'est plus
 „ qu'un cahos, à l'ombre & à l'ob-
 „ scurité duquel chacun se permet ce
 „ qu'il imagine &c. ”

„ VAUTIER, Valot, Rainssant &
 „ quelques autres se jouient impuné-
 „ ment de la peau des hommes: ils
 „ disent qu'il faut plumer (a) l'oi-
 „ son,

fait connoître combien d'indignes abus s'y sont
 glissés; il ne faut pas tant de discours, ni
 de vaines déclamations, pour prouver que
 l'ignorance s'est emparé de l'esprit des Medecins,
 comme la dureté de leur cœur, & qu'en
 un mot ils voyent tomber les Citoyens com-
 me ces feuilles desséchées de l'Automne, ou
 comme un monceau de sable que les vents
 em-

„ son, tandis qu'on le tient; & quand
 „ on tient son argent, que le Diable
 „ l'emporte, s'il veut. . . . La me-
 „ decine qui s'exerce à Paris est une
 „ fourberie. . . . Mr. de Believre est
 „ mort par l'ignorance de ses Mede-
 „ cins. . . . Dans la Maladie de Ca-
 „ therine de Medicis, du Laurent des-
 „ aprouvoit la saignée, trompé par
 „ un passage d'Hippocrate. Au con-
 „ traire De l'Orme pressoit la saignée.
 „ Martin dit qu'un passage d'Hippo-
 „ crate mal entendu (par la Faculté
 „ de Paris) a coupé la gorge à Cin-
 „ quante mille hommes. R. . . . est
 „ ignorant, impudent; C. . . . est
 „ menteur. D. . . . est affamé
 „ d'argent, il vend tout, jusqu' à
 „ ses approbations. P. . . . expe-
 „ dieroit tous les Princes pour faire
 „ quel-

emportent & promettent à leur gré dans les
 airs. N'auriez vous point entendu parler de
 je ne sai quel Juge de Bourdeaux, qui, en se
 curant les dens, condamnoit les Criminels au
 supplice, avec ce seul mot: *Moriatur*. Telle
 est la sentence de la plupart de nos Docteurs,
 & leur manière cavalière de la rendre. Ils
 conduisent aussi tranquillement un Malade à
 la

„ quelques maudites expériences ”. Lisez les Lettres de Gui Patin, vous y trouverez bien d'autres traits lancés contre ses Confrères avec sa liberté ordinaire, c'est-à-dire, Cynique.

QUAND Dom Marcos a perdu un Malade, il ne regrette que ses propres intérêts. „ voila dit-il une bonne maison & une bonne pratique de moins. ” Discours de Marchand, & non de Medecin!

Si ces choses se font entendre auprès des Grands, que deviennent de pauvres malheureux? Comment le Medecin les voit-il? Il en pourroit expedier cent par heure, au train dont il y va; c'est comme dans un Hôpital. Ou plutôt nos Docteurs ne veulent pas les voir, & refusent leur secours aux pau-

la mort, l'évétique à la main, que Boerhave y conduit chaque Maladie, avec sa plume, dans ses Aphorismes. Ce *Moriatur* est-il plus fort que le *Pereat* de Molin, dont j'ai parlé? ou le *juguletur* d'Afforti, terme dont il se servoit avec plaisir, & en vrai petit maître d'Esculape, toutes les fois qu'il ordonnoit une saignée de la gorge.

pauvres gens. Si *Bacouill* est appelé chez un Artisan, M. joüe. Le Malade se meurt? Eh bien, dit notre Gafcon, qu'il *mure*; que veut-il que j'y fasse? Puis continuant de mêler les Cartes, il ajoute: *pendant j'irai, entendez vous*, ajoute-t-il au favoyard qu'on lui envoie. Ensuite tout bas il marmotte entre ses dents; *quand la partie sera finie.*

EN est-ce assez pour vous faire voir que la plupart des Medecins ne sont que des Maratideurs privilégiés, à qui tout est permis. On peut definir la Medecine entre leurs mains, comme Gui Patin a defini la Politique, *Ars non tam regendi, quam fallendi homines.* Peu de Medecins ressemblent à Mr. Hequet, & à Fernel. Celui ci pour mieux vaquer à l'étude, appelé dans son jeune âge à la Cour, eut la rare modestie de dire, qu'il n'étoit pas assez fort, pour qu'on lui confiât la fanté des Princes. Mais voyant que cet artifice ne lui réussissoit pas, il feignit une pleurésie, & employa, pour n'être pas Medecin de Cour plus de machines s'il est possible que ses Confrères n'en

n'en mettent en jeu pour le devenir. Voyez Bayle à l'Article de Fernel. On peut dire de l'autre :

Rara avis in terris , nigroque similima Cigno.

ON n'eût jamais , comme on l'a vu , plus de respect pour la vie des hommes. Cet honnête Medecin ne vouloit traiter que les Malades qu'il croyoit pouvoir parfaitement soigner & guérir ; tandis que les autres voyent , je ne dis pas impunément , mais avec autant d'honneur , que de profit cent malades par jour ; car on supprime l'idée de charlatan & de fripon , liée à cette conduite , pour y coudre celle de Bon Citoyen & d'excellent praticien. Combien d'autres font rire & amassent de grands biens , par ce qui fait pitié , & devoit ôter toute confiance , en disant : que comme il faut un Prêtre & un Autel , il faut des Medecins & des malades ; que le peuple est une Bête imbécile , faite pour croire tout ce qu'on lui dira : enfin en trenchant des petits Hérétiques dans
leur

leur Art. Ce qui fait le plus gémir, c'est que, pour un homme sensé, aux yeux duquel de tels Medecins seront au nombre de ces impudens, qui, comme parle St. Augustin, auroient honte de ne pas le paroître, quoique fots, ignorans & bornés, ils passeront chez une infinité de personnes pour des gens de beaucoup d'esprit.

Si nous joignons quelques réflexions d'un homme désintéressé (Bayle) à celles-ci, nous en ferons voir toute l'impartialité, & en même tems on connoitra mieux le Brigandage des Consultations. Écoutez donc ce fameux Critique.

„ DANS les Maladies désespérées,
 „ on assemble quantité de Medecins,
 „ on les fait venir de loin, ils con-
 „ sultent, ils disputent, ils s'accordent
 „ rarement; il en faut venir à la plu-
 „ ralité des suffrages; ils font si bien
 „ que le Malade peut dire: *la multi-*
 „ *tude des Medecins m'a fait mourir,*
 „ (Petronne a eu la meme idée). Les
 „ belles harangues ne manquent pas
 „ dans ces assemblées: mais les caba-
 „ les, & les intrigues y manquent
 „ en-

L'ANTI-MACHIAVÉLISME. 311

„ encore moins; & la conclusion suit
„ presque toujours, non pas la Justi-
„ ce & la verité, mais la brigade la
„ plus forte.

EN ai-je dit davantage ? Quels
traits contre les Medecins ! Il est vrai
qu'on peut dire avec Juvenal ;

*Difficile est Satyram non scribere, nam
quis iniquae*

*Tam patiens urbis, tam ferreus, ut
teneat se?*

MALGRÉ tous ces vices des Con-
sultations, je ne les proscriis pas; el-
les peuvent être utiles, quand la si-
ence & la probité s'y trouvent. Mon-
tagne a donné dans un travers peu
digne d'un Philosophe, lors qu'il ad-
met à peine un seul Medecin. Quand
on ne seroit guidé que par une lumiè-
re aussi incertaine (1) que celle de
de la Lune, dans une épaisse Forêt,
toujours faudroit-il cette lumière.

Dans

(1) Quale per incertam Lœnam sub luce
maligna

Est iter in Sylvis. *Virg. Æned.*

Dans l'incertitude de l'Art, les Medecins habiles sont de tous les hommes les moins incertains. Douze Medecins ont fait mourir un malade, comme le dit si plaisamment l'aimable Courtisan que nous avons cité plus haut. Donc le nombre des Medecins est dangereux; donc aucun Medecin ne merite de confiance. La belle consequence!

FINISSONS par quelques Réflexions sur la Medecine & ceux qui exercent cette Profession avec le plus de candeur & de lumières. Il n'y a point d'homme dont la fortune soit plus entre les mains du hazard que celle du Medecin. Tout le monde, jusqu'aux plus imbéciles femmelettes se mêlent de l'être, & de donner des conseils dans un Art qu'elles ignorent dans la plus grande perfection. Il faut qu'un Medecin ait la patience d'écouter ces conseils, & la complaisance de se prêter à tout, s'il veut faire fortune; aux coutumes, aux fantaisies, aux goûts, aux modes de l'univers. Ce n'est point assez d'avoir à combattre l'autorité de Professeurs
cé-

célèbres , & souvent par là d'autant plus dangereux , & l'entêtement de leurs Disciples , qui l'encensoir à la main , vont semant le poison comme bon grain , de leur Doctrine ; il faut obéir , se plier à cette diversité frappante de la Medecine dans les différens climats ; diversité dont Allain a grossièrement copié, dirai-je l'inconstant , ou effrayant tableau ? Ici , il faut terminer le procès du Malade , avec des saignées ; là , avec des poudres vertes , bleües , rouges , oranges , violettes , grises , noires , blanches , rouges sur-tout. Qui fait que la Medecine est une Méthode éclairée , de bonne foi croira-t-il jamais quelle puisse consister en d'aussi misérables & aveugles poussières. Quand il s'agit de calmer les douleurs , la poudre rouge de Straahl peut-elle se comparer à l'opium , que n'a jamais voulu employer dans toute sa Pratique ce Chymiste prévenu. Quand l'inflammation , le délire , la force de la fièvre , cause coup sur coup une Hémorrhagie , quelle poudre vaut la saignée ? & s'il ne faut que rafraichir , au défaut du

Tom. III.

O

Ci.

Citron, je conviens que le Nitre seul qui fait la baze de la poudre Tempérante, suffit pour cela: mais par conséquent tous les autres ingrédiens sont au moins inutiles. Que font là les yeux d'Ecréviffe, absorbant les aigres? les humeurs dans la Fièvre tournent le dos à cette qualité. Encore on fait assez l'inutilité des absorbans, qui n'entrent point dans le sang, & forment un Mastic onereux dans les premières voyes, & conséquemment dangereux dans les anxietés. Enfin que fait le cina-bre? Ce que fait le fard, il rougit. En conscience, c'est se moquer, que de prendre une telle poudre, & toute autre en général, pour un grand remede, & c'est plutôt jetter de la poudre aux yeux. Nous avons eu en France notre sel sédatif de Homberg; nous y avons crû, comme on croit ici à la poudre de Staahl. Nous en avons même exagéré les propriétés; mais enfin nous en sommes revenus, comme de l'ypécacuantia, & de tant d'autres drogues si vantées. Il faut esperer qu'on reviendra de même en ce país sur le compte de la *Medecine pulverulante*;

il

il y a trop de favans Medecins, pour qu'on n'en soit pas enfin desabusé. Je ne nie pas que la poudre de Staahl n'ait quelques vertus ; mais à peu près, comme toutes les autres, c'est à dire fort peu. Et si, comme dit fort bien Hippocrate, dans les grands maux, il faut de grands remedes, il s'ensuit ou qu'il n'y a point ici de grands maux, ou que les grands remedes avec la meilleure façon de les appliquer n'y sont point connus par les Medecins médiocres.

JE ne puis résister, mon Fils, à ce dernier conseil. Toutes les Nations, nous l'avons dit, sont des Composés monstrueux qui se ressemblent. Par tout ne voyez vous une multitude d'ignorans, passionnés, animaux divers suivant leur tempéramment, qui varie lui-même, selon le climat, la nourriture, l'éducation, les Ancêtres &c. Le peuple n'est-il pas partout, sot, imbécile, esclave de ses opinions & de ses préjugés? n'est-il pas dans toute la terre, une espèce d'Hydre, à cent mille & mille têtes folles, vuides & légères, qui ne ju-
 O 2 geant

geant que par prévention & d'après leurs parens, leurs amis & leurs nourrices, veulent l'emporter de haute lutte, & l'emportent en effet sur l'expérience, les lumières & la Raison ? si tel est par-tout le peuple, par-tout aussi les honnêtes gens, les gens éclairés sont différens. Si le fond est le même, & qu'il n'y ait qu'un peu de variété dans la forme; qu'ici, par exemple l'esprit soit rimé, & ne le soit pas là; qu'ici, on soit tutayé par les Quakers; que là on fasse des révérences jusqu'à terre; qu'importent de vains usages au mérite d'une Nation ? C'est dans la Philosophie, dans la Jurisprudence, dans l'Art Militaire, dans la Politique, dans la Science du Commerce, & des Mœurs qu'il faut le chercher. Alors il sera difficile de dire quelle Nation l'emporte sur l'autre. Van Effen dit que le François rit trop; le François, que le Hollandois & l'Allemand &c. ne rient point assez. On reproche à ceux-ci la grande vivacité de leur Esprit, & de tous leurs mouvemens; ils reprochent à ceux-

là

là leur lenteur. Disons que la Raison est préférable à tout, parceque c'est elle qui nous conduit. Reste à favoir, qui en a le plus; si ce sont les personnes lentes, sérieuses, tristes, ou celles qui ont beaucoup d'enjouement & de feu. Au moins convient-on que l'imagination & par conséquent le sel de la conversation manque aux premières. Au reste les gens de Merite, de Talens, de Génie, sont tous de la même Nation. Je les regarde, comme en formant une entr'eux. Je n'ai jamais trouvé, ni chez mes Compatriotes, ni chez mes Parens mêmes les mêmes ressources dans l'adversité que chez eux. Je dois plutôt à Mr. de * * *. qu'à mes foibles Ouvrages, le bonheur dont je jouis.

VOILÀ, Mon Fils, les Hommes auxquels il faut vous attacher. Voltaire dédia Zaïre à un Marchand de Londres & il fit bien. Je suivrois volontiers cet exemple: tous les hommes qui pensent, méritent les mêmes Honneurs & ont les mêmes Principes. Nulle Nation ne l'emporte donc

sur l'autre, si ce n'est, comme on l'a dit, par rapport à la forme ; mais quiconque nous fait politesse & nous accueille avec bonté, fût-ce un Peuple réputé Barbare, il l'est moins que vous, si vous dedaignez de lui plaire, & que vous ne soiez pas reconnoissant & sensible à son Amitié, à son bon accueil ; à son mérite.



HISTOIRE
DE CET
OUVRAGE.

HI.



H I S T O I R E

D E C E T

O U V R A G E.

MR. *Astruc*, curieux Littérateur & Compilateur laborieux, a voulu sçavoir ce que les *Chinois* pensoient de la Vérole, & moi (sans me comparer à un Ecrivain qui écrit avec *legereté* & *précision*, & qui a toute la *profondeur* que suppose l'universalité de ses connoissances) j'ai désiré, il y a long-tems, connoître leur Médecine, leurs

O 5

Me-

Medecins, & l'idée qu'en avoient les Sçavans & les Beaux-Esprits de ce vaste Empire. C'est pourquoi dès ma plus tendre jeunesse, je m'embarquai en qualité de *Maître ès Arts*, dans un vaisseau de la Compagnie des Indes, qui alloit à *Me-a-co*. J'y ai demeuré vingt ans. Quelque difficile que soit la langue *Chinoise*, je l'ai apprise enfin. J'ai voyagé dans ce grand Royaume, j'ai recherché la familiarité des Sçavans, parmi lesquels je n'en ai trouvé que deux vraiment dignes de ce titre (car les Grands Hommes ne sont communs qu'en France) dont l'un est nommé *Bak-Ko-Kurb*, & l'autre *Fum-Ho-Ham*. C'est à ce dernier, qui est premier Médecin de l'Empereur *Kein-long* (1) aujourd'hui regnant, que je dois la découverte d'un Manuscrit encore plus précieux, s'il est possible, que celui qui a été envoyé par les RR. PP. Missionnaires de la *Société de Jesus*, au fameux *Cryfologue* dont j'ai parlé. Non que cet *Archiatre*, prétendu Chirurgien dans l'Ouvrage, soit l'Auteur

(1) C'est-à-dire, *bienfait du Ciel*.

teur de ce Manuscrit; il le tient, comme il me l'a raconté lui-même, de ses Ancêtres, qui dans tous les tems ont eû des Médecins dans leur famille, & qui ont soigneusement fait passer ce trésor de génération en génération. J'ai d'abord été tenté, à l'exemple de ce *Grand Personnage* (1), de faire graver sur l'airain l'original *Chinois*, tel que j'ai le bonheur de le posséder, mais la traduction que je me proposois de publier ensuite, eut trop perdu à la comparaison. C'est cette traduction, ce fruit mûr de quinze années d'un travail assidu, que je donne enfin au Public. J'ai été touché de la misère, où les Letters sont aujourd'hui en France, & j'ai voulu enrichir ma pauvre Patrie de cette excellente production. Quel *Legs* comparable aux œuvres d'un aussi fin & aussi judicieux Critique que *Fum-Ho-Ham!* Aristarque des Médecins, honnête-homme, comme *Linacre* même, il ne paroît occupé qu'à faire distinguer la Charlatenerie de la vraie Médecine,

com.

(1) *Astr.*

324 HISTOIRE DE
comme on sépare l'yvraie du bon grain. Aux dépens de sa propre fortune qui dépendoit de l'amitié de ses Confrères, il en a démasqué les ruses & l'artifice, &, comme il le dit lui-même, il n'a voulu être vraiment Médecin, que pour être meilleur Citoyen. Quelle reconnoissance ne lui devons-nous pas ?

J'AVOIS d'abord traduit cet Auteur, avec la dernière exactitude, dans le dessein de conserver toutes les beautés d'un Ecrivain qui a mérité le surnom de *Grand. Mr. de Montfour*, qui, quoiqu'en dise un (1) Jésuite qui a passé trente ans dans le Palais Impérial, sçut parfaitement la langue *Chinoise*, qu'il a apprise, comme *Adam* apprit la Philosophie, *Montfour*, dis-je, cet homme admirable, qui a fait une Grammaire dans une langue (la plus difficile de toutes) dans laquelle il n'a jamais eû de Maître, ni lû de livres, & plusieurs autres aussi habiles
les

(1) Le *P. Fouquet*. Mais le jugement de *M. Astr.* est sans doute préférable au sien, quoiqu'il n'ait point été à la *Chine*. Quand un
aussi

les Professeurs paroissoient assez contents de la fidélité de ma Copie. Mais quelques gens d'esprit & de goût que j'ai heureusement consultés, avant que de rien donner à la Presse, m'ont fait sentir que la mode du siècle ne me seroit pas favorable, & que *Pekin, Mé-a-co, Canton, Confucius, Aventius, Bak-Ko-burg* & tant d'autres noms inconnus de Villes & de Scavans, refroidiroient un style plein de feu, anéantiroient une infinité de petites choses qui intéressent toujours, quand on est familier avec leurs idées, & en un mot mettroient le dégoût & l'ennui, à la place de mille agrémens.

VOILÀ les raisons qui m'ont engagé à faire passer les mers à mon *Chinois*, c'est-à-dire, à transporter la scène en France, dans la Capitale, & dans les plus fameuses Univesités, à habiller, pour ainsi dire, à la Française, le Manuscrit, & enfin à le traduire & même quelquefois à le com-
men-

aussi grand Homme que celui-ci a décidé, peut-il jamais avoir tort, quoiqu'il décide de tout?

té peu connus; je le regarde comme un grand fripon, de même que tous ses Commentateurs. Je n'excepte que *Valentinus*, qui est bien le plus honnête & le plus sot homme qui ait écrit.

LES François, peuple volage & plein de lui-même, méprisent volontiers les uns, aussi légèrement qu'ils prodiguent aux autres l'estime qu'ils ont principalement pour eux-mêmes. Je veux leur apprendre ici le cas qu'ils doivent faire d'Ecrivains aussi respectables que les *Chinois*, moins encore par leur Antiquité, que par leur Sagesse. Mais à ne consulter que leur préjugés pour la Nation Angloise, j'aime à penser qu'ils en auroient de plus favorables encore pour les *Chinois*, s'ils pouvoient les connoître avec la même facilité. On chérit, on admire aujourd'hui nos voisins, parce qu'ils sont séparés de nous par un petit ruisseau. Cette admiration est la maladie Epidemique de nos plus Beaux-Esprits. S'ils voyageoient à la *Chine*, si les bons Ouvrages de cet Empire leur étoient connus, quelle esti-

estime, quelle veneration n'auroient-ils pas pour des Ecrivains séparés de nous par l'immensité des mers?

Avant le commencement de ce siècle, on n'avoit jamais imaginé que le génie Anglois fût, je ne dis pas préférable, mais comparable aux bons Esprits de France. Pourquoi donc ne se prendroit-on pas quelque jour de la même prévention, de la même fureur de goût pour les *Chinois*, dès qu'une fois j'aurai fait sentir tout leur mérite à ma folle Nation? Pourquoi une *petite perruque* que porteroient les amateurs des grands Hommes de la *Chine*, ne deviendrait-elle pas aussi comme l'Etiquette de ces Sectateurs, & la marque de leur admiration & de leurs nouveaux hommages? Souvenez-vous de cette Prophetie; à peine aurai-je les yeux fermés à la lumière, qu'elle s'accomplira, pourvû que Dieu me laisse encore quelques années, pour achever ma traduction des deux vol. *in-fol.* de *Bak-Ko-Burg*, qui contiennent la Critique de tous les Ecrivains François, depuis la fondation de la Monarchie. J'aurai sans doute

as-

assez vécu, si après avoir montré tout le zèle des *Chinois* pour les Citoyens malades, je démontre en mourant, l'extrême différence qu'il y a, entre les genies de trois grandes Narlons, & qu'en un mot la beauté & la solidité, qui se soutiennent & s'embellissent tour à tour, font la trempe & le rare caractère de l'esprit des Beaux-Esprits de *Pekin* principalement, (car en *Chine*, comme en France, il n'y a de beaux genies, que ceux qui ont été élevés dans la Capitale, ailleurs l'esprit ressemble à ces plantes semées dans un mauvais terrain, elles n'y croissent point, ou elles y dégènèrent, à moins qu'elles ne soient extrêmement cultivées.

VOILÀ la Nature des plus excellens Esprits que je connoisse. J'ai déjà insinué ce que je pense du genie de mes Patriotes. En général il est leger, superficiel, incertain, mignard, & vain; l'amour propre seul paroît presque toujours être la règle de leurs jugemens & de leurs décisions. Tel qui élève *Pope*, au-dessus de *Voltaire*, *Shakespear* au dessus de *Corneille*, *Newton* au-

au-dessus de *Descartes*, à plus de vanité cent fois, que celui qui sçachant apprécier philosophiquement le génie en soi-même, décide avec vérité que les Anglois ne sont point comparables aux François. Qu'est-ce enfin que le génie Anglois, puisque la rapidité de ma plume me conduit à l'examiner, sans m'écarter de mon sujet? Ce n'est, à mon avis, qu'une impétuosité féroce, comme le Poëte des François a peint le courage de leurs soldats, il ne reconnoît aucun frein; au contraire plus il est grand & vaste, plus il secoue le joug des règles, plus il semble dédaigner de s'asservir au goût & à l'ordre; s'il s'élève ici, c'est pour retomber là, rien de soutenu, rien de si constamment beau, que chez nos bons Esprits. En un mot le génie Anglois fait des Entouusiastes & non des Ecrivains sages; la vérité est bientôt confondue avec l'erreur, par les efforts peu mesurés de leur imagination: toujours comme en délire, elle ne connoît ni la raison, qui doit toujours conduire l'esprit & présider à un Ouvrage, ni les bornes qui lui sont prescrites.

A-

APRÈS cela lequel des deux suffrages flattera le plus la Nation *Chinoise*? Auquel mépris sera-t-elle le plus sensible? Il faut croire que tout hommage la flattera. Les Medecins de l'*Europe*, qui forment une Societé éclairée, sur-tout chez l'Etranger, se contentent bien le plus souvent de l'estime & de l'admiration du vulgaire. Combien peu de Docteurs dans Paris recherchent les seuls éloges qui puissent flatter l'amour propre, ceux des vrais Sçavans! Pourquoi donc à la *Chine* seroit-on plus délicat, ou plus difficile qu'en *France*? Il est vraisemblable que nos hommages, quoiqu'assez vils communement, pourroient satisfaire l'ambition & la vanité d'un peuple, qui ne paroît pas à beaucoup près, en avoir autant que nous & *nos voisins*.

JE dois avertir que j'ai quelquefois mis du mien, dans l'Ouvrage de *Fum-Ho-Ham*, non qu'il fût nécessaire de faire distinguer mon esprit d'un genie aussi supérieur, mais afin qu'on sçache que j'ai adouci les peintures, qui m'ont paru trop chargées, & que j'ai rapproché les traits les plus fatyriques des

des mœurs & des usages des Médecins François. Tant de friponneries, tant de vices, & même de crimes odieux ne pouvoient leur convenir. Quoiqu'ils ayent presque tous fort peu de science, & que tout leur mérite consiste dans l'habileté de leur Charlatanerie, ou à plaire aux Dames par de petits remèdes aussi *innocens*, qu'agréables, & par de *jolies choses* qui les amusent, nous devons croire pieusement que leur éducation doit les garantir de tous ces écueils de la probité, qu'on trouve à chaque pas dans notre ancien Auteur, & qui font trembler la vertu la plus assurée.

MAIS cependant si l'on imaginoit que mes propres adouciffemes me trahissent, si j'apprends que l'on se croit désigné particulièrement par un Traducteur, espèce de Copiste qui n'a eû que des vûës générales, tandis que l'Auteur seul est coupable; alors je ferai dans une seconde édition, ce que je n'ai pas fait dans celle-ci, c'est-à-dire, que je nommerai ceux auxquels je n'avois seulement pas pensé, & l'on peut compter que je tiendrai parole. Sera-ce ma
fau-

faute à moi, si des Médecins qui doivent être discrets par état, cessent de l'être à leur dépens, & si, aveugles sur leurs propres intérêts, par des plaintes aussi injustes, qu'inconsidérées, ils apprennent au Public qu'ils ressemblent parfaitement aux Docteurs dévoilés, & si regoureusement chariés par le *Regnier* & le *Moliere des Chinois*? Serai-je coupable des plaisanteries & des railleries auxquelles leur propre indiscretion les mettra inévitablement en butte, parce qu'ils aurontapprêté à rire à des gens, que les ridicules de la Faculté, quoique grossièrement exposés par un comique peu digne de son Auteur, n'y avoient déjà que trop disposés.

Nous ne devons cet Ouvrage, dans la perfection où il est aujourd'hui, qu'aux plaintes faites sur les idées générales que *Fum-Ho-Ham* avoit publiées, pour la reforme de la Médecine de son Pays. A mesure que quelqu'un élevoit la voix, ou paroissoit vivement piqué; il mettoit un carton à son livre, & nommoit les masques.

J'IMITERAI certainement mon Aute
teur,

teur, & comme il n'est pas possible que les discours & les plaintes ne me reviennent, c'est alors qu'on aura lieu de pousser des cris, que tous les Echos de la Faculté feront retentir sur ceux de *Saint Côme*, qui en riront. Non-seulement chaque personnage sera désigné par tous ses noms, & toutes ses qualités, mais par sa figure. A chaque Portrait, il y aura une Estampe qui représentera le Docteur dont je parlerai. *Bacouill* sera le premier peint & gravé d'après Nature, *refrens faciem cacantis*, comme je le dis, & jamais *Suetone* n'aura si bien saisi la ressemblance de l'Empereur *Vespasien*. Enfin je donnerai la clef de tout l'Ouvrage.

LES Charlatans de tous les climats se ressemblent, les mêmes professions ont les mêmes intrigues & les mêmes ruses. Il ne seroit donc pas surprenant qu'il y eut de grands Médecins à la *Chine*, qui fussent des espèces de *Somnambules*, comme *Philantrope*; des Charlatans qui vendissent de l'eau de *Fongère*, de l'essence de *venus*, ou des tisannes *Antiveneriennes*, comme *Ver-*
mi-

minosus, Sigogne, *Mongin*, &c. des Médecins, qui fissent des Comédies & des Romans, comme *Esope* & la *Rose*: d'autres qui blâmant la saignée, ne vantaient que les *simples*, pour duper ceux qui le font, tels que les frères *Tournesol*; quelques-uns, qui pour oublier ceux qui les oublient, passaient tous les jours quinze heures au lit, tels que *Rufus*, qu'il y en eût d'ignorans qui par le jeu, comme *Bacouill*, par une belle femme, comme *Erosiatre*, ou en faisant la cour à des valets, comme *Fonquille*, &c. s'introduisissent dans celle des Rois & des Empereurs.

UN Sçavant Médecin de *Louvain* (1), connu par quelques Ouvrages qui lui ont fait honneur, vous dira qu'*Angel* balança par son ignorance le sçavoir du célèbre Commentateur Latin des *Aphorismes de Boerhaave* (2). Et l'*Archi-Angel* des François, *Bacouill*, plus heureux encore qu'ignorant, ne l'a-t-il pas emporté sur les plus redoutables Rivaux? Tant il est vrai que
le

- (1) *Mr. Rega*,
(2) *Van Swieten*.

le vice & l'impéritie peuvent être par tout également favorisés, & qu'en un mot les mauvais Médecins sont de tous les Pays! Et par conséquent, je le repète, il ne seroit point du tout étonnant que quelques-uns des nôtres, (parmi lesquels la médiocrité ne se fait guères desirer, si ce n'est en Charlatenerie) se trouvaient peints dans cet Ouvrage, comme ces auditeurs, qui se reconnoissent de bonne foi dans les portraits que font nos Prédicateurs, quoique ce soit par hazard, ou par une certaine uniformité nécessaire de la nature & des états, sans que j'aie peut-être l'honneur de connoître ceux qui se croiront les plus maltraités.

Au reste, quoiqu'il en soit, que ces Médecins de nom n'ajoutent pas à leurs défauts & à leurs ridicules la vanité de croire, que c'est d'eux-mêmes, de leurs mœurs (qui sont toujours sacrées pour moi, mais non toujours pour *Fum-Ho-Ham*) de leur conduite, & enfin de leurs Ouvrages, qu'on a voulu parler & faire l'histoire: autrement je leur proteste, qu'au moindre murmure que j'entendrai, & leurs

leurs noms, qui jouïssent d'une heureuse obscurité, & leurs plates figures, qu'on n'avoit jamais considérées, seront honteusement consacrées à la postérité, dans un livre qui ne peut certainement périr.

En effet c'est d'un Ouvrage, tel que celui-ci, & non d'un mauvais *Traité des Fièvres malignes*, qu'on peut dire, *exegi Monumentum ære perennius* (1). *Fum-Ho-Ham* a approfondi un sujet absolument neuf, & qui n'avoit pas même été effleuré par qui que ce soit; un sujet utile pour la réforme de la Médecine, pour la perfection des Médecins, & la sûreté des malades. Une sage & fine politique, que la probité accompagne toujours, comme si elle eut été faite, pour servir d'Antidote à celle de *Machiavel*, est la baze de son Ouvrage; enfin les agrémens du style sont peut-être inimitables dans l'original, mais quelque versé que je sois dans la langue *Chinoise*, j'aurai sans doute mal rendu les plus grandes finesses, & les

(1) *Epigraphe* de Chirac. Quelle vanité!
Tom. III. P

338 HISTOIRE DE
les principales beautés de *Fum - Ho - Ham*.

LA Médecine est sans contredit la plus utile & la plus nécessaire de toutes les Sciences (1). Les Médecins sont même les seuls Philosophes qui soient utiles à la République & servent l'Etat. Tous les autres sont des hommes oisifs, qui se contentent d'admirer la Nature, les bras croisés, sans pouvoir lui porter le moindre secours. Les Abeilles vont chercher le suc des Plantes, elles le portent dans des Ruches qu'elles ont elles-mêmes merveilleusement construites. Pour qui travaillent-elles? pour les Frélons. Les Philosophes sont ces Frélons; le Commercant, le Militaire, l'Ouvrier, le Médecin, voilà les Abeilles, dont la diligence est plus mal récompensée, que la paresse & l'inutilité de ces dangereux insectes. A quoi sert un *Auremus*, un *Cheplu*, un *Zimba* & tant d'autres frivoles Dissequeurs de Pucés? A considérer, à admirer les *ruches* que d'autres bâtissent & entretiennent.

LE

(1) *Utilis, necessaria. Boerh. Inst. Med.*

LE monde entier livré aux vaines disputes des Philosophes, ne se conserve que par les Médecins. La vie des Citoyens leur a été confiée dans tous les tems par l'ordre des Rois, & les Arrêts des Parlemens: il étoit donc aussi indispensablement nécessaire de sçavoir à quoi s'en tenir sur la Médecine & sur les Médecins, que sur les marques, qui distinguent essentiellement la bonne monnoye, de la fausse.

ON croira peut-être que *Fum-Ho-Ham* est un être imaginaire, forgé par le Parti Chirurgical, pour allumer le feu de la guerre, aux quatre coins de la Faculté. On répandra, je le sens bien, des soupçons sur la certitude la plus évidente de l'existence de mon *Chinois*, pour noircir le Traducteur, peut-être parce qu'il est François, & qui pis est, parce qu'on le croira Médecin, faux-frère indigne, qui, à force de révéler le *Secret de l'Eglise*, ne peut manquer de ruiner à la fin la *Sacristie*. On dira que je ne suis qu'un Calomniateur, un satyrique plus effrené que tous les Anciens & les Modernes, un mauvais

Citoyen, d'autant plus dangereux, que j'affecte pour couvrir ma méchanceté & mieux distiller mon fiel, le zèle le moins suspect, le moins hypocrite, &c. Car quelles bornes ont les ressources de l'amour propre irrité?

MAIS pourquoi le *P. Harduin* n'est-il pas vivant, pour imposer silence à ces vains discoureurs. Je suis persuadé que lui-même, qui a osé douter de la réalité des œuvres de *St. Augustin*, & de plusieurs autres Pères de l'Église, lui qui a si bien commenté *Plin*, sans l'entendre, & qui a cru que cet Auteur étoit fort ancien, parce qu'il l'avoit honoré d'un Commentaire, où je suis convaincu que ce sçavant Jésuite, si peu crédule cependant, eût avoué avec sa bonne foi ordinaire, qu'on trouve dans *Fum-Ho-Ham* des traces de l'Antiquité la plus reculée.

MAIS pourquoi évoquer les ombres & faire sortir les morts de leurs tombeaux? Nous avons des Auteurs vivans, gens d'esprit, quoique d'esprit incertain, qui sans sortir de leur Cabinet,

(1) Ce mot & plusieurs autres qu'on a pris

net, & sans avoir été plus instruit que *Montfour*, sont plus au fait de l'Histoire de la *Chine*, que le *P. du Halde*, le *P. Parennin*, & tant d'autres Jesuites qui ont été cinquante ans dans le Palais de l'Empereur. Je parle d'un Littérateur célèbre, devant qui j'aime à voir muët, ce grand Bavard *Chrysologue*. C'est *Retfro*. Je le prie de lire attentivement cet Ouvrage, & je n'en veux appeller qu'à sa décision. Je suis sûr qu'il comptera certainement beaucoup plus sur un Ecrivain, de la Trempe & d'un Caractère aussi fortement marqué, que *F.*, que sur toutes les frivoles Relations de nos commerçans Missionnaires. Un aussi fin connoisseur en style, devinera sans peine l'ancienneté de celui-ci, malgré le déguisement d'une traduction. L'homme dont je parle, est un des plus respectables personnages de la République des Lettres; nouveau *Pasquier*, il a fait pendant vingt ans les plus utiles & curieuses recherches sur l'origine des Bordels (1).

Enfin si l'on imagine que c'est sous le
pris la liberté d'employer, pourront blesser la
P 3 plù-

le nom fabuleux de *F.* que j'ai voulu insinuer la politique de *Machiavel*, que ceux qui l'ignorent apprennent qu'elle se réduit à trente petites propositions, qui ne démasquent pas plus l'artifice & les ruses des Médecins Charlatans habiles, que les plaisanteries & les consultations, qu'un Médecin de peu d'esprit & de goût fournissoit à *Molière*.

IL n'y a qu'à comparer *F.* avec *M.* la Charlatenerie de celui-ci est si grossière, qu'il n'y a pas de sage-femme qui ne la faisisse facilement, tandis que celui-là est admirable par l'étendue, la finesse, la profondeur des vûes, & l'universalité de ses connoissances, tant Physiques, que Morales.

JE prétends encore moins devoir être accusé, d'avoir fait avec acharnement la plus affreuse des Satyres, pour

plûpart des Lecteurs, ou plutôt leurs préjugés. On ne respecte point des délicatesses aussi puérides dans les autres langues. Le Latin dit *Prostibulum*, *scortum*, *coïre*, *mucus*, *faeces alvinæ*, &c. Autrefois on n'eut pas osé traiter en François des Parties de la génération, de la manière dont se fait l'enfant; le mot de *Verole* que nos Dames prononcent au-

pour nuire à un Corps respectable, & que je respecte peut-être plus que personne. Je me croirois digne du plus grand mépris, si je n'étois pénétré d'admiration & de reconnoissance pour les Ecrits utiles & lumineux, qui sont sortis il y a long-tems de quelques plumes célèbres parmi les Médecins de Paris. En un mot, comme je l'ai déjà dit, je regarde la Médecine, comme la plus belle & la plus utile des Sciences, j'honore les vrais Médecins, & je pense qu'on ne sçauroit trop payer, soutenir, & encourager leurs talens.

MAIS en respectant les talens & les mœurs, le bien public m'a donné la force d'attaquer les défauts de l'esprit, uniquement encore parce qu'ils influent sur la perte d'une infinité de Citoyens, &

aujourd'hui sans scrupule, étoit indécet & odieux. On écrivoit en Latin, on parloit par longues Periphrases; mais aujourd'hui le voile d'une prétendue pudeur est levé. *Astruc* même qui dit, qu'il a écrit en Latin, par décence de *Morb. Vener.* a fait traduire, quoique maussadement, son livre, par vanité.

& que c'étoit peut-être le seul moyen de les corriger. Au reste nulle calomnie dans tout ce que je conte, soit de *F.* soit de moi-même; & sans le caractère de vérité & de candeur, que semblent par-tout respirer les Ecrits du Docteur *Chinois*, il ne m'auroit jamais compté au nombre de ses Apôtres.

MAIS, croira-t-on encore objecter, la médifance, selon *F.* même, est l'élément de son esprit, ou l'aliment de son Ouvrage. Soit; mais si la vérité seule y regne, si la médifance n'est qu'un masque odieux, qu'on a voulu donner aux vérités qu'on avoit lieu de craindre, si le plus grand intérêt des hommes, à qui tout respect humain doit céder, fait tomber ce masque imposteur, si enfin un Médecin même est tenu par principe de Religion, d'exposer, d'afficher le brigandage de ses propres Confrères, comme l'a pensé & exécuté (sans succès) le pieux & zélé *Mr. Hecquet*, alors, je vous le demande, à vous qui me desapprouvez, de quelle force seront toutes vos raisons, & les argumens dont

dont on voudroit fans doute pouvoir se servir, pour solliciter la suppression de l'Ouvrage le plus utile qui ait paru depuis la découverte de l'Imprimerie.

LAISSONS donc aboyer les Médecins, On n'a rien à craindre, ni à se reprocher, quand on a pour soi la justice, la vérité, & l'amour de l'ordre. Je défie la Faculté en corps de me convaincre d'avoir avancé aucune fausseté, ou calomnie. Pour prouver contre elle-même tout ce que j'ai dit depuis la première, jusqu'à la dernière scène de cette *Tragi-Comédie*, je n'en veux appeller qu'au témoignage intérieur de la conscience des personnes, quelles qu'elles soient, qui connoissent les Hommes dont je parle, (pour les pénétrer, il n'y a qu'à les suivre au lit de leurs victimes) &, ce qui est encore plus généreux, je prends pour juge la conscience même des Médecins, s'ils en ont autant qu'on leur en a supposé dans cet Ouvrage.

QU'IL me soit permis d'ajouter ici une dernière réflexion, qui finira cette Histoire. Madame la Mar-

346 HISTOIRE DE
quise * * * disoit à Mr. * * * qui
venoit de publier un Ouvrage hardi
sur une matière des plus délicates ; „
M. je trouve votre Livre fort bon,
„ mais il vous fera grand tort. ” Cet-
te Dame ne songeoit pas qu'elle par-
loit à un Auteur.

JE sens que mes amis pourront me
faire aussi justement les mêmes repro-
ches ; mais j'avertis que je n'y serai
sensible , qu'autant qu'ils seront accom-
pagnés de la même circonstance , si
je l'ai méritée.

CE qu'il y a de certain, & ce que
je puis protester avec candeur, c'est
que le zèle seul de F. m'en a inspiré
pour le bien public. N'ayant pas
l'honneur d'être Médecin, est-il sur-
prenant que je plaide pour la vie des
hommes, & que j'aie pour elle un re-
spect, devant qui toute autre considé-
ration s'évanoïit. Une cause de cet-
te importance demanderoit la force
d'Hercule, & j'ai peut-être la foibles-
se de *Terfite*. Mais si les parties du
grand

(1) Est-il nécessaire de répéter, que c'est
toujours des mauvais Médecins, que je parle,
&

grand Avocat m'ont manqué, du moins ne me refusera-t-on pas celles du bon Citoyen.

O vous, qui pouvez devenir malades, considérez que ne pouvant prévenir les misères attachées à l'humanité, j'ai fait tous mes efforts pour vous garantir des Medecins. Si donc ces ennemis de notre Societé m'attaquent en corps d'armée, que peut faire un Maître ès Arts, seul contre tant de Docteurs furieux? Vous qui voyez le courage d'Aigle qu'il m'a fallu opposer (contre ma propre fortune) à des abus & à des préjugés presque aussi anciens que le monde, prenez un peu, cher Lecteur, les interêts d'un homme qui s'est volontairement sacrifié pour défendre les vôtres.

Vous jeunes Etudians, que j'ai voulu instruire & former, il y auroit trop d'ingratitude à m'abandonner à la colère de la Faculté: Et vous enfin Médecins (1) dont j'ai dévoilé l'ignorance, la Charlatanerie, & le Bri-

gar-
& que je suis pénétré de respect pour l'Art
& pour les Hommes qui y excellent?

348 HISTOIRE DE CET OUVRAGE.

gandage, peu connu de ceux-mêmes qui l'ont voulu faire connoître, que votre amour propre irrité ne vous empêche pas de rendre justice à qui vous la rend. Croyez que ma langue ne s'est dénouée que pour la vérité, que je ne parle de vous, que comme l'Histoire, & qu'enfin (je vous le jure) pour dire du bien de vous, je n'attends que l'occasion de vous en voir faire.



CON.



CONCLUSION.

IL y a dans le monde une certaine force, appelée fortune, qui est la ressource de ceux qui n'ont pas la force ou l'arsenal des gens d'esprit & de mérite. Le Public qui est la source de cette fortune, est une bête feroce, intraitable, capricieuse, toujours maîtrisée par l'illusion, la mode & les préjugés, & jamais par l'Esprit, ni par le Savoir, foibles Armes pour un Medecin ambitieux ! Voilà ce que j'ai taché de peindre & de caractériser jusqu'ici. Mais non seulement j'ai présenté au Public l'Histoire & comme le Miroir de ses plus folles & des ses plus dangereuses bizarreries ; comme Philosophe, je n'ai pas mieux menagé les Grands, qui font ici un Peuple comme les autres, & malheureusement peu faits pour distinguer le mérite de

P 7 la

la Charlatanerie, la Medecine savante de la Medecine ignorante. Si vous trouvez que je n'en ai pas assez dit sur ce sujet, lisez l'Extrait de Clifton, qui se trouve dans un Journal des Savans de l'année 1742. Comme cet Extrait est fait de main de Maître, on y voit avec un plaisir mêlé de douleur, comment des Gens bornés, sans véritable Science, de misérables ignorans, ont séduit & subjugué les Esprits, & se sont élevés encore jeunes, aux premières places de l'Art & à la plus haute fortune.

COMBIEN de Medecins dont j'ai parlé, combien d'autres, dont les Noms ne sont pas revenus à ma Mémoire, ont si peu compté réüssir en Medecine & y pouvoir vivre à l'aise, qu'ils se sont appliqués aux Sciences étrangères que j'ai passé en revue, & en un mot à tout autre chose qu'à leur Profession. Le Chancelier Bacon appelé autrement Vérulam, nous donne bien des choses curieuses sur cela dans son *Traité de Augmentis Scientiarum*, & en général l'Histoire fourmille d'Anecdotes; dont un plus grand His-
to-

C O N C L U S I O N. 351

torien que moi , car je ne me pique nullement de l'être (si ce n'est vis-à-vis Dufaut), auroit grossi un Ouvrage de la nature de celui-ci. Plutarque par exemple , parle d'un certain Creffias Medecin , qui se rendit si utile dans la Science de la Marine , qu'il fit fortune par-là. Un autre plus habile que moi & plus ami de l'ordre , eût placé ce fait à l'Article de la Navigation.

Vous ne connoissez pas seulement à présent vos Confrères & les Malades , vous avez en même tems la Science de l'Art , & celle du monde qui est beaucoup plus de mise. Si vous faites des fautes ce n'est plus la mienne. Il ne vous manque que de connoître le secret des Familles , des intrigues , & de tout ce qui se passe dans Paris : connoissance supérieure à tout , & qui pour cette raison a été réservée aux Directeurs non des Corps , mais des Ames. Peut-être qu'enhardi par le succès du peu que j'en ai dit , j'irai quelque jour sur les brisées de nos meneurs de Conscience , & vous ferai voir qu'un Medecin a quelque-fois les Prérogatives

ves d'un Confesseur. *Attendez-moi sous l'orme.*

VOILÀ mon cher Enfant, ce que j'avois à vous dire, pour suppléer aux vuides de mon ouvrage & de votre savoir. Les dernières réflexions qu'on fait font toujours les plus sages. Faites-en à votre tour, il est tems, sur la conduite que vous devez suivre, & déterminez-vous, il faut opter, ou à la reputation, ou à la fortune. Il est trop rare d'être doublement célèbre, c'est-à-dire parmi les savans & parmi le peuple. Vous avez beau jeu, la toile est levée & rien de ce qui se fait dans les Coulisses ne vous échape. C'est à vous de voir quel rôle vous voulez faire; si c'est dans les farces, ou dans les pièces nobles que vous voulez jouer, devant le peuple, ou devant les Honnêtes Gens. Je vous ai offert des modèles de toute espèce. Prenez donc parti encore une fois. Songez que le pas est glissant & l'affaire délicate. Il s'agit de faire fortune & d'être méprisé, ou d'être honoré mais pauvre. L'Idole du Siècle, n'est point celle d'un Philosophe.

Mais

Mais l'êtes vous? J'ai mis ma Gloire à n'être point aimé des Medecins, & cela pour servir la Medecine & la Patrie; vous, pour vous servir, vous penserez qu'au fond il vaut mieux être aimé que haï, & profitant mieux que moi-même des Leçons de mon adversité, mes malheurs vous auront appris à éviter les vôtres. Il est vrai mon Fils, pour passer l'éponge sur la plus flateuse Epoque de ma vie, que ce qui m'a perdu m'a sauvé: exemple unique par la raison, qu'il est peu de Rois, que les Muscs instruisent. Il ne faut point se flatter d'un tel Bonheur, vous échoueriez où j'ai réussi. Prenez donc une voye différente de la mienne; & tachez si vous pouvez, je ne dis pas d'être plus habile que votre Père, car cela est fort aisé, mais plus desintéressé & plus zélé Medecin que lui. Et vous, Medecins, qui parce que je ne crois point en vous, prétendez que je mérite le sort de Servet, comparant ainsi d'une manière revoltante à nos saints mistères, ceux de vos Iniquités, je suis en vérité las de vous montrer (& vainement) le droit

354 C O N C L U S I O N.
droit chemin. Prenez un autre guide,
si vous voulez, mais vous ne serez
jamais les miens. Se ferve au reste
de vos ignorantes Gravités qui vou-
dra. *Qui vult decipi, decipiatur.*

*C'est ainsi qu'à Potzdam je vous fais
mes Adieux.*



RÉ.




R É P O N S E

À UN

L I B E L L E,

Inferé contre l'Auteur dans la
Bibliothèque Raisonnée (1)
 & dans les *Pensées Chré-*
tiennes (2).


 ÉTOIS encore en Hollande;
 lorsque parut le Livre (3)
 dont vous donnez l'Extrait.
 Mes Amis m'avertirent qu'il
 y avoit à la tête de cet Ouvrage un *A-*
vis

(1) 1748. T. I. V. 2. p. 112. &c.

(2) Avis au Lecteur.

(3) Pensées Chrétiennes.

vis au Lecteur fait exprès pour, ou plutôt contre moi. Je lus cet *Avis*, où je me trouvai personnellement attaqué, & si clairement, qu'il n'y manquoit que mon Nom. „ Courage, „ dis-je, mes bons Chrétiens, c'est bien „ fait, à quelque prix que ce soit, il „ faut venger la Religion”. Vous l'avez eu, Mr., ce courage, & la S^{te}. Théologie n'aura rien à vous reprocher.

A peine les bontés généreuses du plus beau & du plus puissant Génie qui ait paru, je ne dis pas parmi les Princes, mais parmi les Hommes, m'eurent appelé à Berlin, qu'on m'écrivit; que j'avois eu tort de ne pas daigner répondre; que mon silence enhardissoit mes Adversaires, qui depuis peu venoient de me peindre de couleurs encore plus noires dans la B. R. sans oublier mon Nom au bas du Tableau.

COMME la Calomnie & les Calomniateurs ne méritent que le mépris, je n'avois ni lû, ni voulu lire ce qu'on avoit écrit en second lieu contre moi, lorsque par hazard ayant fait venir les Journaux d'Hollande pour une Société
d'A-

d'Amis, j'avoué que je ne pus résister à la curiosité de voir comment j'étois peint dans celui qu'on m'avoit indiqué, car je croïois l'être: mais je ne m'y trouvai que rebarbouillé & (je ne m'y trompe point) très certainement de la même main; ce qui me seroit très facile à prouver, si la chose en valoit la peine.

Si l'on ne m'eût que désigné comme auparavant, toutes les instances de mes Amis n'eussent point ébranlé mon Stoïcisme, & j'eusse opiniâtrément persisté dans mon premier dessein: mais je suis nommé dans *l'Extrait* dont il s'agit; j'y suis en bûtte aux mêmes personnalités que dans *l'Avis*, & à de nouvelles, plus odieuses & aussi fausses. Un silence déplacé pourroit déposer contre moi, & aider mes Ennemis à surprendre la foi de ceux qui ne me connoissent pas.

PRÉLUDONS par une plaisante histoire; c'est mon début, chacun a le sien. On m'écrivit à Gand une Lettre Anonime d'un caractère déguisé, qu'il ne me fut cependant pas difficile de reconnoître. L'Auteur y parloit avec mépris d'ouvrages qui véritablement

ment n'étoient pas faits pour avoir le malheur de lui plaire. Enfin il me traitoit aussi cavalièrement, qu'un autre (1) Anonime vient de traiter *l'Homme Machine*, dans un vrai Galimatias Philosophique, qu'on donne pour une *Réfutation*.

COMMENT se venger? comment punir un Sot & humilier un Fat qui donne avec impertinence des conseils sans goût, & veut s'ériger en Juge de ce qu'il n'entend pas? Le voici; oh! que j'eus de plaisir!

J'AI reçu ce matin, dis-je à mon homme que je rencontraï, une Lettre Anonime contre mes Ouvrages, c'est bien la plus platte chose. . . . Montrez, interrompit-il vivement; lisez, repris-je, en la lui donnant: & lisez haut, (car il auroit lu bas) afin que j'aye une seconde fois la Comédie.

COMME il lisoit vite, & sans trop se déconcerter, à chaque Phrase je l'arrêtois. Quelle platitude! Quelle pué-
ri-

(1) HALLER, dit-on, je n'en serois point surpris. Il a encore tous les Préjugés de l'Enfance, quoique-Medecin. En ce sens je permets

rilité! L'Esprit faux! je ne cessois de relever la misère de l'Ouvrage, & de l'Ouvrier; enfin j'humiliai tellement mon petit Aristarque, que je lui fis pitié de lui-même.

JE vous jure, M^r., que la Scène étoit impayable, & digne d'être jouée sur nos Théâtres, dans une Comédie qui auroit pour titre *le Faux* ou le *Prétendu Bel-Esprit*: pièce, où tous ces *Sots à Prétentions* dont l'Univers abonde, mettent tous les jours du leur, & pourroient jouer d'après nature. Mon Dieu! que j'en ris; moi de tout mon coeur, & mon homme Sardoniquement! J'en fis aussi bien rire M. le Vicomte de * *. sans cependant vouloir lui dire le nom de l'Acteur; car c'étoit un Officier: & moins on le croyoit capable d'un rôle si bas, plus je lui aurois fait tort dans l'Esprit de son Commandant.

Vous souriez? *Tu quoque?* Jamais ce pauvre Haller ne fut mieux pris à l'ha-

mets qu'on le regarde comme un Phénomène de l'Art.

l'hameçon de *l'Homme Machine*. Quoi vous ne voyez pas le piège ? *Fabula de te narratur*. Si j'ai tout le profit de l'insolente Parodie qui termine votre extrait, vous avez tout le mérite de l'application de cette Histoire. Votre ignorance, vos bévues, votre impudence vont de même passer en revue au bruit des sifflets. „ George „ Dandin vous l'avez voulu ! qu'alliez „ vous faire dans cette galère ” ?

C'EST trop abuser de votre patience, il faut entrer en matière.

NON, Monsieur, je ne suis point l'Auteur des *Pensées Philosophiques*. Mes terres n'ont peut-être jamais porté de si beaux fruits. C'est un Esprit de cette trempe qu'on peut comparer „ à „ Minerve sortant toute armée du Cer- „ veau de Jupiter ” (1). Fontenelle l'eût appelé *fort de choses* ; à moi il me semble *gros d'idées*, tant il y en a dans une seule, au grand plaisir d'un Lecteur pénétrant. Il n'y a rien de neuf, dit-on, dans cet Ouvrage. Soit ;
mais

(1) COMPARAISON de Voltaire dans une *Lettre sur l'Esprit* qui, si le nom de l'Auteur
ne

mais tout y est du moins magnifiquement relevé par cette force d'imagination qui met les Auteurs au rang des grands Peintres ; le Génie m'y paroît briller, même dans ses écarts, semblable, s'il m'est permis d'élever ici la voix, à un beau & vigoureux Courfier, qui courant sans bride dans la carrière, ne tire jamais plus de feu que de la pierre qui le fait tomber.

Vous vous êtes, ou plutôt, Mr. on vous a trompé sur le fait, comme sur le droit ; sur le fait, en m'attribuant un Ouvrage dont tout le Monde connoît l'Auteur, excepté vous ; dont il n'y a pas jusqu'à un faiseur de *Table* qui ne sache que je ne le suis pas, & n'ait marqué votre bévuë à l'endroit où je suis nommé : sur le droit, en nous donnant pour mauvaises, *des Pensées* aussi excellentes sans contredit, que leur Parodie est platte & pitoyable. Car, (je l'ai déjà insinué ailleurs (2),) quoi de plus pitoyable en ef-

ne me fait illusion, n'en contient point autant que le titre en promet.

(2) Pénélope, Tom. I.

Tom. III.

Q

effet, que de croire réfuter un D^éiste, en commençant par dire : *à primo limine libri. Que tout vient du Père des lumières.*

IL vous sied bien en vérité , M^r. , de vous ériger en Censeur d'un des plus beaux Esprits que la Nature ait faits , & l'Art cultivés ! C'est bien à vous que le Génie n'éclaira jamais , à oser , je ne dis pas mépriser , mais même estimer un livre qui en est plein. Songez que vous avez perdu l'Odorat , (si jamais vous l'avez eu) , & que vous prétendez juger des Odeurs.

EH ! croiez-moi , mon cher M^r. , je vous le dis sans rancune & en Ami ; dites vos Prières & laissez-là les livres profonds & les gens à talens en paix. Toutes les fois que vous verrez au Frontispice d'un Livre , ce mot *Pensées* : fermez-le vite , par respect pour vous-même , si ce n'est pas pour lui. Pourquoi ? faut-il vous l'apprendre ? parce que vous ne pensez point. S'il s'y trouve joint ce mot plus respectable encore (*Philosophiques*) ; autre raison plus forte de ne pas exposer votre Amour propre à la justesse d'une Epi-
gra-

graphie (1) qui vaut une Epigramme. Mais que dis-je! je me trompe! vous êtes fait pour blamer les bons ouvrages. Quelle feroit la recompense des Gens d'Esprit & de mérite, si les Sots, les Ignorans, ou les hommes à préjugés avoient droit de les louer? Cet honneur (2) n'appartient qu'aux connoisseurs. Point d'éloges, s'il vous plaît, Mr. disoit V. à l'*Approbateur* Joly.

RIEN de plus Etranger à la littérature que nos *bons Chrétiens*. Ils écrivent pour apprendre une histoire qu'ils ignorent, au public qui la fait. Ils ne me connoissent, ni moi, ni mes écrits. Ceux qui mal entendus, pourroient donner quelque Air de vérité, à un de leurs reproches, ne sont point parvenus à leur connoissance. Mon *histoire naturelle de l'Ame*, ils l'appellent *traité sur la Matérialité de l'Ame*; ce qui fait voir qu'ils n'en ont pas même vu le titre: *les Pensées*, dont nous parlions, il

(1) PISCIS hic non est omnium.

(2) JUGEZ combien je dois être flatté de celui qu'on me fait dans l'*Extrait de Pénélope*.

il n'y a qu'un moment, ils ne se sont pas même donné la peine de les lire. S'ils les eussent luës, y auroient-ils trouvé le *Portrait d'une femme de la Cour*? Au fait des Anecdotes littéraires auroient ils imaginé, que c'est ce portrait qui les a fait bruler? Ils mettent dans un Ouvrage ce qui se trouve dans un autre. Bagatelle! ce n'est qu'une transposition. Enfin ils confondent tellement toutes choses, qu'ils n'avancent rien qui ne paroisse être pris au hazard de la bouche du premier venu dans quelque Antichambre d'homme de Lettres.

NON-SEULEMENT, Mr., je ne suis point l'Auteur des P. P. mais ce qui devoit vous en convaincre, & cependant ce qui vous persuade le contraire, c'est que je ne fais point la langue de laquelle il vous a plu de rêver qu'elles sont tirées. Enfin c'est votre fureur, vous voulez absolument que je sache l'Anglois; sur quoi fondé? Dieu le fait, & non vous. Non, Mr., non, encore cent fois non, je ne fais point l'Anglois, je n'en fais pas plus que le *François à Londres*. Si ce
sim-

simple Aveu ne vous suffit pas, je vous proteste n'est ce point assez ? je vous jure parole d'honneur, que je ne me souviens pas plus d'avoir jamais appris cette manière de siffler, que des belles connoissances, comme dit V. (1), que j'avois autre-fois dans l'*Uterus*.

LA plaisante & originale dispute ! Qui n'en riroit ? Deux Auteurs, dont l'un accuse de savoir une langue, l'autre qui s'en défend de toutes ses forces, tandis qu'on peut dire que tant d'Érudits & de Pédants scient véritablement du Grec, (par les peines & les efforts qu'il leur coute), pour persuader à la postérité qu'ils ont eu un frivole mérite qui leur est encore quelque-fois impoliment disputé, ou cruellement nié par leurs Contemporains.

NE rougissons point d'une ignorance, à laquelle nous devons peut-être le peu que nous savons. Comment, dira-t-on, peut-on être Médecin, sans savoir le Grec ? J'en demande pardon

à

(1) *Lettre Phil. sur l'Ame.*

à mes Malades; je prends la liberté de les guérir & de l'ignorer. Mais assurément qui se passe de Grec en Medecine, peut bien se passer d'Anglois en tout Genre de Littérature.

MA foi, M^r, qui que vous soyez, plus je pense à toutes vos bévuës, & sur-tout à ce grand parti que j'ai dû tirer d'un Livre que je ne connois pas, pour un autre que je n'ai pas fait, plus je vois que vous plaidez dans un barreau étranger. *Litigas in foro alieno.* Vous parlez de Littérature, comme un certain Medecin de Bourdeaux, de l'histoire de son Art, *passim*.

QUEL Cuiſtre, je vous prie, avec, ou sans rabat vous a aussi bien instruit de l'histoire de mes Ouvrages, que de la mienne propre; car j'imagine qu'on en porte un, dès qu'on accuse les moeurs & la Religion d'autrui? Du moins s'il est vrai, comme on le dit, que les *Pensées Chrétiennes* ayent été faites par deux Auteurs, dont l'un soit Ecclésiastique, & l'autre Laïque, il y a cent pour un à parier que c'est le premier qui par zèle & par piété aura bien voulu se charger de faire l'obligant

geant *Avis au Lecteur*, & d'insérer ensuite, pour achever de me peindre, le libelle auquel je réponds.

OH! ouï, il n'y a pas lieu d'en douter; c'est à l'Ecclésiastique que j'ai obligation de la Pièce avec tous ses agrémens; j'en parle des Epitètes, dont il me gratifie si libéralement, de satyrique, d'impie, &c. Non content de la première Escarmouche, apparemment piqué d'un silence méprisant, il est revenu une seconde fois plus vivement à la charge. Quel plaisir pour une Ame dévote! Quoi de plus doux que l'Espoir de nuire à un Prochain, qu'on aime, dit-on tous les jours, comme soi-même!

MAIS si la Religion de l'Anonyme l'oblige de traiter ainsi un homme, qu'il n'a jamais ni vu, ni connu, si elle l'oblige d'affirmer avec une hardiesse que la seule méchanceté peut soutenir, que j'ai été congédié du Régiment des Gardes Françaises *pour des propos très relâchés sur la Religion & pour des mœurs assortissantes*. Si elle l'oblige de supposer gratuitement que mon Esprit Satyrique n'épargne pas

même la personne de M^r. le Maréchal de Saxe , pour qui j'ai autant de respect , que de reconnoissance , la mienne m'ordonne de lui pardonner tout ce qu'il avance , & tout ce qu'il peut dire & faire contre moi.

Si je me croyois obligé de descendre à la honte de me justifier en forme , je citerois tout au long la proposition de mon *Essai sur l'Esprit* qu'on a eu en vuë , & qu'on a eu encore plus d'intérêt de supprimer : chacun pourroit voir d'un coup d'oeil avec quelle malignité on a cherché à empoisonner le double Eloge que j'ai voulu faire & que j'ai fait d'un Général & d'un Medecin , dont j'ai parlé comme l'Histoire & l'Académie en parleront. Mais à quoi bon me mettre en garde contre des traits qui ne peuvent m'atteindre ! Son Altesse n'est pas facile à prévenir contre quelqu'un qu'elle connoit , qu'elle a honoré de mille bontés & qui lui a été présenté de si bonne part. Jamais sans doute M^r. le Maréchal ne m'a cru capable de tant d'ingratitude & de licence , sur la sourde déposition d'un de mes Ennemis.

QUAND

QUAND à ce que vous ajoutez, Mr., que *j'en veux à ce Général*, ce sont vos termes, par je ne fais quel *reste de tendresse pour feu Mr. le Comte (1) de Grammont*, c'est un verbiage auquel il ne faut pas beaucoup de pénétration pour ne rien comprendre, & j'ose même croire que, quoique tout vienne du Père des lumières, selon vous, il faut cependant pour son honneur en excepter cette Phrase.

JE ne crois pas devoir entrer dans un plus grand détail, pour prouver qu'il est faux que j'aye été congédié du Régiment des Gardes, sous quelque prétexte que ce soit. Il me suffit d'en appeler à tout le Régiment, aux bontés singulières, qu'il y auroit trop de vanité à détailler, (mais ce qu'il seroit indécent de dire, il seroit ingrat de ne pas le sentir) aux bontés, dis-je, avec lesquelles je fus reçu dans ce riche & brillant corps, & précisément dans le tems que vous supposez, Monsieur, (tant vous êtes au fait)!
que

(1) Ou plutôt Duc.

que j'y ai été remercié, c'est-à-dire, peu de tems après la mort de Mr. le Duc de Grammont. Je pourrois encore alléguer les regrêts pleins d'Ami-tié, dont je fais que tant d'aimables Officiers ont bien voulu m'honorer, si tout ne cédoit à la générosité avec laquelle le Régiment m'a fait toucher à Gand par les mains de Mr. le Chevalier de Vaudreuïl une gratification de 800. ffs. S'il étoit besoin encore, Mr. le Duc de Biron même se feroit un plaisir de me rendre Justice en cette occasion ; car comme je fus bien aise de sortir du corps par la même porte qui m'y avoit fait si honorablement entrer, je priai cet aimable Seigneur de vouloir bien porter lui-même la parole de ma démission. Ce qu'il fit avec cette bonté dont il m'a toujours accueilli & protégé. Tout le Monde fait que je pris ce violent parti à l'occasion du grand bruit que mon

His-

(1) L'AUTEUR de l'Extrait de *Pénélope* se trompe lorsqu'il croit qu'on m'a fait mon procès en France, que j'ai été *condamné à être brûlé vif, & mes cendres jettés au vent.* Je n'ai

Histoire de l'Amé faisoit dans Paris, comme la fureur des Medecins démasqués me mit dans la triste nécessité d'abandonner (1) les hopitaux militaires que le Ministère m'avoit confiés, & qui étoient un bon dédommagement de la place que j'avois trop brusquement quittée.

MAIS examinons les choses de sens froid. Qui s'élève contre moi? Un Ecclésiastique? il a fait son Métier, faisons le nôtre; soyons modérés, & parlons librement.

MADAME la Comtesse de * * * me disoit un jour, en parlant d'une certaine puissance. „ Medecin, il n'est „ pas surprenant que ses affaires ail- „ lent si mal, elles me paroissent en „ mauvaises mains ”.

JE dis la même chose, & à plus juste titre, de la Religion. Que vous en semble, MSI? n'a t-elle pas de pauvres Généraux? Cette Reine des Es-
prits

n'ai pas même été exilé. Je me suis expatrié, quand j'ai vû que je courrois risque d'être arrêté. *Pedibus sic nos addidit artus.*

prits vulgaires, pour commander aux autres, ne devrait avoir pour interprètes, que ceux qui ne le sont pas. Je voudrois que l'illusion marchât à sa suite, comme à l'Opera; qu'elle eut la Majesté, qui la relève si magnifiquement dans Athalie; qu'elle tonnât en Chaire, comme Bourdalouë, ou n'eut que des Bossuets pour Apôtres; alors des Esprits faciles à séduire, dupes d'une imagination échauffée; pourroient se croire éclairés, par ce qui ne remuë que le coeur, & prendre pour la vérité même de brillantes figures de Rhétorique. Je suis fâché de voir cette mystérieuse Divinité se dégrader, se déshonorer même, en se montrant, je ne dis pas sans graces & sans Majesté, mais vile, platte, & comme Melpomène en habit d'Arlequin, risible, & digne d'autant de pitié que les *bons Chrétiens* qui la défendent.

Ou qu'on ne donne point la Religion en Spectacle, qu'on n'en parle ni en bien ni en mal; ou que l'élocution soit belle, & le Spectacle plein de dignité & de grandeur. S'il y a plus de Religion dans les Pays Catho-
li-

liques, que dans ceux qui ne le font pas, il en faut en partie rejeter la cause sur la pompe des Cérémonies.

PLUS l'Atmosphère Théologique est foible & vuide, plus, pour y planer avec applaudissement, il faut avoir reçu du Ciel de ces aîles fortes & sacrées qui se soutiennent d'elles-mêmes, comme par des ressorts & une inspiration divine. Mais moi foible avorton d'Esculape, qui, au lieu d'une voix tonnante, n'ai qu'un assez mauvais poumon; au lieu d'Eloquence, qu'une plume légère; au lieu de Métaphysique, qu'un Scalpel, dénué de tous ces merveilleux secours, comment pourrois-je nager dans ce vuide? Il me faut une Eau forte comme la Mer & de bonnes Vessies sous les aisselles, pour soutenir ma foiblesse. Je ne puis marcher sans béquilles. Les observations, les expériences, & non de vains raisonnemens, m'en servent. Enfin la simple raison, la simple nature, sans prendre un vol téméraire, voilà le but vers lequel je suis destiné à ramper.

CE n'étoit pas l'intention de mes Parens; ils me firent étudier dans le

Q 7 pieux

pieux dessein de faire un bon Prêtre de leur chér fils aîné; ce qui véritablement est plus facile, que d'en faire un bon Medecin; mais je laissai là ce qu'il m'eut toujours fallu quitter, l'obscur, pour le clair, le sacré pour le profane, la Théologie enfin pour la Medecine; & en cela j'ai suivi mon illustre Maître: je puis dire avec lui *ad minora* (1) *delapsus sum*. A' tout ce qu'on peut me reprocher; par exemple: que la cause de la Religion est aussi mal entre mes mains que *celle des Medecins y est bien*, comme M^r. le M. de Saxe me faisoit un jour l'honneur de me l'écrire, je n'ai donc rien de plus à répondre que Boerhaave, ou Crispin. *Medicus sum*. Je suis Medecin. Par conséquent l'honneur de défendre la Religion ne m'appartient pas, *Hoc ad Theologos*. J'ai bien assez en effet des procès de mon Art; ils sont souvent assez compliqués & difficiles à débrouïller, sans me charger encore de ceux qu'on ne gagne point au Tribunal,

(1) BOERH. *Elem. Chym. Dedic.*

bunal de la Raison ; parce que, ou la foi voit clair, (tant leur manière d'envisager les objets est différente) ! la raison ne voit goutte. La Philosophie encore une fois, voilà ma Reine & mon aimable Souveraine. C'est elle qui, prêt a faire naufrage, ma soufflé en poupe & m'a ouvert le port le plus tranquille & le plus honorable. Ne serois-je pas un lâche & un ingrat, si j'étois capable d'abandonner qui m'a si glorieusement protégé ?

HEUREUX pour qui la fortune n'est rien ; la liberté de penser, tout ; & la vraie Patrie, où l'on en jouit !

COMBIEN cependant (je ne me lasse point d'y réfléchir), combien est glissante la carrière que je cours ! & que deviendrois-je, sans l'appui du plus grand des Rois ? J'ai démontré qu'on n'apporte point en naissant le malheureux germe des remords : j'ai démontré qu'ils tuent, pour ainsi dire, plus de plaisirs, & même de vertus, que de vices ; que par conséquent c'est un mauvais lait que nous avons sucé dans l'enfance, & , comme tant d'autres, une mauvaise acquisition que nous

nous avons faite. J'ai dit à ceux qu'un déplorable fatalisme a créés pour être les Bourreaux de leurs semblables ; „ ne soiez point les vôtres, vous n'en „ manquerez pas ”. J'ai dit à ces honnêtes gens que la Nature a confondus avec les Fripons, comme les fleurs avec les Chardons & les Plantes venimeuses: „ Les plaisirs sont semés sur „ vos pas, & vous les foulez aux „ piés ! Ils sont purs, & vous les „ empoisonnez ” !

JE n'ai point invité au crime, à Dieu ne plaife ! j'ai invité, ou plutôt j'ai enhardi à la vertu, comme à cette douce & charmante Volupté qui rit aux humains sur le front du Sage. Heureux seul, je ne l'eusse point été assez. J'ai déchiré le bandeau de l'illusion par une chaîne de vérités que je ne me repentirai jamais d'avoir faite, tant que je croirai que ce sont des vérités. J'ai dissipé les ténèbres de l'Ecole à la clarté des réflexions faites sur moi-même, & comme dit la *Bibl. Rais. d'idées neuves puisées dans le sein même de la Nature*, les nuës mystérieuses, où le fanatisme & les préjugés

ai-

aient à s'envelopper, ont été écartées par le foible soufle de ma Philosophie: il falloit une bonne fois les balayer, les chasser de l'Atmosphère de la Raison, moins étendue aujourd'hui, mais claire & nette; & c'est par là que mon systême peut faire plus d'heureux que tout autre.

QUOIQUE j'aie fait cependant pour le bien de la Société, dont les vices, si je l'ose dire, sont moins les Tyrans, que les préjugés, les Dévots, dignes rejettons des Juifs, ont crié *tolle*. Dans ces malheureux climats que la Raison semble avoir maudits en fuyant dans les Pays d'inquisition, quelle seroit ma recompense? des fers pour ceux que j'ai ôtés; des entraves pour une chaine de fleurs.

C'EST ainsi que le Philosophe toujours dévoué à l'humanité, se sacrifie lui-même pour elle, ou plutôt pour ceux qui ne la sentent point.

EN cette qualité, M^r, vous me permettrez j'espère, de prendre pour moi en franc Quaker la liberté que je laisse aux autres; car je ne suis ni un convertisseur, ni quoique vous en di-

disiez , un pervertisseur de gens. Je dis non peut-être toujours la vérité, mais ce qui semble toujours l'être, ou répondre à l'ordre des idées que j'ai recuës autre-fois. Loin de croire aucune vérité nuisible, je les crois toutes utiles & avantageuses à ceux qui savent les saisir & en tirer parti. Quel beau présent seroit donc la vérité, si quelque-fois elle pouvoit nuire aux Hommes! ne seroient-ils pas plus heureux d'en être alors privés?

JE vais donc machinalement mon train de Philosophe, protégé par un Monarque, plus grand, comme dit fort bien Voltaire (1) par ses vastes *connoissances* que par ses victoires, je ne verrai pas plus ma raison ramper dans la Fange, que craindre les tempêtes de l'Adversité. Je continuerai d'écrire, j'oserai dire ce que je pense, j'oserai cultiver mon peu de lumières naturelles, tant que mon Maître les soutiendra & du haut de son trone & de son génie, les élèvera d'un seul de ses

(1) Disc. à l'Acad.

ses regards : Et je dirai toujours gayement en moi-même à chaque ouvrage ; en voilà encore un fini ; recommençons-en un autre. La charge ou l'emploi de Philosophe ne doit finir qu'avec sa raison ; après cela *qui vult decipi, decipiatur.*

- Vous m'accusez, M^r. , de tenir des propos relâchés.

- IL est vrai que je ne suis pas de ces Rigoristes, tels que Rollin & Winslow, qui voudroient pouvoir rayer & proscrire des Livres de goût & d'Art, les ornemens de la Fable & le nom de certaines Parties du Corps humain & des fonctions que leur sont propres. J'aime à égayer la matière en parlant, comme en écrivant. Combien d'hommes plus Sages que moi, & nommément Bayle, ont pris la même liberté ! Mais si mon imagination jouë, badine, ma Physionomie ne jouë point, & en cela je conviens que je ne suis pas Medecin. Je ne m'applique point ce que pense Voltaire (2) avec tous les

(2) Disc. à l'Acad. Franç.

les bons Esprits , qu'une gravité constante qui ne se déride jamais n'est ordinairement que le masque de sa médiocrité ; mais je crois que la sévérité n'est souvent que celui de la vertu. La joie & la volupté font son cortége. Mes *propos* encore une fois ne se ressentent point de la Morale de Port-Royal ; mais si en conversation je ne suis point *Jenseniste*, au lit des Malades, je ne suis point *Moliniste*, c'est-à-dire, Sectateur des principes de *Molin*.

A table, dans un cercle ; plus on a le propos vif , court , plaisant , plus on a le bonheur de plaire à ceux qui ne sont pas Sots. S'il n'est pas permis, parce qu'on est Medecin, de se livrer à ce Sel de la plaisanterie , véritable antidote de la langueur qui bâille , c'est un malheur de l'être , & adieu la gayeté de l'Esprit ! Mais plus on a de pente à suivre le feu du Génie , plus on en a en même tems pour la Morale d'Épicure. C'est celle du plaisir ; & en Compagnie , où chacun doit mettre du sien , il faut en prendre & en donner ; c'est l'aiguillon des Cercles. Ce-
pen-

pendant tel qui vous debite avec volupté une morale relâchée, vous seriez bien surpris, si dans une occasion délicate il vous en, montrait une d'une rigidité a toute épreuve. On peut être Satyrique, voluptueux, incrédule, & honnête & vertueux. Cela est prouvé dans la *Bibl. Rais.* &c. une bonne Ame enfin a rendu justice.

Ne jugeons point, Mr., sur de vaines apparences, & croïons que le coeur excuse souvent les défauts de l'Esprit. C'est à ceux qui connoissent le mien, à dire s'il y a matière à ces excuses - là, & si les cordons de Bource, si foible qu'elle soit, ne sont pas plus laches peut-être que ma morale. Pour ceux qui sans me connoître, & ne me jugeant que sur leurs préjugés, cherchent à me déchirer, ils rompront plutôt leurs dens, comme dit Senèque, qu'ils ne me mordront. *Pro farina vulgus!* voulez-vous savoir le cas que je fais de l'humanité, c'est que chez moi l'Esprit & la Science ne vont qu'après; & mon Intérêt même qui plus est, je le lui sacrifierai toujours comme j'ai fait, avec plaisir.

L'Es-

L'ESPRIT m'amuse, c'est le charme de ma vie; mais je veux, ou ce n'est plus de l'Esprit pour moi, que le sel attique, le goût & les Graces l'affaifonnent. Les Siences aussi ne me plaisent qu'en raison de leur utilité. Mais l'humanité prise dans toute l'étendue de l'idée attachée à ce mot, mais la vertu, mais l'exacte probité, sur tout cette générosité qui fait pardonner, secourir, servir ses propres Ennemis, que dis-je! un seul sentiment Héroïque, me transporte à un tel point, que ma plume pourroit peut-être s'élever au sublime du style, comme mon Âme au sublime des moeurs. Le moyen d'être forcé de parler de soi-même, sans un peu s'encenser! Du moins, Mr., la modération avec laquelle je vous répons, ne vous laissera-t-elle pas douter de la douceur & de la bonté de mon caractère, & combien il est au-dessous de moi de rendre outrages, pour outrages.

J'AUROIS pu vous dire: si je suis un *Satyrique* pour avoir librement dit mon Avis sur les Beaux Esprits, si je suis

suis un *Libertin*, un *Impie*, qu'êtes vous, M^r. vous, qui à la faveur de vains sons qui ne battent que l'air, avez cherché à me noircir, & à me perdre par vos calomnies dans l'Esprit même de M^r. le Maréchal de Saxe? Mais non, loin de vous presser vivement, content de bien parer à des coups mal adressés, je ne suis fâché que de la confusion que je vous donne. J'en rougirois pour vous, si vous ressembliez à l'Anonyme de Gand; vous êtes heureusement inconnu & vraisemblablement le serez toujours; vous ressemblez, (pâdon M^r. si la comparaison vous choque, il ne s'en présente point ni de plus vraie, ni de plus mesurées) à ces masques insolens qui attaquent volontiers d'honnêtes gens, que le lendemain du Bal à visage découvert, ils n'oseroient pas même saluer. Adieu, M^r. instruisez-vous de la différence qu'il y a entre la critique & la satire; car en conscience vous ne la connoissez pas: mais vous n'êtes point fait pour sentir cette noble imprudence, ce zèle de grand citoyen, avec lesquels j'ai osé avec
cer-

384 RÉPONSE À UN LIBELLE.
certitude de déplaire un plus grand
nombre pour lequel je n'écris point,
blesser la vanité des Prêtres, des
Beaux Esprits & des Medecins. Si
j'ai à l'égard de mes Confrères pas-
sé les bornes de la critique, c'est que
j'avois à m'opposer, comme Juvenal,
Horace, Perse, Boileau &c. dont les
Ouyrages sont immortels, non au dé-
fauts de l'Esprit, mais aux vices du
coeur & à mille abus dangereux. *In
magnis morbis magna remedio.*

F I N.



CLÉ



C . L . É.

<i>Jannisse, Fonquille, Dom</i>	<i>Marcot.</i>
<i>Marcos</i>	
<i>Sangrado, Hequetos . . .</i>	<i>Hecquet.</i>
<i>Bacouill, Sotencour . . .</i>	<i>Bouillac.</i>
<i>Lethargus, Probus</i>	<i>Chicogneau.</i>
<i>Julien, Archiatre</i>	<i>Chirac.</i>
<i>Argenterius, Savantass,</i>	
<i>Chryfologue</i>	<i>Astruc.</i>
<i>Riboe, Singe de la Forêt,</i>	<i>Boyer.</i>
<i>Brochet</i>	<i>Poiffonnier.</i>
<i>Auremus</i>	<i>Réaumur.</i>
<i>Philantrope, Caron, Somnam-</i>	
<i>bule</i>	<i>Molin.</i>
<i>Rufus, Orcotome</i>	<i>Ferrein.</i>
<i>Barnaba, Croquignole . . .</i>	<i>Vernage.</i>
<i>Efope, Bavaroife</i>	<i>Procopé.</i>
<i>Baptême</i>	<i>Tuillier.</i>
<i>Le gros Cousin, Decem,</i>	
<i>la Phiole</i>	<i>Diste.</i>
<i>Douillet, Muscadin</i>	<i>Sidobre.</i>
<i>La Forêt, Brillant</i>	<i>Sylva.</i>
<i>Tom. III.</i>	<i>R Ver-</i>

<i>Verminosus</i>	<i>Andry.</i>
<i>Teleau</i>	<i>Leauté.</i>
<i>Adverbe</i>	<i>Le Hoe.</i>
<i>Anodin</i>	<i>Winslow.</i>
<i>La Brusca</i>	<i>La Vigne.</i>
<i>Erofiatre ; Grefillon, Raci-</i>		
<i>ne</i>	<i>Helvetius.</i>
<i>Lignum , Pompons</i>	<i>Du Bois.</i>
<i>Vardaux</i>	<i>Pouco.</i>



AVIS

AVIS AU RELIEUR.

ON aura soin de faire succéder à la p. 178. les p. 175*, 176*, 177*, 178*; & après cela la p. 179.

Après la p. 212. où finit l'*Utilité de la Critique*, il faudra mettre la p. 201*. où commence le Chap. XV. qui a pour titre *Spermatologie*; & ainsi de suite jusqu'à la p. 212*. à laquelle doit succéder le *Supplément au Tableau de la Médecine*.

EMU

7.3

FEB 29 1952



FD-209 1952



Digitized by Google

